

AIR

Fiches auteurs

→ Les tables rondes

Dire et ne pas dire : l'autocensure

- Geneviève Brisac (France)
- Emmanuel Carrère (France)
- A. M. Homes (États-Unis)
- Yan Lianke (Chine)

La folie

- Roberto Alajmo (Italie)
- François Beaune (France)
- Sara Stridsberg (Suède)
- Steve Toltz (Australie)

Le journal

- Gwenaëlle Aubry (France)
- Wendy Guerra (Cuba)
- Boualem Sansal (Algérie)
- Agata Tuszynska (Pologne)

Les œuvres fantômes

- Rabih Alameddine (Liban / États-Unis)
- Michèle Lesbre (France)
- José Manuel Prieto (Cuba)
- Vladimir Sorokine (Russie)

Le corps tel qu'il s'impose

- Marie Darrieussecq (France)
- Anne Enright (Irlande)
- Elif Shafak (Turquie)
- Stéphane Velut (France)

Le choix de la première personne fictive

- Sefi Atta (Nigeria)
- Laurent Mauvignier (France)
- Noman Rush (États-Unis)
- (+ 1 auteur)

La puissance de l'intrigue

- Julia Franck (Allemagne)
- Leonid Guirchovitch (Russie)
- Richard Powers (États-Unis)
- (+ 1 auteur)

Ville et énergie urbaine

- David Boratav (France)
- James Frey (États-Unis)
- Luiz Ruffato (Brésil)
- Ivan Vladislavic (Afrique du Sud)

→ Petite conversation avec des revenants

Une grande romancière britannique s'entretient avec des auteurs du passé. Un dialogue inattendu avec les images. En partenariat avec l'Ina

- A. S. Byatt (Angleterre)

→ La présence de la *Bible* dans la littérature contemporaine

Entretien

Erri de Luca (Italie) en dialogue avec
Raphaëlle Rérolle (France / *Le Monde*)

Commentaires d'extraits et lectures

- Aharon Appelfeld (Israël)
- Vincent Delecroix (France)
- Marilynne Robinson (États-Unis)



© Basso Cannarsa / Opale / Flammarion

Rabih Alameddine

Liban / États-Unis

Les œuvres fantômes

L'auteur

Rabih Alameddine est né à Amman en Jordanie de parents libanais, a grandi au Koweït et au Liban et a étudié en Angleterre et aux États-Unis. Il est journaliste peintre et écrivain, auteur d'un recueil de nouvelles ainsi que de trois romans : *Kooloids*, *I, the Divine*, et *Hakawati* (seul traduit en français à ce jour). En 2002, il a obtenu une bourse de la Fondation Guggenheim. Il partage son temps entre San Francisco et Beyrouth.

La critique

« Entre les jeux d'échos, les mises en abyme, les clins d'œil littéraires et les chassés-croisés narratifs, Rabih Alameddine n'a lésiné sur aucun ressort pour bâtir cette ample fresque qui oscille entre l'épopée (burlesque) et le roman intime de filiation, dont le fil principal nous entraîne à Beyrouth où, après des années d'absence, Osama El-Khayat est revenu veiller son père mourant. Là, près de cet homme, en lui remontent pêle-mêle ses souvenirs d'enfance et les histoires de sa famille, mais aussi les contes dont l'a abreuvé Ismaël, son grand-père. Des histoires fabuleuses parmi lesquelles se détachent, d'un côté, celle de Baïbar, premier sultan de la dynastie mamelouk, et, de l'autre, celle de Fatima, une truculente héroïne qui, en compagnie d'une bande de diabolins, va côtoyer de près Afreet Jahanem (génie des enfers) et croiser la route de Baïbar... Happé dans ce tourbillon narratif, on est pris de délicieux vertiges.. »

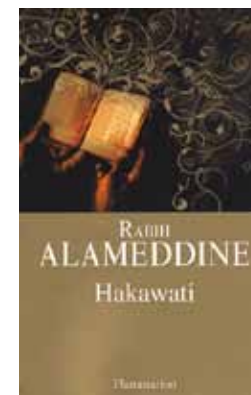
Christine Rousseau, *Le Monde des Livres*

« Récit épique au sens classique et moderne du terme, oscillant entre le Coran et l'Ancien Testament, entre Homère et Shéhérazade. Impossible de ne pas tomber sous le charme. »

Jonathan Safran Foer

L'œuvre

Hakawati, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard (Flammarion, 2009)



« Écoute. Permits-moi d'être ton dieu. Laisse-moi t'emmener dans un voyage au-delà de l'imagination. Laisse-moi te raconter une histoire. »

Le grand-père d'Osama était un conteur, un hakawati, et ses histoires ensorcelantes - son arrivée au Liban, orphelin des guerres turques, l'obtention de son nom de famille, al-Kharat, qui signifie le « hâbleur » - se mêlent à des légendes classiques du Moyen-Orient, revisitées avec une verve éblouissante: Abraham et Isaac ; Ismaël, père des tribus arabes ; la légendaire Fatima ; et Baïbars, le prince esclave qui vainquit les Croisés.

À la manière d'un authentique hakawati, Rabih Alameddine nous livre les *Mille et une nuits* du vingt et unième siècle - un roman drôle et captivant qui vous enchante et vous tient en haleine dès les premières lignes.

« La langue est magnifique... joyeuse et riche comme l'arabe - de celles qu'on savoure à voix haute avec une tasse fumante de café noir, du sucre et une pincée de cardamome. »

The Washington Post

« D'une beauté absolue. C'est l'un des meilleurs romans que j'aie lu ces dernières années. »

Junot Diaz



© Opale / D. R.

Roberto Alajmo Italie

La folie

L'auteur

Roberto Alajmo est né à Palerme en 1959. Critique théâtral au *Giornale di Sicilia*, il travaille depuis 1988 comme rédacteur au siège sicilien de la Rai. Il collabore en tant qu'éditorialiste aux pages de Palerme de la *Repubblica* et tient une chronique dans la revue *Diario della Settimana*.

L'œuvre

Les fous de Palerme. Histoires courtes excentriques et illustrées, traduit de l'italien par Danièle Valin, dessins de Paul Ladouce (Rivages, 2008).

Fils de personne, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 2007)

Un cœur de mère, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 2005 – Rivages « Poche », 2007)

Site Internet

www.robertoalajmo.it

La presse

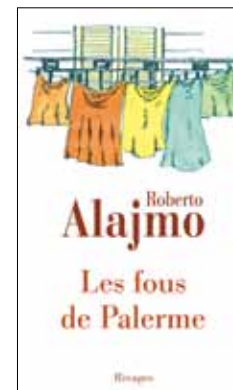
« Roberto Alajmo est écrivain. Il vit à Palerme, parle de son île, de l'Italie, et donc de la M... qu'il ne nomme jamais puisqu'elle est invisible... et, malgré tout, présente, partout, dans la moindre rue, la moindre famille.

La M... est présente partout, donc... Surtout dans les livres de nombreux auteurs Italiens qui la tiennent en joue. Pan ! Qu'ils fassent de l'enquête journalistique (Fabrizio Gatti, Roberto Saviano), ou qu'ils soient flics ou magistrats et auteurs de polars (Giancarlo De Cataldo, Piergiorgio Di Cara), ou encore prof d'université (Luciano Marrocu), ils font de la M... un personnage de prédilection. »

Martine Laval, *Télérama*

Zoom

Les fous de Palerme. Histoires courtes excentriques et illustrées, traduit de l'italien par Danièle Valin, dessins de Paul Ladouce (Rivages, 2008).



« Un autre, Mattio, était pêcheur l'hiver, maître nageur l'été et don Juan chaque fois qu'il pouvait. Rarement pourtant, car il avait un œil de verre qui n'était pas du goût des femmes. Un jour, il trouva deux touristes disposées à prendre un verre avec lui. Mais, comme la conversation languissait, pour briser la glace, il retira son œil et le posa sur la table. Les touristes s'enfuirent et la rencontre n'eut pas de suite.

Un autre, le baron Riso, fit peindre dans une pièce de sa villa les portraits de tous ses amis. Et sous les visages souriants, autant de squelettes.

Un autre laissait toujours sa Fiat 500 rouge garée en double file. Et bien visible, sur le tableau de bord, un mot dans une écriture très élégante : Je reviens tout de suite. Ou bien, je ne viens plus. Faites comme il vous plaira. Merci. Monsieur Conti. »

À Palerme, en Sicile, quand le vent souffle les gens deviennent zinzins. Lorsque le vent tombe, certains le restent.

« Quelle étrange entreprise que celle à laquelle se livre depuis des années Roberto Alajmo, dresser un catalogue systématique des fous d'Italie. »

Gérard Meudal, *Le Monde des Livres*

Fils de personne, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 2007)



Dans un appartement de la Kalsa, quartier populaire de Palerme, Tancredi, enfermé dans les toilettes, retient son souffle. Son père gît sur le sol du salon. Mort. La police va arriver, cuisiner la mère, le grand-père, la grand-mère, interroger les voisins. S'étonner aussi de la superbe Volvo noire garée devant la porte de l'immeuble. Tancredi craint ce qui l'attend.

Acide, jubilatoire, le nouveau roman de Roberto Alajmo est aussi puissant et efficace que le précédent. Avec cette écriture si particulière qui est la sienne – lisse, dénuée de morale et de recul, naturaliste en apparence – il exhume sans ciller le fatras de mauvais sentiments, bonnes raisons et vieilles habitudes qui agite une famille ordinaire confrontée à l'imprévu. Les Ciraulo ont en effet décidé de sauver les meubles coûte que coûte dans cette affaire. Quitte à s'arranger avec la mort, quitte à faire du fils un héros nécessaire.

Un cœur de mère, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 2005 – Rivages « Poche », 2007)

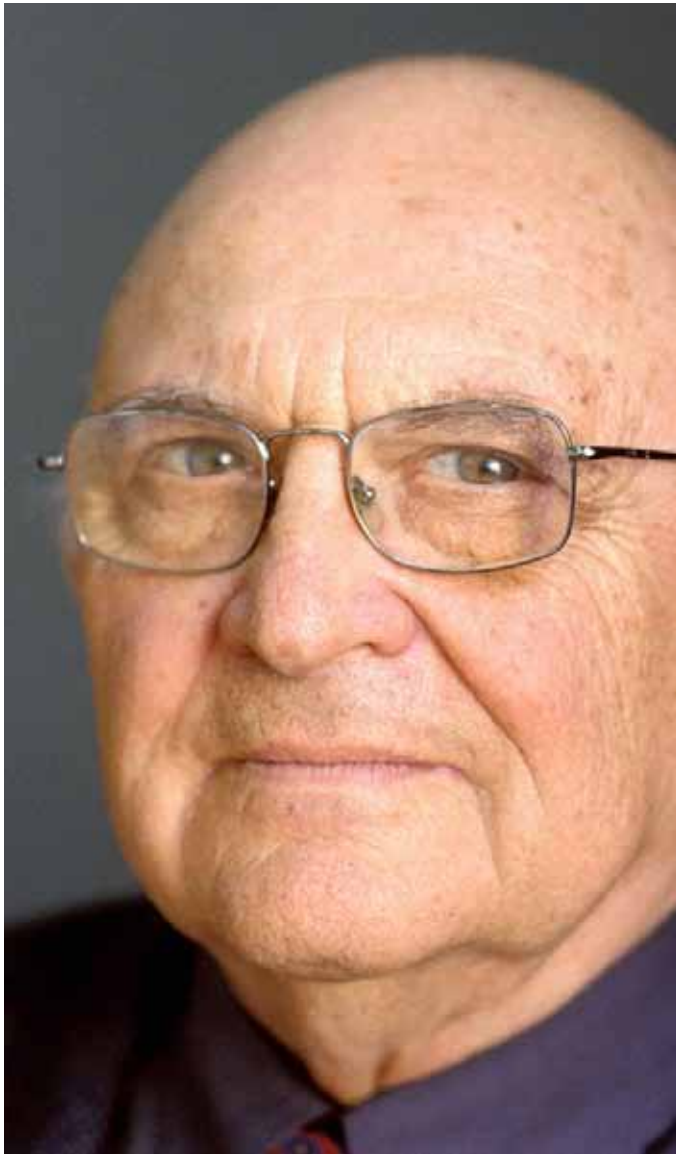


À Calcara, village de la Sicile intérieure, la vie remue à peine. Sur la place les silhouettes noires vont et viennent, lentes et furtives. Elles évitent Cosimo, censé jeter des sorts. Quelques hommes pourtant s'intéressent à lui. Modeste, maigre et triste comme il est, ils le trouvent parfait. Sa mère aussi le guette, de l'œil et du geste.

Dans cette immobilité parfaite, Cosimo, lui, attend. Seul, inquiétant de passivité, sous une lumière dantesque merveilleusement rendue par une écriture au couteau ; il ignore qu'il va bientôt entrer en scène.

« Cette farce noire est une splendide métaphore de la condition humaine. » **Andrea Camilleri**

« Un western métaphysique et immobile, un huit clos en plein air écrasé de chaleur et quasi silencieux, terrifiant de maîtrise et de limpidité. » **Judith Steiner, Les Inrockuptibles**



© Effigie Leemage

Aharon Appelfeld

Israël

La présence de la *Bible* dans la littérature contemporaine

L'auteur

Aharon Appelfeld est né en 1932 à Czernowitz en Bucovine. Quand la guerre éclate, sa famille est envoyée dans un ghetto. Sa mère est tuée, son père et lui sont déportés. À l'automne 1942, âgé de dix ans, il s'évade du camp de Transnistrie. « Après mon évasion du camp, j'ai vécu dans la forêt, seul, recueilli par les marginaux, les voleurs et les prostituées. J'étais blond et je pouvais facilement passer pour un petit Ukrainien. Je me taisais. Je n'avais plus de langue. » Citoyen israélien, Aharon Appelfeld est un écrivain exceptionnel, proche de Kafka et de Bruno Schulz par sa puissance et sa singularité.

L'œuvre

Et la fureur ne s'est pas encore tue, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti (L'Olivier, 2009)

La chambre de Mariana, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti (L'Olivier, 2008 - « Points-Seuil », 2009)

Badenheim 1939, traduit de l'hébreu par Arlette Pierrot (L'Olivier, 2007)

L'Héritage nu, traduit de l'anglais par Michel Gribinski (L'Olivier, 2006)

Floraison sauvage, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti. (L'Olivier, 2005 - « Points-Seuil », 2008)

Amour soudain, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti (L'Olivier, 2004)

Histoire d'une vie, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti (L'Olivier, 2004)

Katerina, traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen (« Points-Seuil », 2007)

L'immortel Bartfuss, traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen (« Points-Seuil », 2005)

Le Temps des prodiges, traduit de l'hébreu par Arlette Pierrot (« Points-Seuil », 2004)

Tsili, traduit de l'hébreu par Arlette Pierrot (« Points-Seuil », 2004)

« Appelfeld est l'auteur dépaycé d'une littérature elle-même dépaycée, et il a fait de cette désorientation un sujet qui n'appartient qu'à lui. »

Philip Roth

Zoom

Et la fureur ne s'est pas encore tue, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti (L'Olivier, 2009)



« Je m'appelle Bruno Brumhart. Enfant, j'ai été amputé de la main droite et je suis depuis l'homme sans main, ou affublé de toutes sortes de sobriquets. Autrefois ces mots me mettaient en rage, mais aujourd'hui ils m'agacent, tout au plus. »

À cinquante ans, Bruno fait retour sur lui-même et évoque son passé – une enfance protégée, le ghetto, la déportation, sa fuite et son errance dans la forêt en compagnie d'un sourd-muet, d'un religieux et d'un juif

assimilé.

Comment retourner dans un monde qui a ordonné, ou laissé faire, la destruction des siens ? Fort des principes altruistes que lui ont inculqués des parents communistes, Bruno imagine une réponse à cette question désespérante. Il acquiert un château près de Naples et décide d'y accueillir ceux qui, comme lui, ont survécu aux camps. Pourtant, cet homme si touchant dans sa volonté de retrouver la confiance en l'autre, est incapable d'amour : il rejette sa femme et son propre fils.

La critique

« Parce qu'« on ne sait jamais que faire de sa vie sauve », Aharon Appelfeld sème les épisodes de la sienne dans les livres limpides et dépouillés, pleins de douleur et de douceur. Il définit son œuvre comme la « *saga de la tristesse juive* » et dit de son écriture qu'elle n'a qu'une source d'énergie : l'amour infini de ses parents, victimes de la barbarie nazie. »

Martine Landrot, *Télérama*

« Parmi nous, écrivains et survivants, la voix d'Aharon Appelfeld est unique, inimitable. D'une éloquence tout en retenue. »

Primo Levi

La chambre de Mariana, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti (L'Olivier, 2008 - « Points-Seuil », 2009)



Avant de fuir le ghetto et la déportation, la mère d'Hugo l'a confié à une femme, Mariana, qui travaille dans une maison close. Elle le cache dans un réduit glacial d'où il ne doit sortir sous aucun prétexte. Toute son existence est suspendue aux bruits qui l'entourent et aux scènes qu'il devine à travers la cloison. Hugo a peur, et parfois une sorte de plaisir étrange accompagne sa peur. Dans un monde en pleine destruction, il prend conscience à la fois des massacres en train de se perpétrer et des mystères de la sexualité.

Renouant avec le thème de l'enfant recueilli par une prostituée (présent dans *Histoire d'une vie* et *Tsili*), Aharon Appelfeld mêle l'onirisme et le réalisme dans ce roman doué d'une force hypnotique.

Badenheim 1939, traduit de l'hébreu par Arlette Pierrot (L'Olivier, 2007)



À Badenheim, le printemps est un moment de transition : les ombres de la forêt battent en retraite, la lumière se répand d'une place à l'autre et les rues s'animent en prévision de la saison estivale. Mais en cette année 1939, tandis que les premiers vacanciers

déposent leurs bagages à l'hôtel, que Papenheim et son orchestre arrivent pour le festival de musique, que Sally et Gertie, les prostituées locales, flânent dans l'avenue, deux inspecteurs du service sanitaire passent devant la pâtisserie couverte de fleurs.

« Qu'est-ce qu'ils nous veulent ? demande un homme à un autre qui vient de s'enregistrer comme juif au service sanitaire.

- C'est difficile à comprendre. »

Ainsi commence ce récit d'une sinistre métamorphose : celle d'une station thermale fréquentée par la bourgeoisie juive en antichambre de la « délocalisation » vers la Pologne.

L'Héritage nu, traduit de l'anglais par Michel Gribinski (L'Olivier, 2006)



Pour les juifs de la génération d'Aharon Appelfeld, l'assimilation avait cessé d'être un but, c'était devenu un *way of life* qu'ils avaient hérité de leurs parents. La destruction par la Shoah des croyances qui soutenaient encore leur vie modifia profondément cet héritage. À leurs douleurs physiques et morales s'ajoutait désormais une souffrance spirituelle incommensurable.

Les trois conférences rassemblées ici mêlent, à l'écart de toute abstraction, des réflexions et des impressions ancrées dans la tourmente d'une enfance prise dans la Shoah, puis dans l'errance à travers les ruines de l'Europe après la Seconde Guerre mondiale.

L'expérience de la Shoah a été soumise à la mémoire. Elle a aussi été l'objet d'innombrables recherches englobant l'arrière-plan historique, social et psychologique. Pour Aharon Appelfeld, il s'agit finalement de faire passer l'expérience atroce de la catégorie de l'histoire à celle de l'art, car « seul l'art a le pouvoir de sortir la souffrance de l'abîme ».

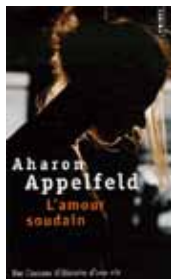
Floraison sauvage, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti (L'Olivier, 2005 - « Points », 2008)



Frère et sœur, Gad et Amalia ont reçu un étrange héritage : ils ont la garde d'un cimetière juif au sommet d'une montagne des Carpates... Pour affronter la dureté des mois d'hiver, ils prennent l'habitude de boire le soir. L'évocation de leur enfance dans la plaine les reconforte et resserre de jour en jour le lien qui les unit. Un lien si fort que le trouble s'installe, peu à peu, en eux...

« Parabole sur l'innocence perdue, ce beau roman reprend l'histoire d'Adam et Ève, en la transposant dans un monde cruel, où le paradis n'est plus qu'une lointaine chimère. » **Lire**

Amour soudain, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti (L'Olivier, 2004)



L'amour soudain.
Un écrivain à l'automne de sa vie, une jeune fille dévouée : Ernest et Iréna sont dépassés par un amour improbable, fulgurant. Les portes de l'intime s'entrouvrent, les secrets de l'existence s'éclairent d'un jour nouveau. L'amour, soudain, repeuple les souvenirs d'une vie traversée par l'Histoire.

« Beaucoup de choses graves sont évoquées dans ce maître livre, qui est aussi une leçon de sagesse et de littérature. » **L'Express**

Histoire d'une vie, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti (L'Olivier, 2004)



« Où commence ma mémoire ? Parfois il me semble que ce n'est que vers quatre ans, lorsque nous partîmes pour la première fois, ma mère, mon père et moi, en villégiature dans les forêts sombres et humides des Carpates. D'autres fois il me semble qu'elle a germé en moi avant cela, dans ma chambre, près de la double fenêtre ornée de fleurs en papier. La neige tombe et des flocons doux, cotonneux, se déversent du ciel. Le bruissement est imperceptible. De longues heures, je reste assis à regarder ce prodige, jusqu'à ce que je me fonde dans la coulée blanche et m'endorme. » A. A.

Avec *Histoire d'une vie*, Aharon Appelfeld nous livre quelques-unes des clés qui permettent d'accéder à son œuvre : souvenirs de la petite enfance à Czernowitz, en Bucovine. Portraits de ses parents, des juifs assimilés, et de ses grands-parents, un couple de paysans dont la spiritualité simple le marque à jamais. Il y a aussi ces scènes brèves, visions arrachées au cauchemar de l'extermination. Puis les années d'errance, l'arrivée en Palestine, et le début de ce qui soutiendra désormais son travail : le silence, la contemplation, l'invention d'une langue. Et le sentiment de l'inachèvement lié au refus obstiné de l'autobiographie, dans son acception la plus courante : histoire d'une vie. Comme si le dévoilement de ce que chacun a de plus intime exigeait une écriture impersonnelle.

Katerina, traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen (« Points », 2007)



Katerina, simple paysanne chrétienne, retourne dans son village natal d'Ukraine soixante ans après son départ. Elle se remémore sa jeunesse, dans les années précédant la Seconde Guerre mondiale, du temps où elle servait chez des Juifs. C'est là qu'elle s'ouvrit au monde, cruel et magnifique, et découvrit la chaleur d'un foyer. Appelfeld campe un personnage qui a assisté, impuissant, à l'horreur de la Shoah.

L'immortel Bartfuss, traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen (« Points », 2005)



Bartfuss est immortel. Évadé d'un camp de la mort, il s'est caché dans les forêts avoisinantes, puis s'est réfugié sur la côte italienne, avant d'embarquer pour Israël. Il a survécu avec plus de cinquante balles dans le corps. Parfois, pris d'une irrépressible envie de vivre, une mystérieuse force l'oblige à attendre. Seul, étranger aux autres, est-il condamné à vivre avec les fantômes du passé ?

« Le grand ancien, Aharon Appelfeld, poursuit sans relâche son exploration de l'intime des maux engendrés par la Shoah. »

Le Monde 2

Le Temps des prodiges, traduit de l'hébreu par Arlette Pierrot (« Points », 2004)



« Depuis quelque temps, mon père et ma mère ont un comportement étrange... Pourquoi prononcer avec autant de honte et de fierté mélangée le mot "juif" ? Pourquoi mon père, écrivain autrichien renommé, est-il soudain qualifié de parasite ? Imperceptiblement, mais sûrement, le monde est en train de changer... » A. A.

« *Le Temps des prodiges*, retraçant la trajectoire d'un enfant juif autrichien, fils d'un écrivain reconnu, mêle la troublante précision de Kafka à des tonalités proustiennes. »

Le Matricule des anges

Tsili, traduit de l'hébreu par Arlette Pierrot (« Points », 2004)



1942. Tsili Kraus a douze ans et vit dans un petit village d'Europe Centrale. Quand la haine anti-juive éclate au grand jour, tous s'enfuient, laissant Tsili seule pour garder la maison. Et personne ne revient. Tsili doit lutter pour survivre. Elle se nourrit de fruits sauvages, vole, mendie, jusqu'à ce qu'elle rencontre Marek, évadé d'un camp, et qui se cache lui aussi...



© D. R.

Sefi Atta Nigeria

Le choix de la première personne fictive

L'auteur

Née à Lagos en 1964, **Sefi Atta** est romancière, nouvelliste et dramaturge. Publié simultanément au Nigeria, en Angleterre et aux États-Unis, *Le meilleur reste à venir*, son premier roman, a obtenu le prix Wole-Soyinka en 2006.

La presse

« Avec ce roman qui a reçu le prix Wole-Soyinka, Sefi Atta, née en 1964, vient confirmer la richesse de la nouvelle génération d'écrivains nigériens. »

Natalie Levisalles, *Libération*

« Ça swingue, ça balance, ça déborde d'amertume et de fureur de vivre : ce sont toutes les blessures de l'Afrique - mais aussi sa tonitruante magie - que met en scène la très flamboyante Sefi Atta. Née en 1964, cette Nigérienne a fait ses études à Lagos puis en Angleterre avant de décrocher en 2005 le prix Wole Soyinka grâce à ce premier roman qui évoque les multiples combats d'une jeune femme aux prises avec un continent défiguré par ses violences et par ses archaïsmes. (...) Entre les années 1970 et 2000, ce roman est à la fois un formidable portrait de femme et un reportage implacable dans le Nigeria de la dictature et des coups d'État permanents. Sous les tumultes d'une écriture envoûtée, déhanchée, dont l'ivresse se mêle aux vieilles sara-bandes de l'Afrique fantôme. »

André Clavel, *Lire*

« À la moisson déjà riche de nouveaux talents littéraires nigériens, il faudra désormais ajouter le nom de Sefi Atta. À 44 ans, Atta a déjà publié deux romans, un recueil de nouvelles et plusieurs pièces de théâtre. *Le meilleur reste à venir*, paru en 2005 aux États-Unis, où vit Sefi Atta depuis presque quinze ans, a révélé la force de sa narration au souffle épique. C'est un roman social et urbain dont l'action se déroule à Lagos. Une ville portuaire débordante de vie, de rires, de conflits, qui est le cadre d'une quête quasi initiatique. Celle d'Enitan. C'est à travers la voix de cette jeune adolescente de 10 ans que le lecteur découvre le trop-plein de la vie nigérienne. Enitan grandit au sein

Zoom

Le meilleur reste à venir, traduit de l'anglais (Nigeria) par Charlotte Woillez (Actes Sud, 2009)



Enitan et Sheri sont deux jeunes filles en rupture contre l'ordre et le désordre d'un Nigeria à peine sorti de la guerre du Biafra, un pays où se succèdent coups d'état militaires et régimes dictatoriaux.

Deux jeunes filles puis deux femmes qui, du début des années 1970 au milieu des années 1990, veulent échapper à l'enfermement d'une société oppressive et machiste. Sheri, belle et effrontée mais blessée à jamais choisira l'exubérance et la provocation. Enitan tentera de trouver son chemin entre la dérive mystique de sa mère, l'emprisonnement de son père, sa carrière de juriste et le mariage lui imposant, en tant que femme, contraintes et contradictions.

Et c'est à travers la voix de ce personnage inoubliable que Sefi Atta compose ici un roman initiatique d'une remarquable puissance, un livre dans lequel le destin personnel dépasse le contexte historique et politique du Nigeria pour se déployer dans le sensible jusqu'au cœur même de l'identité et de l'ambiguïté féminines.

d'une famille chrétienne privilégiée. Sa vision du monde change lorsqu'elle fait la connaissance de sa voisine musulmane, Shéri, une fillette délurée de mère européenne et de père africain. Ces deux-là deviennent amies, se soutiennent. Elles traversent ensemble les épreuves de la vie, composant avec les injustices et les violences de la société patriarcale. Mais elles se révoltent, bousculent les normes, aspirent à la liberté, même si elles savent que le prix à payer risque d'être exorbitant. Malgré tout, Sefi Atta demeure optimiste. Le meilleur ne reste-t-il pas à venir? »

T. C. , *Jeune Afrique*



© Stéphane Haskell/ Mercure de France

Gwenaëlle Aubry

France

Le journal

L'auteur

Gwenaëlle Aubry, née en 1971, est romancière et philosophe. Ancienne élève de l'École Normale Supérieure et du Trinity College de Cambridge, agrégée et docteur en philosophie, elle est chargée de recherches au CNRS. Elle a également été pensionnaire à la Villa Médicis. Elle vit à Paris et elle enseigne à Paris IV.

L'œuvre

Personne (Mercure de France, 2009)

Le moi et l'intériorité (dir., avec Frédérique Ildefonse, Vrin, 2009)

Le (dé)goût de la laideur (Mercure de France, 2007)

Notre vie s'use en transfigurations (Actes Sud, 2007)

Dieu sans la puissance - Dunamis et Energeia chez Aristote et chez Plotin (Vrin, 2007)

L'isolement (Stock, 2003) / INDISPONIBLE /

L'isolée (Stock, 2002) / INDISPONIBLE /

L'excellence de la vie - Sur L'Ethique à Nicomaque et L'Ethique à Eudème d'Aristote (éd., avec Gilbert Romeyer Dherbey, Vrin, 2002)

Le diable détacheur (Actes Sud, 1999) / INDISPONIBLE /

La presse

« Après la mort de son père, Gwenaëlle Aubry a retrouvé un texte qu'il avait laissé à son intention, intitulé "le Mouton noir mélancolique", et c'est en interrogeant ce texte aussi bien qu'en fouillant dans ses souvenirs qu'elle part en quête de cette étrangeté absolue qu'est "la folie du psychotique". (...) L'épouvante de n'être personne, de n'être rien, n'est-elle pas commune à toutes les femmes et à tous les hommes, ceux-là mêmes qu'on dit sains, dissimulée sous les masques dont ils s'affublent pour garder contenance? C'est ainsi que ce texte déborde largement le domaine de la pathologie et prend valeur universelle. »

Dominique Fernandez, *Le Nouvel observateur*

Zoom

Personne (Mercure de France, 2009)



« Je ne sais pas quand je me suis dit pour la première fois "mon père est fou", quand j'ai adopté ce mot de folie, ce mot emphatique, vague, inquiétant et légèrement exaltant, qui ne nommait rien, en fait, rien d'autre que mon angoisse, cette terreur infantile, cette panique où je basculais avec lui et que toute ma vie d'adulte s'employait à recouvrir, un appel de lui et tout cela, le jardin, le soir d'été, la mer proche, volait en éclats, me laissant seule avec lui dans ce monde morcelé et muet qui

était peut-être le réel même. » E. A.

Personne est le portrait, en vingt-six angles et au centre absent, en vingt-six autres et au moi échappé, d'un mélancolique. Lettre après lettre, ce roman-abécédaire recompose la figure d'un disparu qui, de son vivant déjà, était étranger au monde et à lui-même. De « A » comme « Antonin Artaud » à « Z » comme « Zelig » en passant par « B » comme « Bond (James Bond) » ou « S » comme « SDF », défilent les doubles qu'il abritait, les rôles dans lesquels il se projetait. *Personne*, comme le nom de l'absence, personne comme l'identité d'un homme qui, pour n'avoir jamais fait bloc avec lui-même, a laissé place à tous les autres en lui, personne comme le masque, aussi, persona, que portent les vivants quand ils prêtent voix aux morts et la littérature quand elle prend le visage de la folie.

Le moi et l'intériorité [dir., avec Frédérique Ildefonse, Vrin, 2009]



Les études ici rassemblées visent à évaluer la légitimité et la pertinence de deux concepts usuels, le moi et l'intériorité, dans l'Antiquité grecque principalement.

De ce « moi » qui occupe d'abondance le champ littéraire et philosophique, on dit communément qu'il est absent de la pensée antique.

On se propose d'abord d'interroger, pour éventuellement la remettre en question, cette curieuse absence. Y a-t-il place, clans le champ antique, pour autre chose que le « soi », cet impersonnel dégagé des particularités biographiques qui excède l'individu tout en recelant son identité ? Dans quels concepts antiques est-on fondé à repérer, autrement distribués, les éléments du concept moderne de moi ? Quels sont ceux qui, à l'inverse, lui sont abusivement raliés ? Plutôt qu'une place vide, ne trouve-t-on pas, chez les Anciens, un concept alternatif du moi, délié de l'unicité comme de l'intériorité ? La seconde partie de ce volume vient orienter le programme indiqué par Jean-Pierre Vernant d'une « histoire de l'intériorité et de l'unicité du moi » vers une histoire de l'intériorité, c'est-à-dire une histoire des problématisations de l'intérieur.

Si l'organisation mentale et psychique des Grecs n'était pas orientée vers le dedans, mais vers le dehors, si l'introspection n'est pas une pratique de fait, comment est apparue l'alliance entre subjectivité et intérieur que nous pré-supposons le plus souvent ? Il importait alors d'illustrer combien cette problématisation de l'intérieur n'est pas exclusive et d'identifier comment les associations qui la composent peuvent être dénouées, au profit parfois d'un tout autre paysage conceptuel.

Le (dé)goût de la laideur (Mercure de France, 2007)



La laideur résiste au témoignage comme à la réflexion.

À travers elle se révèle l'envers du corps et du décor, la face obscure du réel. Dans cette expérience, l'effroi se mêle à la fascination. De grandes figures, philosophiques, légendaires, littéraires, de laids et de laides té-

moignent de cette étrange inversion : le pouvoir de séduction de la Vellini de Barbey, de la Bérénice d'Aragon, des laides stendhaliennes tient au jeu, en elles, de la vie, du mouvement, du souvenir et de la passion, plus gracieux que l'immobile perfection de la forme.

C'est peut-être ce jeu aussi qui, de la laideur, fait pour l'art un défi. À la faveur de regards nouveaux, le laid devient le ferment d'une beauté nouvelle... Balade esthétique en compagnie de Roger Caillois, Yves Bonnefoy, Francis Bacon, Pascal Quignard, Henri Michaux, Georges Bataille, Socrate, Rilke et bien d'autres.

Notre vie s'use en transfigurations (Actes Sud, 2007)



Comme entre les riches et les pauvres, les enfants gâtés et les déshérités, le monde se partage entre les beaux et les laids ; et à cette injustice originaire rien ne peut remédier. Nous sommes pourtant dressés à la taire. L'art lui-même clame désormais son indifférence à la laideur comme à la beau-

té. Mais autour de nous, sur les écrans de télévision, les couvertures des magazines, éclate l'injonction, tyrannique et allègre, d'être beau (ou, plus encore, belle).

De l'autre côté du miroir, une voix de femme dit l'apprentissage de la laideur. Récits, contes, collages et portraits alternés composent le chant d'une métamorphose.

Dieu sans la puissance - Dunamis et Energeia chez Aristote et chez Plotin (Vrin, 2007)



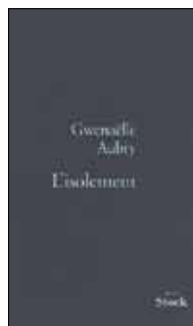
Comptés par Aristote comme l'un des principaux sens de l'être, l'en-puissance et l'en-acte ouvrent dans la Métaphysique une voie négligée, mais qui permet peut-être d'en dépasser les lectures aporétiques comme les réductions ontothéologiques.

C'est cette voie que l'on propose de suivre

en examinant au fil du texte, et dans leur corrélation, la constitution du projet métaphysique d'Aristote et celle du couple conceptuel de la dunamis et de l'energeia. Irréductibles tant à la puissance et à l'action qu'à la matière et à la forme, l'en-puissance et l'en-acte paraissent à même de fonder une ontologie unitaire, qui se dévoile aussi comme une ontologie axiologique, identifiant en l'acte le mode d'être du bien, en l'en-puissance son mode d'action.

Cette ontologie porte une pensée singulière du divin : acte, et non « forme pure », sans puissance, mais non pas impuissant, le premier moteur aristotélicien échappe à l'alternative entre le Dieu tout-puissant de la tradition métaphysique et le Dieu faible des inquiétudes contemporaines. Qu'en est-il, alors, du devenir de cette ontologie ? On tente de mesurer la portée du geste par lequel Plotin désigne son premier principe non plus comme acte mais comme puissance de tout, dunamis pantôn.

Avec lui s'inaugurent peut-être la subversion et l'oubli d'une pensée pour laquelle l'être, et le divin, ne se confondent ni avec la puissance ni avec la présence.



Dans *L'isolement*, Margot est seule, cette fois, vraiment. Elle raconte la vie sans Pierre, la vie sans rien: la vie en prison. Les rituels d'entrée, comme autant de viols et de dépouillements qui en même temps qu'ils vous soustraient au dehors, vous privent de dedans, les psys et l'infirmerie, les règles et les carcans, et le

corps qui se cabre, et l'esprit qui dévie. Mais aussi Aminata, l'amie, la magicienne qui, un temps, l'a protégée de tout cela, l'a arrachée à ses fantômes, l'a rapatriée sur la rive des vivants.

L'isolement n'est pas un récit naturaliste sur la prison : c'est un chant, fredonné depuis la maison des morts et des demi-vivants, à la fois lucide et halluciné. Dans ce texte, écrit dans les interstices du premier, tramé des silences où s'abreuve la mémoire, des rêves et des cauchemars dont naissent les histoires, ne perce aucun dehors : de l'ailleurs, seulement.



Dans *L'isolée*, Margot racontait son histoire avec Pierre : l'histoire de Pierre et de Margot, c'était celle de deux êtres, très jeunes, trop fragiles, peut-être, traversés par une vérité : l'une de ces vérités premières dont l'enfance a connaissance et qu'on s'efforce, ensuite, d'oublier. L'une de ces

vérités qui, si on leur est fidèle, vous éloignent du réel, ne vous laissent d'autre choix que la révolte et le combat.



Si les éthiques grecques continuent sourdement d'alimenter nos manières d'être et de penser de modernes, l'éthique aristotélicienne connaît un sort singulier : elle est, depuis quelques années, non seulement une référence mais un modèle pour la philosophie morale contemporaine.

L'ambition de cet ouvrage, qui réunit les contributions de spécialistes français et étrangers, est d'aider à évaluer le sens de ce retour à l'aristotélisme : on y trouvera ainsi des mises au point, historiques et critiques, dues à certains de ses principaux acteurs. Mais c'est aussi de revenir à Aristote lui-même, c'est-à-dire de lire et de commenter les textes des éthiques, pour tenter d'en penser à neuf les concepts centraux, les problèmes directeurs, et les orientations fondamentales - façon d'éclairer les diverses réactualisations de l'aristotélisme, mais aussi de retrouver une actualité d'Aristote qui, si elle peut y répondre, ne se réduit pas aux exigences du présent.



Quand Ariane, héroïne et narratrice de ce livre, rencontre Luc, un ami de ses parents, elle a dix-huit ans, et lui quarante-trois. Elle est alors « une barbare, encore pleine de la force et de la fierté de l'enfance ». La liaison qui s'établit entre eux va donc passer par des moments de tendresse, de révolte,

de mensonges, et se terminer par une rupture annoncée.

Et il n'y aurait là qu'une histoire pareille à d'autres si l'on n'y trouvait une véritable humeur philosophique. C'est que la voix d'Ariane en ce labyrinthe n'est pas seulement celle de la jeune femme confrontée à la désillusion amoureuse et aux masques de la société, elle est aussi celle d'une personne qui, dans le langage du monde et le comportement de son partenaire, relève avec une averse clairvoyance les contours de l'illusion, les détours mystiques et les feintes érotiques, comme on démonte les arguties d'un sophiste. Un premier roman d'une tonalité singulière et prometteuse.



© C. Hélie / Gallimard

François Beaune

France

La folie

L'auteur

François Beaune est né en 1978 à Clermont-Ferrand et vit actuellement à Lyon. Il a fondé plusieurs revues dont *Louche*, le feuilleton numérique « Les bonnes nouvelles de Jacques Dauphin » et tout récemment le fanzine collectif *Gonzo*. Il est également à l'origine du festival « Du cinéma à l'envers » proposant à des réalisateurs de concevoir leur film à partir d'affiches créées par des plasticiens. Il est l'auteur d'une pièce inédite de théâtre, *Victoria*, déjà jouée à Lyon.

Un homme louche est son premier roman.

Sites Internet

www.loucheactu.blogspot.com
www.jacquesdauphin.blogspot.com
www.gonzoactu.blogspot.com
www.cinemal'envers.com

La presse

« C'est le roman de la rentrée, qui a réussi à mettre d'accord tout le petit monde des lettres parisiennes, s'attirant les critiques élogieuses des *Inrockuptibles* aussi bien que de *Elle*. *Un homme louche* de François Beaune est surtout un premier roman drôlissime, inventif sans être prétentieux pour deux sous (enfin pour 20€, ce qui est très raisonnable pour les années qu'il a mis à l'écrire). Un faux journal où se devine un écrivain en devenir, jouant de deux denrées rares dans la littérature française contemporaine : la fantaisie et le plaisir de la narration. »

Luc Hernandez, *Le Figaro magazine*

« Plus encore que la psyché de son héros, c'est le monde alentour qui, chez Beaune, se teinte d'étrangeté : l'interprétation, toute en humour grinçant et en cruauté plus ou moins involontaire, que fait Dugommier des minces événements dont est parsemée sa vie jette un voile troublant sur une société qui nous rappelle tant la nôtre. Peu de figures sociales échappent à ce jeu de

Zoom



Un homme louche (Verticales, 2009)

« Faites ce que vous dites, pas ce que vous faites », m'avait dit Jean-Daniel lors de notre première rencontre. Maintenant qu'il est mort, je m'aperçois qu'il a tenu parole. F. B.

Un homme louche se partage en deux cahiers, deux époques de la brève existence de Jean-Daniel Dugommier : l'histoire d'un adolescent précocement interné puis, après une ellipse de vingt-cinq ans, celle d'un

adulte quasi normal portant un regard brutalement distancé sur son passé, son entourage et l'insolite du quotidien.

Dans ce roman, diversité des registres et humour noir louchent assurément du côté de la liberté déjantée et foisonnante de la littérature anglo-saxonne.

réinvention littéraire du banal et du trivial, à la fois très drôle, souvent émouvant et toujours décalé : la famille, l'école, le travail, l'ex-compagne, tous défilent dans un carnaval qui pourrait être oppressant s'il n'était pas aussi intelligemment parsemé de trouvailles réjouissantes et souriantes. »

Benjamin Fau, *Le Monde des Livres*

« Jamais sentencieux, toujours drôle, *Un homme louche* fait le pari d'un foisonnement lyrique et fantaisiste pour pointer la fièvre consumériste dans laquelle l'humanité semble se perdre. Le lieu qu'invente son roman est une « sous-réalité », mise à jour à travers un regard qui louche, au sens strict du mot, sur une surface objective et « publicitaire. » Ce regard est celui d'un adolescent marginal et illuminé, il est aussi et surtout celui de l'écrivain, qui signe avec ce roman l'une des expériences les plus fortes et inoubliables de cette rentrée. »

Emily Barnett, *Les Inrockuptibles*



© David Ignaszewski / Koboy

Geneviève Brisac

France

Dire ou ne pas dire : l'autocensure

L'auteur

Normalienne et agrégée de lettres, **Geneviève Brisac** a enseigné tout d'abord en Seine-Saint-Denis. Après trois livres publiés chez Gallimard, elle rejoint les Éditions de l'Olivier en 1994 ; elle y publie un livre mince et violent, *Petite*. Parallèlement, elle devient éditrice pour les enfants et les adolescents à l'école des loisirs, où elle découvre et publie de nombreuses jeunes romancières et romanciers. Le Prix Femina lui est attribué en 1996 pour *Week-end de chasse à la mère*.

Elle a écrit aussi des essais comme *Loin du Paradis*, *La Marche du cavalier*, et *VW*, sur Virginia Woolf, et des recueils de nouvelles ou des contes : *Pour qui vous prenez-vous ?* et *Les Sœurs Délicata*. Son dernier roman, *52 ou la seconde vie*, a paru en 2007. Elle a publié en novembre 2008 *Le Grand livre d'Olga* à l'école des loisirs.

Elle est coscénariste de Christophe Honoré pour son nouveau film, *Non ma fille, tu n'iras pas danser*, sur les écrans en 2009.

Je vois des choses que vous ne voyez pas qui, sa première pièce de théâtre a été jouée à la Manufacture des Abbesses.

Site Internet

www.genevievebrisac.com

L'œuvre

Je vois des choses que vous ne voyez pas (Actes Sud « Papiers », 2009)

52 ou la seconde vie (L'Olivier, 2007)

V. W., Le mélange des genres (avec Agnès Desarthe L'Olivier, 2004 - paru sous le titre *La Double vie de Virginia Woolf* (avec Agnès Desarthe, « Points » Seuil, 2008)

Les sœurs Délicata (L'Olivier, 2004)

La Marche du Cavalier (L'Olivier, 2002)

Pour qui vous prenez-vous ? (L'Olivier, 2001 - « Points » Seuil, 2007)

Voir les jardins de Babylone (L'Olivier, 1999 - « Points » Seuil, 2000)

Week-end de chasse à la mère (L'Olivier, 1996 - Prix Femina - « Points » Seuil, 2006)

Petite (L'Olivier, 1994 - « Points » Seuil, 2004 - L'École des Loisirs, « Médium », 2005)

Loin du Paradis, *Flannery O'Connor* (Gallimard, 1991 - L'Olivier, 2002)

Madame Placard (Gallimard, 1989)

Les Filles (Gallimard, 1987 - Folio ; 1997)

→ littérature jeunesse :

Olga et le chat (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 2008)

Le Grand livre d'Olga (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 2008)

La Cinquième saison (L'École des Loisirs, « Médium », 2006)

Petite (L'École des Loisirs, « Médium », 2005)

Angleterre (L'École des Loisirs, « Médium », 2005)

Violette et le secret des marionnettes (avec des illustrations de Nadja, L'École des Loisirs, « Albums », 2004)

Violette et la boîte de sable (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 2004)

Olga et le decision maker (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 2004)

Violette et la Mère Noël (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 2003)

Olga fait une fête (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 2002)

Monelle et les autres (L'École des Loisirs, « Neuf », 2002)

Violette et les marionnettes (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 2001)

Le Pique-nique des ours (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Albums », 2001)

Olga et le chewing-gum magique (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 2001)

Si l'ascenseur ne s'arrêtait pas (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 2000)

Monelle et les footballeurs (L'École des Loisirs, « Neuf », 2000)

La Craie magique (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 2000)

Olga s'inscrit au club (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 1998)

Olga va à la pêche (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 1996)

Olga et les traîtres (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 1996)

Le Noël d'Olga (avec des illustrations de Véronique Deiss, L'École des Loisirs, « Mouche », 1993)

Monelle et les baby-sitters (L'École des Loisirs, « Neuf », 1992)

Les Champignons d'Olga Deiss (avec des illustrations de Véronique Deiss, L'École des Loisirs, « Mouche », 1992)

Les Amies d'Olga (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 1992)

Olga n'aime pas l'école (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 1991)

Olga (avec des illustrations de Michel Gay, L'École des Loisirs, « Mouche », 1990)

Je vois des choses que vous ne voyez pas [Actes Sud « Papiers », 2009]



C'est l'histoire d'une malédiction. A seize ans, Belle se pique avec un stylo et sombre dans un mal-être intense. Mais ce n'est pas un baiser qui la réveille. Non : c'est l'amour du théâtre, transmis par un comédien de passage avec sa troupe qui lui redonne goût au jeu et à la vie.

52 ou la seconde vie [L'Olivier, 2007]



Une rencontre avec un général tortionnaire dans une teinturerie, l'imminence d'un accouchement, Marguerite Duras au téléphone, des arbres séculaires qu'on arrache, un conte de Noël qui tourne mal... Pendant un an, en cinquante-deux histoires, parfois longues et parfois courtes, et à raison d'une nouvelle par semaine, Geneviève Brisac a tenté de mettre en mots ce que Virginia Woolf appelait la 'seconde vie', la vraie, celle qui se déroule derrière la vie officielle. Nouk, Carlotta Donizetti, son neveu Nils, Berg et Mélissa Scholtès règnent en maître sur ces histoires qui explorent ce qui 'grouille' en dessous de nos pensées : nos peurs secrètes, nos désirs inconscients, nos paranoïas, nos violences refoulées, bref tout ce qui se joue derrière les mots que nous prononçons et qui, de façon souterraine, commande les rapports entre les êtres.

V. W., Le mélange des genres (avec Agnès Desarthe L'Olivier, 2004 - paru sous le titre **La Double vie de Virginia Woolf** (avec Agnès Desarthe, « Points » Seuil, 2008)



Figure incontournable des lettres anglaises, auteur d'une œuvre dense et habitée, Virginia Woolf était avant tout une femme libre. Écartant les idées reçues pour se frayer un chemin à travers ses textes, les auteurs nous entraînent dans une aventure faite de vie et de fiction. S'y dessine un portrait inédit de la romancière du détail : celui d'une femme résolument moderne.

Les sœurs Délicata [L'Olivier, 2004]



Walter Benjamin aimait, dit-on, les jouets, les marionnettes, les objets minuscules. Et le « petit bossu » de la chanson. Dans *Les Sœurs Délicata*, qui est un drame en miniature, on trouve aussi toutes sortes d'objets étranges, des marionnettes, des corps déformés. Est-ce un hasard ? Sûrement pas.

Car ce roman bref et violent raconte comment, pendant la nuit de Noël, sept petites filles se trouvent confrontées à la disparition de tout ce qu'elles aimaient. Avec grâce, et non sans cruauté, Geneviève Brisac reprend ici, sous un autre éclairage, certains des thèmes majeurs de son œuvre : la crainte de voir le monde commun s'effondrer; le mystère du bien, qu'il faut faire « sans cesse, sans le dire et sans y penser ». Et la nécessité absolue de s'orienter dans nos vies « perpétuellement stables et instables, arrêtées et mobiles ».



« Qu'est-ce que "la marche du cavalier" ? Un brusque écart sur l'un des côtés de l'échiquier. Une manière d'avancer puis de se retirer de la scène, de se regarder agir après avoir agi, d'inscrire le décalage entre la conscience de la narratrice et la manière dont elle est per-



dant et touchant.

Partant de microscopiques conflits qui nous gâchent la vie, elle trouve matière à rire, pas avec distance, mais avec une façon bien à elle de montrer qu'elle est proche de ses modèles, complice et jamais juge.

Il y a les petites peurs inexplicables, la famille recomposée, les amitiés qui font rire et qui traînent leur lot de vieilles rancunes. Geneviève Brisac observe le tout, dans un recueil d'histoires a priori sans lien apparent. Mais très vite, les destins se recourent : l'auteur jette sur ses héros un regard mor-



les murs. Un jour, Libuse, son amie journaliste, l'appelle pour lui apprendre qu'elle a été retenue par le CNEISC (Centre national d'études et d'interprétation de la sexualité contemporaine) pour une enquête sur la sexualité des françaises. Dès le premier rendez-vous, elle replonge dans ses souvenirs, les garçons et le temps défilent, et Nouk fait le point.

Le lecteur habitué aux livres de Geneviève Brisac retrouve dans ce roman le personnage autobiographique de Nouk, déjà mis en scène dans Les Filles et Petite. Dans les années 80 Nouk a vingt-cinq ans et un bébé Eugénio. Elle vit avec Berg, qui en 1968 écrivait les vers de Lautréamont sur



C'est une histoire d'amour ; une histoire de bibelots, de jouets, de moments de silence, de réconciliations, de signes ; une histoire qui tente de démêler, sans trop en dire, ce qu'on partage, ce qu'on ne peut partager lorsqu'on vit ensemble. C'est l'histoire d'une femme, Nouk, et de son fils, Eugénio, qui en sait

de la marche du cavalier traduit une sorte de dédoublement symptomatique de la condition féminine. Elle est aussi une tournure réflexive du roman moderne, qui exprime le désarroi de l'homme désarmé devant la complexité nouvelle du monde, la solitude des foules, la perte du sens. » À partir d'une remarque de Vladimir Nabokov, Geneviève Brisac interroge les formes que revêt l'écriture des femmes, les figures de leur style, et en décrypte le sens caché. De Karen Blixen à Virginia Woolf en passant par Jean Rhys, elle explore onze manières d'écrire - c'est-à-dire onze manières de penser et de sentir le monde. Bien plus qu'un essai sur l'existence supposée de la « littérature féminine », *La Marche du cavalier* tente d'approcher l'énigme de la création, dans une époque où l'idée même d'une telle énigme semble vouée à la disparition.

déjà beaucoup, beaucoup plus que ce que les adultes voudraient qu'il sache.

C'est l'histoire d'une inquiétude - comment être mère ? se demande Nouk ; sur quelle certitude s'appuyer ? - et d'un ravissement : parce que rien n'est joué d'avance, que les relations d'une mère et d'un fils ne sont pas balisées, qu'il faut à ces deux-là inventer leur amour comme on invente, justement, une histoire.

Petite (L'Olivier, 1994 - « Points » Seuil, 2004 - L'École des Loisirs, « Médium », 2005)



Nouk veut que la vie soit simple, que la vie soit pure, que la vie soit parfaite. La vie n'est rien de tout cela. Dans sa vie à elle, par exemple, son père lui dit qu'elle a perdu sa confiance. Définitivement. A cause d'une histoire d'argent de poche détournée, pour jouer, pour voir. Nouk cesse de manger. Elle ment.

Elle devient folle. Les gens, partout, dans la rue, à l'hôpital, disent des horreurs sur elle. Elle les entend. Elle ne les oublie pas. Les horreurs résonnent dans sa tête. Et puis, un autre jour, plus tard, une femme vient s'asseoir à côté d'elle sur une falaise et lui fait cette confidence, lui tend cette bouée de sauvetage : moi aussi j'ai été anorexique.

J'ai guéri. Cette phrase-là, Nouk l'oublie.

Loin du Paradis, Flannery O'Connor (Gallimard, 1991 - L'Olivier, 2002)



Flannery O'Connor (1925-1964) est considérée comme le plus grand écrivain du Sud depuis Faulkner. Son œuvre brève et intense - cinq ouvrages de fiction, un recueil d'essais et un volume de correspondance - est pourtant méconnue en France. En mêlant sa propre voix à celle de

Flannery O'Connor, Geneviève Brisac nous rend infiniment proche cette femme qui consacra sa vie à scruter le mystère de la Grâce et la folie des mœurs, sans jamais perdre son sens de l'humour.

Les Filles (Gallimard, 1987 - Folio ; 1997)



Dehors, c'est la guerre d'Algérie. Dedans, un bébé qu'on oublie et qui s'en fout regarde la nuit et la maison. Il n'a pas peur d'être seul. Il sait.

Pauline, la bonne, a des raisons d'avoir peur. Elle vient de sa campagne et n'a plus d'amoureux. Celle qui la précédait est morte. Les filles ont juré sa perte.

Qu'y a-t-il de cassé dans cette famille où les enfants n'ont pas le droit d'aller dans la cuisine ?

Ces filles, Cora et Nouk, avec leurs envies de meurtre, est-ce la mort qui les tire en arrière comme un furet, corps et pattes raidis ? On parle d'attentat à la bombe. Le kiosque à musique du Luxembourg est jonché de débris, de copeaux de verre.

Va-t'en Pauline, va-t'en, dit le Bébé. Et tandis que tout se détraque dans la famille, personne ne peut savoir que les filles s'aiment pour toujours.

Ce roman écrit en phrases sèches, avec des mots qui claquent comme des détonations, c'est l'irruption de la tragédie dans l'univers de l'enfance.



© C. Hélié / Gallimard

David Boratav France

Ville et énergie urbaine

L'auteur

David Boratav est né en 1971. Il vit à Paris. *Murmures à Beyoglu* est son premier roman.

La presse

« C'est un premier roman ambitieux, douloureux, ironique, passionnant. Il révèle la prose magnifique d'un écrivain fou de littérature (...) : du récit intimiste au conte, de la description ciselée aux scènes allégoriques, il mêle les registres pour dire l'identité troublée des émigrés qui gardent en eux le magnétisme des villes où ils ont grandi. Un roman profondément original. »

Monique Pétillon, *Le Monde des Livres*

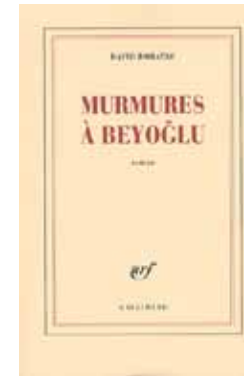
« C'est un insomniaque qui vous parle. Qui vous réveille en pleine nuit et vous happe de sa voix languide et fiévreuse. Derrière cette voix, on découvre la plume de David Boratav, 38 ans, auteur de ce premier roman qui semble avoir été écrit sous hypnose, dans cet instant de grâce qui précède l'épuisement. Son héros somnole et murmure. Se débat dans l'inconfort du déracinement, cherchant sa place entre Londres (où il vit), Paris (où il a vécu) et Istanbul (d'où il vient). Les chapitres ricochent d'un lieu à l'autre, puis s'attardent dans le quartier de Beyoglu, sur les rives du Bosphore, avec ses légendes orientales et ses souvenirs personnels.

Alors que cette matière suffirait à trousseur un convenable roman en forme de quête des origines, David Boratav nous joue un tour habile, démontant tous les clichés sur Istanbul, cette "vieille dame qui ment sur son âge", bravant le pittoresque et malmenant sa propre identité turque. "Parle mieux d'une ville celui qui l'a perdue", écrit l'auteur dans ce curieux portrait fragmenté, se référant aussi bien à Orhan Pamuk qu'à Michel Leiris, à la fois poème sur l'insomnie et mosaïque stambouliote, empreint d'une lumière noire qui vous éblouit longtemps. »

Erwan Desplanques, *Télérama*

Zoom

Murmures à Beyoglu (Gallimard, 2009)



Beyoglu est un quartier, une humeur où dominerait le bleu.

Beyoglu est une colline, la huitième, hors des remparts qui ceignent les sept collines d'Istanbul. À Londres, un homme perd le sommeil. Il y a longtemps il s'est égaré dans une langue qui n'était pas la sienne. Il a épuisé ses forces dans la torpeur usante des villes de l'Occident. Sa vie est en suspens, une attente, pénétrée d'un parfum d'inéluctable. Ses pas l'emmènent sur les rives du détroit, à Beyoglu.

Beyoglu est un prisme, bâti sur une faille. Un concentré d'humanité parcouru de forces contraires, d'attentes conjuguées, de volontés travesties. Beyoglu est une rumeur qui court sur la rive européenne du Bosphore. Le creuset d'un murmure où se confondent les langues d'une cité-empire. Un village sillonné par la course d'un enfant, un entrelacs de rues en pente et de conversations, une fenêtre sur le ciel balkanique.

Un territoire qui n'en finirait pas de s'effriter, de se perdre et de se relever. Une croisée, où les hommes naissent et cohabitent, passent, réussissent et corrompent, où d'autres se laissent rattraper par des désirs enfouis. Et ceux que leurs pas mènent jusqu'à Beyoglu, ceux qui d'aventure viennent à y rester, il arrive que leurs espoirs et la cadence de leurs rêves, pour un temps et parfois pour toujours, en soient transformés.



© David Ignaszewski / Kobay

A. S. Byatt

Angleterre

Petite conversation avec des revenants

L'auteur

A. S. Byatt, née dans le Nord de l'Angleterre, a longtemps enseigné l'histoire de l'art et la littérature à Londres. En 1990, son roman *Possession* (Flammarion, 1993) remporte le Booker Prize et rencontre un succès mondial. Depuis, elle se consacre à la littérature et à la critique littéraire. *Des anges et des insectes* (Flammarion, 1995) a été adapté au cinéma par Philip Hars avec Kristin Scott-Thomas. *L'Ombre du soleil*, publié en 1964 en Angleterre, est en fait son premier roman.

L'œuvre

L'Ombre du soleil, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 2009)

Petits contes noirs, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 2006)

Le Conte du biographe, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Denoël, 2004)

Une femme qui siffle, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 2003)

Histoires de feu et de glace, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Denoël, 2002)

La Tour de Babel, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 2001)

Nature morte, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 2000)

La Vierge dans le jardin, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 1999 - J'ai lu, 2003) / INDISPONIBLE /

Le Djinn dans l'œil-de-rossignol (Denoël, 1999 - « Le Livre de Poche », 1999)

Histoires pour Matisse, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 1997 - « Le Livre de Poche », 1999) / INDISPONIBLE EN POCHE /

Des anges et des insectes, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 1995 - « Le Livre de Poche » - 1997) / INDISPONIBLE EN POCHE /

Possession, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 1993 - « Le Livre de Poche », 1995)

Le Fantôme de juillet, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Éditions des Cendres, 1991 - « Points » Seuil, 1996) / INDISPONIBLE /

Le Sucre, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Éditions des Cendres (1989) - « Points » Seuil (1996)

Zoom

L'Ombre du soleil, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 2009)



Été 1953.

Fille d'un célèbre écrivain, Anna Severell souffre de vivre dans l'ombre de son père. Adolescente sensible renvoyée du lycée après avoir fugué, elle cherche soutien et affection auprès d'un ami de la famille, Oliver Canning, qui devient au cours de l'été son mentor et passe beaucoup de temps avec elle. Il la met en garde : si elle continue à respirer « l'air raréfié » distillé par son père, elle ne sera plus qu'« un fantôme, une ombre ».

Automne 1953. Anna est admise à l'université de Cambridge mais vit toujours sous la coupe de son père. La situation bascule lorsqu'Oliver entre à nouveau dans sa vie : cette fois, ils deviennent amants. Dans ce premier roman écrit lorsque Byatt était étudiante à Cambridge germent tous les thèmes de son œuvre : conflits entre ambition, vie de famille et accomplissement personnel, révolte et libération des mœurs, bouleversement intellectuel et moral des années 50.

La presse

« Les livres d'Antonia Byatt, peintre dans l'âme, ont la propriété de rendre plus intellignet. »

Raphaëlle Rérolle, *Le Monde*

Petits contes noirs, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 2006)



Deux amies d'enfance retournent dans la forêt où, petites filles, elles ont cru voir "la chose" ; une jeune femme se transforme peu à peu en pierre et part en Islande avec un mystérieux sculpteur ; une vieille dame, élève d'un atelier d'écriture, réserve bien des surprises

à son professeur sur l'utilisation du "matériau brut" ; un homme voit ses nuits hantées par le fantôme de son épouse pourtant bien vivante... Comme Andersen ou les frères Grimm, A.S. Byatt a compris que les contes de fées sont écrits aussi et surtout pour les adultes. Les nouvelles de ce fascinant recueil sont tour à tour effrayantes, drôles, pétillantes, tristes, et toutes inoubliables.

Le Conte du biographe, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Denoël, 2004)



Las des abstractions, assoiffé de faits, de réalité, le doctorant en théorie littéraire postmoderne Phineas G. Nanson décide d'abandonner sa thèse pour rédiger la biographie d'une biographe, l'énigmatique Scholes Destry-Scholes.

Mais les méandres d'une vie ne se laissent pas aisément cerner : Phineas a beau chercher, son sujet se dérobe sous son regard. Les faits ne lui apportent pas la satisfaction tant espérée : l'existence se résumerait-elle à des bribes de réel entourées de néant ? Quel sens peuvent bien avoir une boîte de billes, des manuscrits sans queue ni tête, des ossements et des photographies ? Les mystères s'accumulent sans trouver de solution.

Pourtant, à force de traquer les maigres témoignages sur Scholes Destry-Scholes, Phineas fait d'intéressantes rencontres. Il n'est pas le seul à s'efforcer de reconstituer la réalité à partir de fragments épars. Parmi les taxonomistes, les écologistes et même les agents de voyage qui croiseront sa route, trouvera-t-il son Ariane ? Parviendra-t-il enfin à sortir de son très bourgeois labyrinthe ?

Une femme qui siffle, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 2003)



Londres, 1968.

Frederica, récemment divorcée, anime à la télévision un talk-show esthétiquement révolutionnaire. Autour d'elle les valeurs vacillent et les jeunes tournent le dos à l'ordre établi, lui préférant sciences occultes, thérapies de groupe et autres « anti-universités » anarchisantes.

En marge de la révolution étudiante, une communauté fermée menée par un mystique aux allures de prophète propose une autre lecture du monde.

Sur cette toile de fond A. S. Byatt bâtit un magnifique roman d'amour, de mort et de vie. Éblouissant par sa force poétique, *Une femme qui siffle* redéfinit les limites de la normalité tout en livrant une analyse corrosive des bouleversements sociaux et intellectuels qui secouent l'Angleterre de la fin des années 60. Après *La Vierge dans le jardin*, *Nature morte* et *La Tour de Babel*, *Une femme qui siffle* est le dernier volume d'une saga en quatre volets signée par la grande dame des lettres anglaises.

Histoires de feu et de glace, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Denoël, 2002)



Un Anglais se fait construire une piscine dans les Cévennes.

Dans ses profondeurs bleutées, il découvre une femme-serpent, créature mythologique de son enfance qui lui parle avec l'accent cévenol. Une femme se souvient de sa vie d'écopière et se laisse lentement

obnubiler par un épisode anodin : le coloriage d'un album d'histoire sainte, le rouge sang de la tunique de Jahel, héroïne biblique. Une princesse d'un royaume de glaces épouse le prince d'un désert brûlant.

Elle habitera un palais de verre soufflé, issu des grains de sable. De ces microclimats réels ou féériques, A. S. Byatt capte la lumière sensuelle et les arômes volatils. Avec un talent de conteuse qui mêle la trame du quotidien à la texture du rêve.

La Tour de Babel, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 2001)



Frederica, jeune mariée et mère d'un petit garçon de quatre ans, vit dans la campagne anglaise prisonnière d'un mari jaloux de son passé et d'une vie en rupture totale avec ses aspirations.

Parce qu'aucun compromis ne semble possible, elle décide de s'enfuir à Londres avec son fils Leo, renoue

avec ses anciens camarades de Cambridge, trouve une place de lectrice chez un éditeur, donne des cours de littérature, entame une procédure de divorce. La publication d'un roman aux résonances sadiennes agira comme un révélateur des combats de Frederica et des luttes de toute une génération. Sur fond de libération sexuelle et de bouleversement des mœurs, mais aussi de censure et de réactions de l'ordre établi, *La Tour de Babel* met en scène les inextricables conflits entre ambition, vie de famille et accomplissement personnel, tout en livrant une analyse corrosive des fractures sociales qui secouent l'Angleterre des années soixante.

Nature morte, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 2000)



« Le germe de ce roman fut un fait qui était également une métaphore : une jeune femme, avec un enfant, regardant un plateau de terre où des plantules non éclaircies sur de pâles tiges étioilées meurent dans leur lutte pour la vie.

Elle tenait à la main l'image d'une fleur, le sachet de

graines avec son image aux vives couleurs. Capucines géantes, grimpantes, mélangées. »

Angleterre, années 60. Frederica Potter, admise à Cambridge, épouse les idées féministes de son temps : elle entend bien faire quelque chose de sa vie et ne pas se laisser enfermer dans le mariage comme sa sœur Stéphanie qui attend un deuxième enfant de Daniel.

Très courtisée, Frederica côtoie les intellectuels et tisse toutes sortes de complicités amoureuses et artistiques qui lui feront découvrir le raffinement et le luxe. Elle élabore une véritable entomologie des caractères humains, à la fois cruelle et destructrice. Dans cette suite à *La Vierge dans le Jardin*, A. S. Byatt met en lumière les inextricables conflits entre ambition, vie de famille et accomplissement personnel tout en livrant un portrait subtil et corrosif de ces années de révolte et de libération des mœurs.

La Vierge dans le jardin, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 1999 – J'ai lu, 2003) / INDISPONIBLE /



« Elles parlaient d'Alexander, et de leur vie.

Il n'existait pas de rivalité, mais une curieuse complicité dans leur amour pour lui, probablement parce que chacune à sa manière était convaincue que c'était un amour sans espoir. L'idée qu'elle se formait de lui était celle d'un homme lointain et

pur. »

Stephanie et Frederica n'en peuvent plus du huis clos familial où leur père fait régner une morale austère. Aussi voient-elles arriver Alexander avec ravissement.

L'art, le savoir-faire, l'avenir du prestigieux dramaturge qui a mis en scène Elizabeth, la « Reine Vierge », les transportent dans un autre monde. Marcus, leur frère, a des visions. Et, dans cette Angleterre des années 1950, chacun d'eux livre une bataille complexe et vit comme une imposture des sensations nouvelles : sexualité, succès, échec, folie, désespoir, peur de la mort

Le Djinn dans l'œil-de-rossignol (Denoël, 1999 – « Le Livre de Poche », 1999)



Il était une fois une jeune princesse chargée de trouver l'oiseau d'argent, seul capable de ramener le bleu d'un ciel devenu vert.

Il était une fois deux frères et une sœur qui s'ennuyaient et rêvaient d'ailleurs avant d'être attaqués par des vers géants. Il était une fois une "narratologue" qui passait

ses jours à interpréter et décoder les contes. Au bazar d'Ankara, elle acheta un flacon dont elle libéra le djinn qui, selon la légende, exaucerait trois de ses vœux. Telle l'héroïne du Djinn dans l'œil-de-rossignol, qui collectionne les bulles de verre renfermant des châteaux et des tempêtes de neige, A. S. Byatt réveille le merveilleux qui sommeille en toutes choses. Magicienne, elle emprunte à Perrault comme à Shéhérazade pour s'adonner à sa passion, dévoiler ce que la littérature cache de tentation et de plaisir et conter de captivantes histoires.

Histoires pour Matisse, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 1997 - « Le Livre de Poche », 1999) / INDISPONIBLE EN POCHE /



Dessinées à la Matisse, autour de Susannah, de Sheba et de Gerda, ces trois pièces forment les panneaux d'un triptyque signé Byatt.

Période rose pour Susannah chez Lucian coiffure. Par touches - rideaux crème, brosses ivoire, cadres bleu ciel, poufs aurore - le salon de beauté devient tableau.

Période créatrice pour Mme Brown, femme de ménage au 49, Alam Road. La célèbre toile du maître, *Le Silence habité des maisons*, à force de contemplation, s'anime et s'incarne, triomphant du lave-linge et de l'aspirateur. Période méditative et langoustine chinoise pour Gerda Himmelblau qui devise avec Perry Diss de l'Histoire de l'art et de l'Art de la vie.

A. S. Byatt jette ses couleurs, prune, bistre, vert ardent, phrases gorgées de chair et de pulpe, donnant vie à l'esquisse jusqu'au seuil de la chambre blanche, image de l'âme à colorier - ultime défi du créateur.

Des anges et des insectes, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 1995 - « Le Livre de Poche » - 1997) / INDISPONIBLE EN POCHE /



Après *Possession*, lauréat du célèbre *Booker Prize*, le Goncourt anglais, et salué en France par une critique enthousiaste, A. S. Byatt se confirme ici comme la représentante la plus novatrice de la jeune littérature d'outre-Manche. L'être humain a-t-il une âme ? Est-il mû par une autre chose que ses désirs,

sa férocité, son avidité ? Telles sont les questions qui agitent les personnages de ce diptyque romanesque, parfaits types d'une société victorienne ébranlée par les thèses de Darwin, en même temps qu'éprise de spiritisme jusqu'à la folie ? Qu'ils spéculent sur la vie après la mort ou sur les mœurs des fourmis, tous se trouvent d'une façon ou d'une autre pris au piège de leurs passions secrètes, et de l'hypocrisie d'une société singulièrement violente.

Même Adamson, le naturaliste sans illusions, trahi par sa charmante et aristocratique épouse, préférera s'enfuir vers les grands espaces de l'Amazonie.

Possession, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Flammarion, 1993 - « Le Livre de Poche », 1995)



Un poète maudit de l'ère victorienne, Randolph Henry Ash, déchaîne les rivalités entre universitaires.

Tous les coups sont permis pour mettre la main sur un manuscrit inédit, s'attribuer le bénéfice d'une information. Aussi, lorsque Roland Michell, jeune chercheur, découvre deux lettres du Maître,

adressées à une inconnue, il entreprend sans tarder de percer ce mystère biographique. Avec lui nous pénétrons dans les arcanes du romantisme anglais - manoirs anciens, spiritisme, légende d'Ys et de Mélusine - et dans des mystères amoureux qui conduiront Roland et la sévère Maud, de l'université de Lincoln (Etats-Unis), plus loin qu'ils n'auraient cru.

Enquête policière, roman d'amour, pastiche littéraire, satire d'un milieu avec ses jargons et ses petites choses : on a pu évoquer les chefs-d'œuvre d'Umberto Eco à propos de ce roman total, couronné par le *Booker Prize* 1990 et traduit dans de nombreux pays.

Le Sucre, traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier (Éditions des Cendres (1989) - « Points » Seuil (1996)



Une usine de sucre s'étendant à perte de vue ; un grand-père terminant ses jours dans une lumière brune, terre d'ombre brûlée ; une enfance passée au tamis des récits de famille, et que l'auteur, avec une exigence dont la littérature contemporaine offre peu d'exemples, restitue graduellement. *Le Sucre*, à l'instar du

Fantôme de juillet, est une œuvre de mémoire qui coud ensemble la parole nette des vivants et le bruissement des ancêtres, l'évidence du présent et l'énigme de la mort. A. S. Byatt, que les jurés du *Booker Prize* ont couronnée en 1990, s'affirme dans ce recueil comme un écrivain de première importance.



© Bamberger / P.O.L

Emmanuel Carrère

France

Dire ou ne pas dire : l'autocensure

L'auteur

Emmanuel Carrère est né en 1957 à Paris. D'abord journaliste, il a publié un essai sur le cinéaste Werner Herzog en 1982, puis *L'Amie du jaguar*, *Bravoure* et *Le Détroit de Behring*, essai sur *l'Histoire imaginaire*, *Hors d'atteinte* et une biographie du romancier Philip K. Dick, *Je suis vivant et vous êtes morts*. Il a également signé *La classe de neige* (Prix Femina 1995), porté à l'écran par Claude Miller, de même que *L'adversaire*, réalisé par Nicole Garcia.

En 2003, il réalise un documentaire, *Retour à Kotelnicht*, et adapte lui-même en 2004 *La moustache* coécrit avec Jérôme Beaujour, et interprété par Vincent Lindon et Emmanuelle Devos. Ses livres sont traduits dans une vingtaine de langues.

L'œuvre

D'autres vies que la mienne (P.O.L, 2009)

Un Roman russe (P.O.L, 2007 - Folio, 2008)

L'Adversaire (P.O.L, 2000 - Folio, 2001 - « La Bibliothèque Gallimard », 2003)

La Classe de neige (P.O.L, 1995 - Folio, 1998)

Je suis vivant et vous êtes morts, Philip K. Dick 1928-1982 (Seuil, 1993 - « Points, 2004 »)

Hors d'atteinte (P.O.L, 1988 - Folio, 1989)

Le Détroit de Behring, introduction à l'uchronie (P.O.L, 1986)

La Moustache (P.O.L, 1986 - Folio, 2005)

L'Amie du jaguar (Flammarion, 1983 - P.O.L, 2007)

Bravoure (P.O.L, 1984 - Folio, 2008)

Werner Herzog (Édilig, 1982)

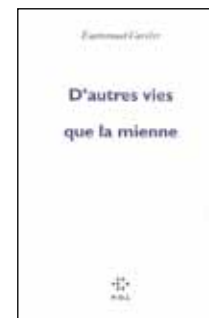
La presse

« On peut penser que cette littérature en prise avec le présent, avec les peurs de notre société, ferme autant de portes qu'elle n'en ouvre. Une chose est sûre : noyant son narcissisme dans la vie des autres, Emmanuel Carrère, rescapé, lui aussi, de ses naufrages intérieurs, fait l'éloge des "hommes de bonne volonté", essaie d'en devenir un. Avec ce livre dramatique et serein, la non-fiction novel à la française a trouvé son maître. »

François Dufay, *L'Express*

Zoom

D'autres vies que la mienne (P.O.L, 2009)



« À quelques mois d'intervalle, la vie m'a rendu témoin des deux événements qui me font le plus peur au monde : la mort d'un enfant pour ses parents, celle d'une jeune femme pour ses enfants et son mari.

Quelqu'un m'a dit alors : tu es écrivain, pourquoi n'écris-tu pas notre histoire ?

C'était une commande, je l'ai acceptée. C'est ainsi que je me suis retrouvé à raconter l'amitié entre un homme et une femme,

tous deux rescapés d'un cancer, tous deux boiteux et tous deux juges, qui s'occupaient

d'affaires de surendettement au tribunal d'instance de Vienne (Isère).

Il est question dans ce livre de vie et de mort, de maladie, d'extrême pauvreté, de justice et surtout d'amour. Tout y est vrai. » E.C.

« En approchant de très près "D'autres vies" que la sienne, l'écriture les "sauve" – et la sienne avec. *D'autres vies que la mienne* est l'inverse d'un livre ennuyeux – c'est même une sorte de "page turner", comme disent les Anglais : un ouvrage qu'on ne peut lâcher avant le dernier mot, quelle que soit l'heure. (...) Au fil de ses observations, de ses réflexions (sur la maladie et l'influence du psychisme, par exemple), de son affinité avec les sujets qu'il aborde et finalement de sa merveilleuse porosité, Emmanuel Carrère fait beaucoup plus que de raconter. Il transforme le monde en littérature. Comme un excellent portraitiste, il restitue mieux que le reflet exact d'une personne ou d'une situation : son image vraie. »

Raphaëlle Rérolle, *Le Monde des Livres*



À la fois quête des origines, carnet de bord, récit d'un fait divers et d'une passion amoureuse, *Un roman russe* est une œuvre autobiographique dense et captivante.

Emmanuel Carrère y restitue avec talent la complexité d'un homme dont la vie ressemble à ses livres.

« La folie et l'horreur ont obsédé ma vie. Les livres que j'ai écrits ne parlent de rien d'autre.

Après *L'Adversaire*, je n'en pouvais plus. J'ai voulu y échapper.

J'ai cru y échapper en aimant une femme et en menant une enquête.

L'enquête portait sur mon grand-père maternel, qui après une vie tragique a disparu à l'automne 1944 et, très probablement, été exécuté pour faits de collaboration. C'est le secret de ma mère, le fantôme qui hante notre famille.

Pour exorciser ce fantôme, j'ai suivi des chemins hasardeux. Ils m'ont entraîné jusqu'à une petite ville perdue de la province russe où je suis resté longtemps, aux aguets, à attendre qu'il arrive quelque chose. Et quelque chose est arrivé : un crime atroce.

La folie et l'horreur me rattrapaient.

Elles m'ont rattrapé, en même temps, dans ma vie amoureuse. J'ai écrit pour la femme que j'aimais une histoire érotique qui devait faire effraction dans le réel, et le réel a déjoué mes plans. Il nous a précipités dans un cauchemar qui ressemblait aux pires de mes livres et qui a dévasté nos vies et notre amour.

C'est de cela qu'il est question ici : des scénarios que nous élaborons pour maîtriser le réel et de la façon terrible dont le réel s'y prend pour nous répondre. » E. C.



« Le 9 janvier 1993, Jean-Claude Romand a tué sa femme, ses enfants, ses parents, puis tenté, mais en vain, de se tuer lui-même.

L'enquête a révélé qu'il n'était pas médecin comme il le prétendait et, chose plus difficile encore à croire, qu'il n'était rien d'autre. Il mentait depuis

dix-huit ans, et ce mensonge ne recouvrait rien. Près d'être découvert, il a préféré supprimer ceux dont il ne pouvait supporter le regard. Il a été condamné à la réclusion criminelle à perpétuité. Je suis entré en relation avec lui, j'ai assisté à son procès.

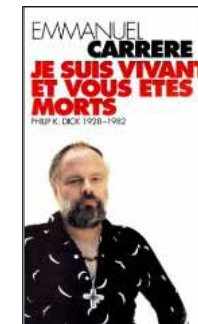
J'ai essayé de raconter précisément, jour après jour, cette vie de solitude, d'imposture et d'absence. D'imaginer ce qui tournait dans sa tête au long des heures vides, sans projet ni témoin, qu'il était supposé passer à son travail et passait en réalité sur des parkings d'autoroute ou dans les forêts du Jura. De comprendre, enfin, ce qui dans une expérience humaine aussi extrême m'a touché de si près et touche, je crois, chacun d'entre nous. » E. C.



Dès le début de cette histoire, une menace plane sur son petit héros : nous le sentons, nous le savons, tout comme lui le sait, l'a toujours su. Pourtant, quoi de plus ordinaire qu'une classe de neige ? Mais celle-ci, à partir d'un incident apparemment mineur (son père qui l'a amené en voiture repart

en emportant les affaires de l'enfant) va tourner au cauchemar. Et si nous ignorons d'où va surgir le danger, quelle forme il va prendre, qui va en être l'instrument, nous savons que quelque chose est en marche, qui ne s'arrêtera pas.

Ce roman impitoyablement écrit raconte l'un des pires malheurs qui puisse arriver à un enfant, un malheur, né autant de son imagination que du monde qui l'entoure, et contre lequel il sera totalement démuni car il touche le cœur de ce qui fait sa faiblesse, sa vulnérabilité et le prive de toute issue, de tout recours.



Cet ouvrage est une biographie romancée de Philip K. Dick.



Frédérique est professeur de collège. Elle vit avec son fils Quentin, séparée de son mari Jean-Pierre, qu'elle voit souvent, avec qui elle passe parfois des vacances. Ainsi les quelques jours de la Toussaint, à Trouville. Si on allait finir la soirée au casino ? La roulette ? Un jeu simple. Frédérique a trente-six ans.

Elle joue pour la première fois le 36, perd, re-joue, gagne. Et rentre à Paris. Elle étudie, comme on prépare un concours, les différentes catégories de mises : plein, transversale, cheval, sizain...

Et repart jouer. Par passion ? Allons donc. Ces vertiges lui vont mal. Son lot, c'est l'envie de les éprouver. Un jour pourtant, sans rien décider, elle abandonne à la roulette la conduite de sa vie : ce qu'elle fera, où elle ira, si elle sera riche ou pauvre, flambeuse de haut vol ou clocharde, et dans quel ordre. Les enjeux montent, elle coupe des ponts, elle s'enivre d'irrévocable. Elle se met sans relâche au pied du mur en espérant, après l'avoir sauté, être enfin délivrée, hors d'atteinte...



Entre Uchon (Saône-et-Loire) et Uckange (études historiques), il n'y a rien. Dans le catalogue des matières de la Bibliothèque Nationale, tout au moins. Il devrait pourtant y avoir le mot Uchronie, désignant l'histoire de ce qui aurait pu se passer et ne s'est pas passé. *Le Détroit de Behring* vise à combler

cette lacune.

Voilà qui est donc fait. L'obligation du dépôt légal et la sagacité des bibliothécaires chargés d'établir les fiches font qu'Uchronie figure désormais entre Uchon et Uckange. Supposez cependant que cet infime événement bibliographique ne se soit pas produit. Et tâchez d'en tirer les conséquences : vain dépit de l'auteur ou troisième guerre mondiale, tout dépend de votre imagination, de vos intérêts, de l'idée que vous vous faites de la causalité.

Penser l'Histoire au conditionnel passé, se figurer l'état du monde si le nez de Cléopâtre avait été plus court, si Napoléon avait vaincu à Waterloo ou si l'inconnue rencontrée hier dans l'autobus avait répondu à votre sourire, c'est un jeu comme un autre. Emmanuel Carrère en expose ici les règles, en décrit les plus fameuses parties, donne voix aux regrets qui poussent à s'y livrer.



Un jour, pensant faire sourire votre femme et vos amis, vous rasez la moustache que vous portiez depuis dix ans.

Personne ne le remarque ou, pire, chacun feint de ne l'avoir pas remarqué, et c'est vous qui souriez jaune. Tellement jaune que, bientôt, vous ne souriez plus du tout. Vous insi-

sez, on vous assure que vous n'avez jamais eu de moustache. Devenez-vous fou ? Vous dirait-on vous le faire croire ? Ou quelque chose, dans l'ordre du monde, se serait-il détraqué à vos dépens ? L'histoire, en tout cas, finit forcément très mal et, d'interprétations impossibles en fuite irraisonnée, ne vous laisse aucune porte de sortie.

Ou bien si, une, qu'ouvrent les dernières pages et qu'il est fortement déconseillé d'emprunter pour entrer dans le livre. Vous voici prévenu.

« Ayant vidé la poubelle sur le trottoir, il trouva vite le sac qu'on plaçait dans la salle de bains, en retira des coton-tiges, un vieux tube de dentifrice, un autre de tonique pour la peau, des lames de rasoir usagées. Et les poils étaient là. Pas tout à fait comme il l'avait espéré : nombreux, mais dispersés, alors qu'il imaginait une touffe bien compacte, quelque chose comme une moustache tenant toute seule. Il en ramassa le plus possible, qu'il recueillit dans le creux de sa main, puis remonta. Il entra sans bruit dans la chambre, la main tendue en coupelle devant lui et, s'asseyant sur le lit à côté d'Agnès apparemment endormie, alluma la lampe de chevet. Elle gémit doucement puis, comme il lui secouait l'épaule, cligna des yeux, grimaça en voyant la main ouverte devant son visage.

- Et ça, dit-il rudement, qu'est-ce que c'est ? »

E. C.



Ce roman, le premier d'Emmanuel Carrère a été publié en 1983 chez Flammarion. C'est une histoire qui n'est ni tout à fait vraie, ni tout à fait rêvée. C'est une belle histoire, aussi exaltante que les récits d'aventure ou d'initiations les plus emportés, avec, en plus ce côté inaugural, fou et touffu des premiers

textes de génie.

Une nuit, un scénariste de Hollywood imagine en rêve la plus gracieuse et originale des histoires.

Du début à la fin, il en suivit la progression dramatique imparable, les péripéties, l'agencement ingénieux et naturel. Dans un demi-sommeil, il griffonna quelques mots qui, peut-être, lui permettraient de reconstituer la merveille, le lendemain. Au matin, il trouva sur son bloc le résumé lapidaire de ce qui lui avait paru si neuf - et qui l'était, n'en doutons pas : *Boy meets girl*. On pourrait résumer ainsi *L'Amie du jaguar* : un garçon rencontre une fille.

Son sujet choisi, l'auteur a tâché d'organiser cette rencontre et de raconter ce qui en résulte selon la capricieuse nécessité qui, dans son rêve, avait émerveillé le scénariste. Ainsi est-il question, dans ce roman, des rites funéraires en usage dans la colonie française de Surabaya (Indonésie), d'un jeu appelé le loto chantant, des rapports entre les sentiments exprimés dans une lettre et le bureau de poste choisi pour l'expédier, de stations prolongées dans des ascenseurs, de parenthèses, d'un ou plusieurs crimes atroces dissimulés dans un manuel de graphologie, de grimaces, de quatorze karatékas, d'un trafic de zombies entre Biarritz et Surabaya, d'amour surtout et de fabulations. Cette liste, bien entendu, n'est pas exhaustive.

À partir de ces éléments si divers, à partir de ce foisonnement, l'auteur a bâti une construction savante, solide, comme un roman policier où chaque détail, aussi infime soit-il, a son importance, dont les brusques accélérations, les tournants imprévus, les rebondissements inattendus, le suspense témoignent beaucoup plus que de l'aisance prometteuse d'un jeune romancier d'alors 25 ans.

Bravoure (P.O.L., 1984 - Folio, 2008)



Au début de l'été 1816 - un été pourri -, le hasard réunit au bord du lac de Genève Lord Byron, son médecin Polidori, le poète Shelley et sa très jeune femme, Mary. Pour divertir la compagnie, Byron proposa que chacun écrivit un récit terrifiant. Ce pari, une série de conversations nocturnes et un cauchemar inspirèrent à Mary Shelley son roman *Frankenstein*. Cette anecdote d'histoire littéraire et un jeu de société forment le point de départ de *Bravoure*. Pour connaître le point d'arrivée, le mieux est encore de retourner le livre et de commencer à la première page.

Werner Herzog (Édilig, 1982)

« On pourrait évoquer les péripéties du tournage, dont on sait qu'il a été très long et mouvementé, marqué par les défections en chaîne des comédiens et surtout par de graves différends avec les figurants indiens. On le pourrait d'autant plus que c'est là le vrai, le seul sujet de Fitzcarraldo : son propre tournage. » E. C.



© Bamberger

Marie Darrieussecq

France

Le corps tel qu'il s'impose

L'auteur

Marie Darrieussecq est née en 1969 à Bayonne. Romancière, elle a également enseigné la littérature à l'Université de Lille III et soutenu une thèse sur l'autobiographie contemporaine à Paris VII : *Autofiction et ironie tragique* chez Georges Perec, Michel Leiris, Serge Doubrovsky, Hervé Guibert. Son premier roman, *Truismes*, a remporté un très grand succès. Elle a par ailleurs traduit *Tristes Pontiques*, d'Ovide, pour les éditions P.O.L (2008).

L'œuvre

Le musée de la mer (P.O.L, 2009)
Tom est mort (P.O.L, 2007 - Folio, 2009)
Mrs Ombrella et les musées du désert (avec des illustrations de Fabrice Neaud, Scali, 2007) / INDISPONIBLE /
Zoo (P.O.L, 2006)
Le Pays (P.O.L, 2005 - Folio, 2007)
Le bébé (P.O.L, 2002, P.O.L, 2005)
Claire dans la forêt - Suivi de **Penthésilée, premier combat** (Des femmes, 2004)
White (P.O.L, 2003 - Folio, 2005)
Bref séjour chez les vivants (P.O.L, 2001 - Folio, 2003)
La plage (Flammarion, 2000)
Précisions sur les vagues (P.O.L, 1999 - P.O.L, 2008)
Le mal de mer (P.O.L, 1999, - Folio, 2001)
Naissance des fantômes (P.O.L, 1998 - Folio, 1999)
Truismes (P.O.L, 1996 - Folio, 1998)

La presse

« *Le Musée de la mer* est une pièce ouverte. C'est la première fois que Marie Darrieussecq écrit pour le théâtre. Plus qu'une histoire ou des personnages, elle dessine un état mental de la guerre, un présent sans avenir ni passé où chacun vit dans sa bulle, le monde autour n'étant qu'une bulle menaçante et dérisoire.

Arthur Nauzyciel donne à ce monde-là une tendresse troublée. Il inscrit *Le Musée de la mer* dans une aire de plastique mouvante

Zoom

Le musée de la mer (P.O.L, 2009)



Liz et Will se réfugient chez May et Man. Ils arrivent, avec leurs deux enfants, d'une ville assiégée, et ils n'ont plus d'essence. C'est la guerre. May et Man vivent près de la côte, ils essaient de maintenir leur Musée malgré les restrictions. Il leur reste quelques poissons, un poulpe et une « chose », Bella : un objet vivant non identifié, une bête marine à mi-chemin du lamantin et du revenant. Bella est belle et elle bêle, Bella est monstrueuse et pleure comme un bébé. May et Man, sur cette bande-son, essaient de rester neutres, à cultiver leur jardin malgré les milices

locales. Mais les bombardements se rapprochent, et Will et Liz, et leurs enfants, apportent aussi la guerre.

Dit comme ça, on croirait une histoire : déroulée, lisible, compacte. Mais c'est une pièce de théâtre, faite pour être jouée, avec des bulles d'air dedans pour que s'y loge le metteur en scène.

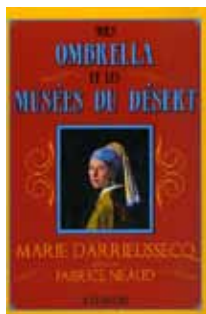
et irisée qui ressemble à un ventre de l'inconscient où naissent et se développent des désirs, des rêves et des peurs sans âge. Les jumeaux restent longtemps attachés l'un à l'autre comme des siamois, le corps gluant de Bella claqué sur le sol comme s'il développait un langage codé, l'islandais résonne à nos oreilles étrangères comme un chant rythmique venu de loin. On se croirait dans un conte. »

Brigitte Salino, Le Monde



Voici dix ans que son fils est mort, il avait quatre ans et demi. Pour la première fois depuis ce jour quelques moments passent sans qu'elle pense à lui. Alors, pour empêcher l'oubli, ou pour l'accomplir, aussi bien, elle essaie d'écrire l'histoire de Tom, l'histoire de la mort de Tom, elle essaie de s'y retrouver. Tom

qui est devenu mort, Tom à qui on ne pense plus qu'en sachant qu'il est mort. Elle raconte les premières heures, les premiers jours, et les heures et les jours d'avant pareillement, comme s'il fallait tout se remémorer, elle fouille sans relâche, elle veut décrire le plus précisément et le plus profondément possible, pas tant les circonstances de la mort de Tom que ce qui a précédé, que ce qui s'en est suivi, la souffrance, le passage par la folie, et le fantôme de son enfant. Le plus concrètement aussi parce que, c'est sûr, la vérité gît dans les détails. C'est la raison pour laquelle ce texte qui devrait être insoutenable et qui va si loin dans l'interrogation de la douleur est si convaincant, si proche.



Caroline est agent secret. Dans le cadre d'une mission non définie, elle se rend enfin sur l'« Ile » pour rencontrer le « boss ». Un enchaînement inéluctable la ramènera sur les marches du musée de la fondation Moreau. On pense à l'île du docteur Moreau. Des Métamorphoses, une certaine « Caroline ». Agent secret ? Fantôme du passé ? On ne sait. Et tout cela finit devant la mer. Inexorablement. Marie Darrieussecq a écrit une grande nouvelle fantastique, illustrée par Fabrice Neaud.

On pensera à Hoffmann, à Jacques Sternberg. On la retrouvera elle, surtout. Avec ses obsessions. Malignes et oppressantes...



Marie Darrieussecq a rassemblé quinze nouvelles publiées ici où là, ou inédites, écrites depuis 20 ans, souvent sur commande, entre deux livres dont elles pourraient aussi, parfois, être des chapitres inattendus. Elles ont en commun son sens du fantastique, son goût pour les sciences pas tou-

jours exactes, son humour, et un art consommé du suspens. Anticipations, rêveries, elles mettent en scène beaucoup d'animaux, mais pas seulement : des humains très spéciaux leur tiennent une compagnie déconcertante.



Un jeune couple, elle attend un enfant, décide de déménager, de quitter Paris pour repartir et s'installer au pays, un pays qui ressemble au Pays basque, c'est là d'où elle vient.

Cet enfant à venir, ce temps de la maternité, est l'occasion pour elle d'un retour sur les origines. Elle passe en revue les lieux familiers

de son enfance, fait défiler son histoire, sa famille, les névroses familiales, la mère sculptrice célèbre (on pense à Louise Bourgeois) remariée et le père ruiné qui vit au fond du jardin, dans une caravane, questionne la filiation, le frère mort, la folie du frère adopté, l'aïeule. Au fur et à mesure que la grossesse avance, comme en abyme, elle se met à flotter dans son histoire, le pays devenant la matrice de son retour sur elle-même.

Nous sommes dans un futur proche, dans un monde à peine décalé, ce Pays est tout juste indépendant. Le couple s'installe, circule, il y a des autoroutes, des bords de mer, des souvenirs, une géographie comme sait les faire vivre Marie Darrieussecq, une histoire, une culture, des habitudes étranges.

Ce texte fait alterner deux voix, la voix intérieure de la femme, la voix narrative du récit. Avec un humour très subtil, avec une gravité constamment présente et une précision quasi scientifique, une pensée toujours politique, Marie Darrieussecq, écrivain des sens et des sensations, nous permet d'éprouver toute la métaphysique des origines, la question de la filiation : est-ce qu'on échappe à son destin, est-ce qu'on quitte un pays, est-ce qu'on l'habite, qu'est-ce qu'on doit au passé ? Et nous fait partager depuis l'intérieur les bouleversements physiques et métaphysiques qu'opère l'attente d'un enfant.



Qu'est-ce qu'un bébé ?
Pourquoi si peu de bébés
dans la littérature ?
Que faire des discours qui
les entourent ?
Pourquoi dit-on « bébé » et
pas « le bébé » ?
Qu'est-ce qu'une mère ? Et
pourquoi les femmes plutôt
que les hommes ?



« Dans ce pays où la raison
et les coutumes régissent
tout, les villageois les plus
sensés semblent pourtant
soumis à la présence de
forces irrésistibles.
Si Claire avait vécu loin de
la forêt - loin du pouvoir
étrange des forêts -
son destin aurait-il été
différent, prise entre deux
hommes et deux désirs ?

Après *Claire dans la forêt*, *Penthésilée, premier combat* est un conte à la manière de Kleist, une rêverie sur le mythe des amazones. Claire et Penthésilée : deux contes, deux jeunes filles, pour une suite lyrique » M. D.



Où ? Au Pôle Sud.
Quand ? Dans un futur
proche.
Qui ? Un homme et une
femme.
De l'aventure ! Du froid ! Du
chaud ! Des spectres ! Des
bons et des méchants ! De
l'amour !
Jusqu'à quel point faut-il se
débarrasser des fantômes
pour faire l'amour ?



Soit une famille, une mère,
un père, trois filles. Il y a
dans cette famille un trou,
un creux, une absence, un
vide autour duquel tout
s'est, d'un même et cruel
mouvement, défait puis
refait, mais mal : la mort
d'un enfant qui à jamais
restera un petit garçon de
trois ans.

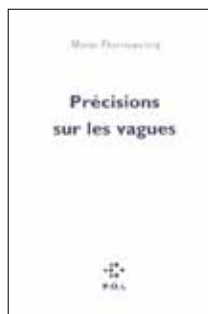
L'action se déroule sur
24 heures. 24 heures de la vie de cinq âmes
séparées, à l'intérieur de ces âmes, et aussi
bien à l'intérieur de corps traversés de pensées,
d'émotions, d'impressions, sur lesquels
viennent se poser, fugaces et perçants, cruels,
des mots. Flux de consciences contradictoires
mais si proches, unies par un même secret, une
même douleur toujours contournée, évitée et,
de ce fait, de plus en plus présente, cruelle.



Tel un album de vacances, le fonds photographique de l'agence Roger-Viollet nous plonge dans cette atmosphère joyeuse et insouciance, avec

les costumes de bain d'époque, les cabines, les constructions de châteaux de sable, de jeunes Parisiens à la pêche aux crevettes ainsi que les inévitables bains de soleil et bien sûr des personnalités telles que la Famille royale espagnole sur la plage de Saint-Sébastien, Kees Van Dongen ou Édith Piaf apprenant à nager.

Une véritable promenade sur les plages de France, de Belgique et d'Espagne, de Deauville à Saint-Tropez en passant par Ostende et la Costa Brava, du début du siècle aux années cinquante. Dans un texte inédit, Marie Darrieussecq auteur de *Truisme* et *Le Mal de mer* parus aux éditions P.O.L., nous livre ses souvenirs de vacances au bord de la mer. Souvenirs personnels dont la gaieté et la poésie nous bercent au fil des pages de ce livre plein de charme.



Quand Marie Darrieussecq écrivait *Le Mal de mer* (P.O.L, 1999), elle aurait voulu en dire plus sur les vagues. Mais ça aurait formé des excroissances, de trop grosses vagues à la surface du texte. Ça sortait du roman, ça aurait cassé son rythme, ça formait nouvelle. Ça se sédimentait autrement.

Alors elle a écrit *Précisions sur les vagues*. Un catalogue encyclopédique de vagues, décrivant la façon dont elles se forment. C'est un lieu important : elles font la jointure entre l'eau et la terre. La vérité est dans le poème, autant que dans la science.



Après l'école, la petite reste une heure ou deux chez sa grand-mère, en attendant que sa mère vienne la chercher. Elle goûte en regardant des documentaires à la télévision.

Ce jour-là, la robe que porte sa mère est différente. Et au lieu de rentrer à la maison, les voilà qui s'embarquent toutes deux sur l'autoroute.

Elles arrivent au bord de la mer. Les recherches ont déjà commencé.



C'est au départ une histoire simple, banale et triste. Un homme disparaît. Sa femme l'attend, elle ne se résout pas à sa disparition, elle le cherche.

Alors, le monde va se défaire ou, plus exactement s'ouvrir. Il s'ouvre sur son mystère, sur ses niveaux inconcevables, sur ses

énigmes, l'infiniment grand, l'infiniment petit, l'infiniment mouvant puissamment rythmés par l'attente. Tous les repères se déplacent, plus aucune perspective n'est certaine, étoiles et atomes échangent leur poids, leur valeur. De proche en proche, cette disparition désintègre tout ce qui constitue la réalité généralement admise, elle nous projette dans une autre dimension des sentiments et des sensations. Les fantômes peuvent apparaître car, comme la narratrice, nous sommes prêts.



Difficile d'écrire son histoire lorsqu'on habite dans une porcherie et, qui plus est, lorsqu'on est devenue une truie. Car telle est l'extraordinaire aventure de la narratrice de cette fable terriblement sensuelle, qui se métamorphose sous les yeux stupides de son ami Honoré, prend du poids, se découvre une soudaine aver-

sion pour la charcuterie, se voit pousser des seins surnuméraires, et finit, bien obligée, par quitter la parfumerie dont elle était l'hôtesse très spéciale...

Tantôt humaine, tantôt animale, elle erre dans les égouts et dans les jardins publics où elle se nourrit de débris végétaux, elle met bas ses porcelets, devient l'égérie du futur président de la République avant d'être la maîtresse d'un très séduisant loup qui se nourrit de livreurs de pizzas et manque finir sa vie dans l'assiette de sa propre mère.

Derrière ces aventures porcines se profile une société aux prises avec un extrémisme obsessionnel de la vie saine mais de fait corrompue, une vaste ferme des animaux où les achats se règlent en Euro ou en Internet Card, où charlatans et fous mystiques se disputent le pouvoir.

Le récit de cette modification se double donc d'un conte moral où l'œuvre d'imagination affiche ses intentions de satire sociale. Se plaçant d'emblée sous l'égide de Knut Hamsun, de la glèbe et de la sauvagerie attenante à l'humain, la narratrice, truie endiablée, permet au lecteur de renouer avec des plaisirs de lecture qui viennent de très loin.



© C. Hélie / Gallimard

Vincent Delecroix France

La présence de la *Bible* dans la littérature contemporaine

L'auteur

Vincent Delecroix, né en 1969. Ancien élève de l'École normale supérieure d'Ulm. Agrégé de philosophie, docteur en philosophie, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris. Maître de conférences en philosophie de la religion à l'École pratique des hautes études. Il publie aussi des romans et nouvelles chez Actes Sud et Gallimard.

L'œuvre

Tombeau d'Achille (Gallimard, 2008)

La chaussure sur le toit (Gallimard, 2007 – « Folio », 2009)

Ce qui est perdu (Gallimard, 2006 – « Folio », 2009)

Singulière philosophie – Essai sur Kierkegaard (Le Félin, 2006)

À la porte (Gallimard, 2004)

La preuve de l'existence de Dieu. Monologues (Actes Sud, 2004)

Retour à Bruxelles (Actes Sud, 2003)

La presse

« Certains écrivains possèdent l'immense privilège de pouvoir se dépayser aussi souvent qu'ils le désirent - et ce n'est que justice, après tout, si grandes sont les difficultés du métier. Changer de genre, d'époque, d'humeur au gré des livres : tout chambouler, fermer la porte, passer d'un univers à un autre. Et fuir en d'autres compagnies. Encore n'est-ce pas à la portée de tous. On en connaît qui ne peuvent tout simplement pas modifier leur registre, soit faute de compétence, soit parce qu'ils sont captifs d'une seule musique intérieure. Mais ces obstacles ne concernent pas Vincent Delecroix, c'est même le contraire. En quelques livres, le jeune philosophe raffiné s'est promené dans

Zoom

Tombeau d'Achille (Gallimard, 2008)



« Il était votre héros, peut-être, parce qu'il était le plus grand des héros, le plus beau, le plus fort, le plus courageux ou le plus inflexible. Ou parce qu'il avait un ami, un vrai, à la vie à la mort. Il était votre héros, parce qu'il fut inconsolable et que sa mère caressa tendrement ses cheveux (vous aviez faim de cette caresse, et honte de cette faim, qui n'était pas virile). Parce que, aussi, il faut bien l'avouer, il était de tempérament colérique et que vos caprices de gamin en étaient blasonnés d'or, ou que son orgueil était une qualité divine et non un vilain défaut. Parce qu'il n'était pas chafouin comme Ulysse, pontifiant comme Nestor, stupide comme Agamemnon, lâche comme Pâris - et surtout pas cocufié comme Ménélas. Parce qu'il était pur, dans sa violence comme dans sa magnanimité, dans son chagrin comme dans sa joie triomphante. Et il semblait qu'à le suivre vous étiez purifié, plongé au feu, comme lui-même le fut, enfant, par sa mère. Vous n'alliez jamais vieillir. Vous n'alliez jamais vieillir. Vous vieillissez. »

Vincent Delecroix

des territoires variés, passant du roman classique à des histoires plus légères et maintenant à un très brillant essai consacré au héros des héros, Achille. Quoique ce "tombeau" (au sens pas seulement celui d'Achille, mais aussi d'une certaine jeunesse, la nôtre et celle du monde. »

Raphaëlle Rérolle, *Le Monde des Livres*



Au centre du roman, une chaussure abandonnée sur un toit parisien. Tous les personnages du livre fréquentent le même immeuble, à proximité des rails de la gare du Nord. On rencontrera un enfant rêveur, un cambrioleur amoureux, trois malfrats déjantés, un unijambiste,

un présentateur vedette de la télévision soudain foudroyé par l'évidence de sa propre médiocrité, un chien mélancolique, un immigré sans papiers, une vieille excentrique, un artiste (très) contemporain, un narrateur au bord du suicide... et une chaussure pleine de ressources romanesques.

L'imbrication des histoires les unes dans les autres à l'intérieur du roman permet à Vincent Delecroix d'aborder des registres très différents, du délire philosophique à la complainte élégiaque en passant par la satire de mœurs et par la peinture drolatique de la solitude – thème de prédilection de l'auteur.



Il existe plusieurs moyens de se remettre d'une rupture. Le meilleur, incontestablement, est d'écrire une biographie de Kierkegaard, un philosophe mélancolique qui n'eut qu'un seul amour, le perdit volontairement et ne cessa, dès lors, de lui parler à travers ses livres. On peut aussi conduire un minibus rempli de tou-

ristes danois. Ou aller chez le coiffeur, mais pas n'importe lequel : un coiffeur érudit, pudique, si possible peintre. Ou encore raconter des histoires pour conjurer la perte et se débarrasser des spectres.

En essayant de retrouver ce qui est perdu, on apprendra en outre : pourquoi il y a des épis de maïs grillés trop salés à la station La Chapelle, comment un chat noir peut devenir blanc, comment égarer sa femme en forêt, comment on devient lanceur de javelot, pourquoi il est nécessaire de se faire couper les cheveux quand on a l'âme en peine, quelle conduite adopter quand on se jette de la tour Eiffel, pourquoi le Triton a finalement abandonné Agnès, pourquoi on écrit des livres, pourquoi un célibataire est nécessairement condamné à la ruine financière, ce qu'est la Loi Schéhérazade, et bien d'autres choses encore.



La place généralement attribuée à Kierkegaard dans l'histoire de la philosophie témoigne toujours d'un certain embarras. Lui qui, ironiquement, prétendait avoir, au moment même où il écrivait, une place déjà réservée dans la grande nécropole des philosophes disparues,

il n'a cessé d'importuner ceux qui ont voulu l'enterrer. Qu'était-il ? Philosophe anti-hégélien, incarnant la réaction de la subjectivité concrète contre le système abstrait de la métaphysique à son achèvement ? Père de l'existentialisme ? Chrétien torturé ? Ironiste et « penseur privé » ? Polémiste ? « Poète du religieux » ? Simplement écrivain ? Cet essai voudrait montrer que cette incertitude tient au fait que Kierkegaard ne construit pas seulement des catégories philosophiques qui vont marquer l'histoire de la philosophie au XX^e siècle, de Heidegger à Gadamer ou Wittgenstein, mais qu'il invente surtout une nouvelle manière de philosopher. Car la « pensée existentielle », une philosophie qui veut penser le fait même de l'existence dans ce qu'il a d'irréductible au Concept, nécessite un autre discours – une autre façon de parler, de bâtir des concepts, mais aussi de s'adresser au lecteur et de se faire comprendre de lui. Et pour remplir cette exigence, la littérature peut venir au secours de la philosophie : elle construit des fictions et installe un philosophe en première personne dans un discours jusqu'alors funestement voué à l'impersonnalité, elle se donne un lecteur singulier et des jeux complexes de représentation qui doivent indiquer ce qui échappe généralement à l'objectivité du discours. Il faut alors moins examiner le contenu de cette philosophie que la forme qui en rend possible la production, cette singulière façon de philosopher, cette manière de philosopher au singulier et pour le singulier – la réinvention de l'acte de philosopher et d'écrire.



À la suite d'un stupide concours de circonstances, un vieil homme, ancien professeur renommé et irascible, se retrouve à la porte de chez lui, par un matin de dimanche ensoleillé. Cette insignifiante mésaventure va se muer, au fil d'une promenade de moins en moins forcée, en un événement

décisif.

Car ce n'est pas exactement de chez lui qu'il sort. Et peut-être revient-il de bien plus loin, parmi les vivants et parmi les morts.

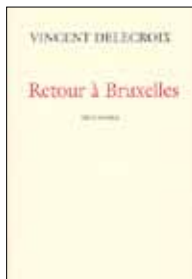
Hanté par ses souvenirs autant que par le dégoût des autres, il lui faut une dernière fois endurer la solitude, éprouver la laideur et la bêtise d'un monde qui le met à la porte et qui court à sa perte aussi sûrement que lui. Il doit faire ses adieux et avouer enfin la vérité de cette situation, se préparer à partir avec le viatique adéquat. Car cette promenade est bien davantage qu'un trajet picaresque entre la gare du Nord et le canal Saint-Martin.



La preuve de l'existence de Dieu, pourtant, c'est ce que recherche, comme à tâtons, chacune des voix qui parlent ici.

La musique les accompagne, parole vraie peut-être, parfois objet même du monologue. Elles cherchent malgré tout, malgré leurs

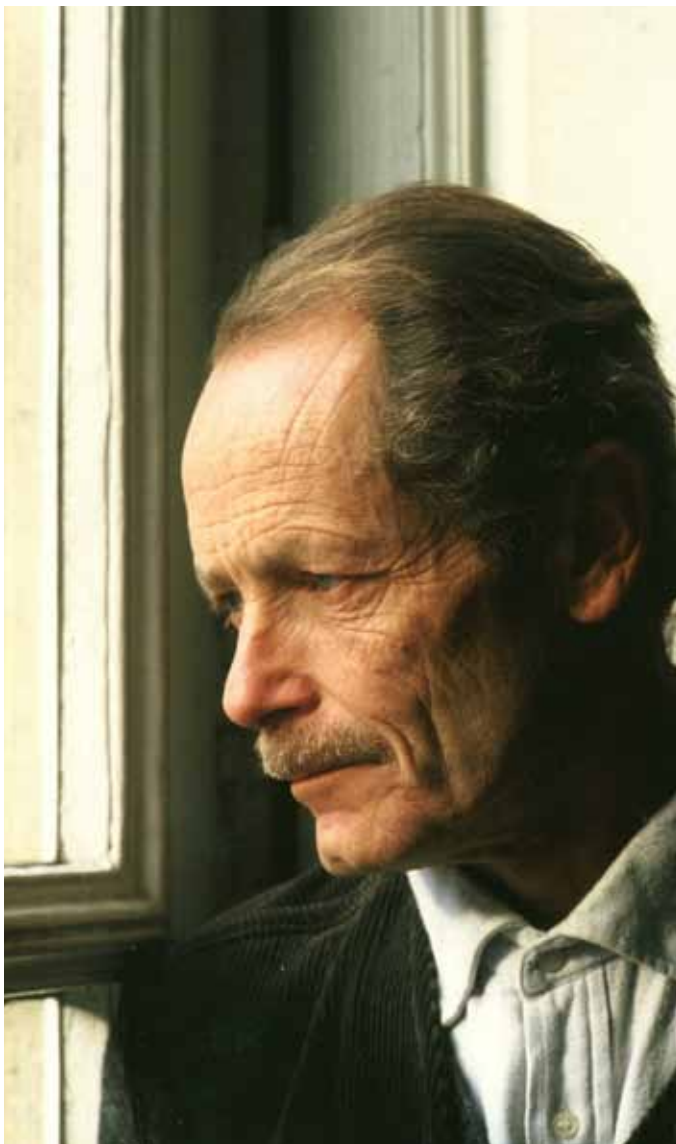
perpétuelles dénégations, l'existence de ce qui nous sauverait de cette solitude irréparable. La parole court après cette preuve et se nourrit dans cette course. C'est ce que je te dirai. Elle se nourrit aussi du fol espoir que le désastre est peut-être derrière elle, parfois désespère, jamais ne s'éteint.



Je t'ai rencontrée exactement entre deux pays.

Je t'ai connue à la frontière qui sépare ou rassemble, c'est selon, la France et la Belgique. J'ai fait ta connaissance en un lieu improbable, un entre-deux qui n'est pas tout à fait un *no man's land* mais

qui n'est nulle part. C'est dans cet espace d'impossible coïncidence que j'ai logé pour quelques jours tout l'amour du monde. Je t'ai rencontrée comme deux pays se rencontrent et se séparent à leur frontière commune - et c'est pourquoi il fallait s'attendre à la fin dès le début.



© Jacques Sassier

Erri de Luca Italie

La présence de la *Bible* dans la littérature contemporaine

L'auteur

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui à la campagne près de Rome.

Aux Éditions Gallimard ont paru avec grand succès les romans *Trois chevaux* et *Montedidio*, un recueil de nouvelles intitulé *Le contraire de un*, un volume de commentaires bibliques, *Noyau d'olive*, un livre d'entretiens, *Essais de réponse*, et *Comme une langue au palais*, un ensemble de réflexions sur la Bible dans la veine de *Noyau d'olive*.

L'œuvre

Le chanteur muet des rues, traduit de l'italien par Danièle Valin (avec François-Marie Banier, Édition de Martin d'Orgeval, Gallimard, 2006)

Au nom de la mère, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2006 – « Folio », 2009)

Sur la trace de Nives, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2006 – « Folio », 2008)

Comme une langue au palais, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2006)

Essai de réponse, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2005)

Noyau d'olive, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2004 – « Folio », 2006)

Le contraire de un, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2004 – « Folio », 2005)

Première heure, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 2003)

Œuvre sur l'eau, traduit de l'italien par Danièle Valin (Seghers, 2002)

Montedidio, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2002 – « Folio », 2003)

Trois chevaux, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2001 – « Folio », 2002)

Alzaia, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 1998 – Rivages Poche, 2002)

Tu, mio, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 1998 – Rivages Poche, 2000)

Rez-de-chaussée, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages poche, 1996)

Un nuage comme tapis, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 1996)

Acide, Arc-en-ciel, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 1994 – Rivages poche, 1996)

Une fois, un jour, traduit de l'italien par Danièle Valin (Verdier, 1992) ; nouvelle éditions sous le titre **Pas ici, pas maintenant** (« Folio », 2008)

La presse

« Arpenteur inlassable de la Bible, exégète singulier des textes sacrés qu'il "rumine" depuis tant d'années, Erri de Luca livre ici son récit de la grossesse de Marie et de la naissance de l'Enfant. Texte pour fin d'année, d'inspiration libre et délicate. Avec une empathie très féminine, De Luca veut lire dans les pensées de celle qui affronta l'opprobre d'une conception hors mariage, se laissant peu à peu submerger par la volonté divine. Le souffle qui féconde, le temps d'une grossesse emplie de joie, le dialogue silencieux et confiant avec Joseph, l'accouchement dont seules les étoiles furent témoins : c'est dans l'univers intime des mots tenres que le poète place le mystère de l'Incarnation. »

Geneviève Welcomme, La Croix
à propos de : **Au nom de la mère**

Le chanteur muet des rues, traduit de l'italien par Danièle Valin (avec François-Marie Banier, Édition de Martin d'Orgeval, Gallimard, 2006)



Irrévérérencieux envers les autorités mais humbles face aux gens, l'écrivain italien Erri De Luca et le photographe français François-Marie Banier partagent dans ce livre un regard libre et salvateur sur leurs contemporains et une foi dans l'irrépressible individualité de chacun face à toute sorte d'ordre moralisateur et

abusif.

Depuis des années, Banier accumule dans ses photographies un vocabulaire de gestes, d'attitudes, de mouvements et d'expressions, dans lequel De Luca voit « les archives d'un Balzac ». Celui-ci déchiffre le processus de la photographie et observe l'attitude du photographe à travers le prisme d'une langue qu'il traduit et connaît intimement, l'hébreu de la Bible, et nous livre une méditation profonde sur la création, l'histoire et l'état du monde actuel.

Erri De Luca reconnaît dans les photographies de François-Marie Banier le « contrecoup encaissé dans sa jeunesse, un choc d'injustice jamais réglé. Avec la photographie, il redresse un tort contre lequel, en son temps, il n'eut pas droit à la parole, seulement à la douleur. J'en parle par fraternité. » Selon lui, « le photographe est un cantastorie muet ».

Au nom de la mère, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2006 – « Folio », 2009)



« La grâce, c'est la force surhumaine d'affronter le monde seul, sans effort, de le défier en duel tout entier sans même se décoiffer. C'est un talent de prophète. C'est un don et toi tu l'as reçu. Tu es pleine de grâce. »

Erri De Luca s'empare de l'histoire la plus connue de l'humanité, et l'article autour de la figure de Marie. Ou plutôt de Miriàm, une simple jeune femme juive, fiancée à Iosef quand elle tombe enceinte, et qui sait ce que cette grossesse avant le mariage signifie aux yeux de la Loi. Sous la plume du romancier italien, l'histoire de la Nativité trouve un ancrage nouveau dans le contexte hébraïque, et se fait éloge d'un corps et d'une âme, ceux d'une mère...

Sur la trace de Nives, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2006 – « Folio », 2008)



Erri De Luca accompagne la célèbre alpiniste italienne Nives Meroi dans l'une de ses expéditions himalayennes. Réfugiés sous la tente, en pleine tempête, ils engagent une conversation à bâtons rompus. Dans ce lieu magique à la jonction entre le ciel et la terre, où la beauté des montagnes contraste avec la violence

des conditions climatiques, les récits d'altitude de la jeune femme sont une trame où se tissent réflexions et souvenirs de l'auteur autour du métier d'écrire et de la Bible. Présenté sous les traits d'une Pénélope qui n'a de cesse de faire et de défaire son ouvrage – car son ascension se conclut fatalement par le retour vers la plaine et par un nouveau départ vers une nouvelle conquête –, le personnage de Nives, symbole de force et de courage, est l'occasion pour l'auteur d'explorer plus avant les chemins de son écriture et de dévoiler au lecteur d'autres facettes de son parcours à la fois humain et littéraire.

Comme une langue au palais, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2006)



Erri De Luca ne cesse de lire et de relire la Bible. C'est avec *Noyau d'olive*, paru dans la collection « Arcades » en 2004, que le lecteur a découvert cette fascination de l'auteur pour les Écritures saintes, tout comme son intimité avec les textes et son aisance à les commenter. Dans ce nouveau recueil,

Erri De Luca se penche sur quelques passages de la Bible pour les éclairer d'un jour différent et pour les mettre en parallèle avec l'histoire contemporaine. Ce travail autant spirituel que linguistique lui permet d'aller au plus près des textes et son ton très personnel, d'une grande clarté et d'une grande sensibilité, les rend accessibles aux non-initiés. À ce corpus s'ajoute « Le métier d'Abel », une réflexion sur les professions évoquées dans l'Ancien et le Nouveau Testament, sur le berger qui devient pêcheur au passage de l'un à l'autre, représentation symbolique du judaïsme et du christianisme. Les courtes méditations rassemblées ici reflètent encore une fois la maestria de l'auteur.

Essai de réponse, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2005)



Erri De Luca nous propose dans ce volume tout à fait singulier - car au départ ce fut un livre d'entretiens dont les questions ont été effacées - des textes abordant chacun en quelques pages une facette de son univers personnel : son enfance napolitaine, la bibliothèque paternelle,

la découverte de la lecture, le travail manuel, son engagement politique ou encore l'apprentissage de l'hébreu et la lecture de la Bible. Émaillés de brèves citations tirées de ses propres livres, ces essais de réponse apportent un éclairage nouveau ou approfondissent des thèmes récurrents de l'auteur. Si Erri De Luca évoque bien ici son parcours personnel, ce n'est jamais dans l'intention de dévoiler des éléments de sa biographie sur un ton anecdotique, mais seulement de déployer sa propre expérience et de la porter vers un questionnement universel. Dans ces textes d'une beauté lapidaire, il atteint ce qu'il faut bien appeler une forme de sagesse.

Noyau d'olive, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2004 - « Folio », 2006)



Erri De Luca fréquente la Bible depuis longtemps. Sa connaissance des Écritures ne doit pourtant rien à la foi ou à un quelconque sentiment religieux : De Luca se dit non croyant, incapable de prier ou de pardonner. Il est néanmoins habité par le texte biblique au point de commencer presque chaque journée par la lecture et la traduction d'un passage. Les courts textes rassemblés ici témoignent de ce corps-à-corps quotidiens avec la Bible et de ces exercices matinaux qui lui donnent matière à réfléchir, comme un noyau d'olive qu'il retournerait dans la bouche tout au long de la journée.

Un ton très personnel caractérise les commentaires de De Luca : leur approche est aisée même pour qui ne connaîtrait pas bien la Bible. Le romancier italien ne cherche pas à s'avancer sur le terrain de la théologie, mais seulement à rendre compte de ses lectures quotidiennes qui résonnent en lui, structurant à la fois sa vie et son écriture. Sa volonté de comprendre le grand texte le conduit la plupart du temps à une attention particulière aux mots hébraïques, à leur sens, oublié ou enfoui par la traduction et la tradition. En reliant à sa vie et à la nôtre des épisodes bibliques souvent connus, il parvient à formuler des observations que le lecteur à son tour n'aura de cesse de retourner dans sa bouche comme un autre noyau d'olive.

Le contraire de un, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2004 - « Folio », 2005)



« Deux n'est pas le double mais le contraire de un, de sa solitude. Deux est alliance, fil double qui n'est pas cassé. »

Dans *Le contraire de un*, recueil de nouvelles mêlé au vacarme, au bruit du XX^e siècle, Erri De Luca décrit un monde où la solitude, propre de l'homme, est ponctuée de moments précieux et forts d'alliance et de solidarité.

Première heure, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 2003)



« Tous les matins, la tête vide et lente, j'accueille les paroles sacrées. Pour moi, les comprendre ce n'est pas les saisir, mais être rejoint par elles, être calme au point de se laisser agiter par elles, dépourvu d'intention au point de recevoir la leur, insipide au point d'être salé par elles. Ainsi, suis-je devenu un hôte chez moi

des paroles de l'Écriture sainte. Je restitue en désordre une infime partie du don de pouvoir la fréquenter. » Erri De Luca

Œuvre sur l'eau, traduit de l'italien par Danièle Valin (Seghers, 2002)



« J'attache de la valeur à toute forme de vie, à la neige, à la fraise, la mouche. J'attache de la valeur au règne animal et à la république des étoiles. J'attache de la valeur au vin tant que dure le repas, au sourire involontaire, à la fatigue de celui qui ne s'est pas épargné, à deux vieux qui s'aiment. J'attache de la valeur à ce

qui demain ne vaudra plus rien et à ce qui aujourd'hui vaut encore peu de chose [...]. »

Ainsi commence « Valeur », l'un des poèmes rassemblés dans ce volume, le premier livre de poésie d'Erri De Luca, à qui les proses ont assuré une notoriété qui ne cesse de croître.

Ici, comme l'auteur le confie dans une note liminaire, « à cinquante ans un homme se, sent obligé de se détacher de la terre ferme pour s'en aller au large. Pour celui qui écrit des histoires au sec de la prose, l'aventure des vers est une pleine mer ».

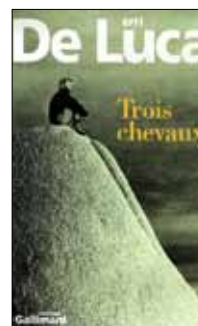
Montedidio, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2002 – « Folio », 2003)



« Chacun de nous vit avec un ange, c'est ce qu'il dit, et les anges ne voyagent pas, si tu pars, tu le perds, tu dois en rencontrer un autre. Celui qu'il trouve à Naples est un ange lent, il ne vole pas, il va à pied : "Tu ne peux pas t'en aller à Jérusalem", lui dit-il aussitôt. Et que dois-je attendre, demande Rafaniello. "Cher Rav Daniel, lui répond l'ange qui connaît son vrai

nom, tu iras à Jérusalem avec tes ailes. Moi je vais à pied même si je suis un ange et toi tu iras jusqu'au mur occidental de la ville sainte avec une paire d'ailes fortes, comme celles du vautour." Et qui me les donnera, insiste Rafaniello. "Tu les as déjà, lui dit celui-ci, elles sont dans l'étui de ta bosse." Rafaniello est triste de ne pas partir, heureux de sa bosse jusqu'ici un sac d'os et de pommes de terre sur le dos, impossible à décharger : ce sont des ailes, ce sont des ailes, me raconte-t-il en baissant de plus en plus la voix et les taches de rousseur remuent autour de ses yeux verts fixés en haut sur la grande fenêtre. » Erri De Luca

Trois chevaux, traduit de l'italien par Danièle Valin (Gallimard, 2001 – « Folio », 2002)



« Je monte sur la passerelle, je ne pense à personne, je suis la dernière feuille de l'arbre et je me détache sans être poussé.

Je ne pense pas à la jeune fille aimée, suivie jusqu'à faire partie de son pays. Maintenant je sais qu'elle est au fond de la mer, jetée au large du haut

d'un hélicoptère, les mains attachées. A vécu pour moi, est morte pour offrir des yeux aux poissons. »

Le narrateur, Italien émigré en Argentine par amour, retourne ainsi au pays. En Argentine, sa femme a payé de sa vie leur combat contre la dictature militaire. Lui, le rescapé, a appris que la vie d'un homme durait autant que celle de trois chevaux. Il a déjà enterré le premier, en quittant l'Argentine. Il travaille comme jardinier et mène une vie solitaire lorsqu'il rencontre Làila, qui « va avec des hommes pour de l'argent », et dont il tombe amoureux. Il prend alors conscience que sa deuxième vie touche aussi à sa fin, et que le temps des adieux est révolu pour lui.

Récit dépouillé à l'extrême, *Trois chevaux* évoque la dictature argentine, la guerre des Malouines, l'Italie d'aujourd'hui. Puis, à travers une narration à l'émotion toujours maîtrisée, où les gestes les plus simples sont décrits comme des rituels sacrés, et où le passé et le présent sont étroitement imbriqués, pose la question des choix existentiels que nous sommes amenés à faire - partir, rester, tuer, laisser vivre - et interroge la notion de destin.

Alzaia, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 1998 - Rivages Poche, 2002)



« Ces articles, cent et des poussières, sont extraits du gros tas de cahiers que j'ai remplis de phrases pêchées au hasard, un peu partout. Je les ai transcrites, poussé par un maudit besoin de collectionneur, une sorte de rétention de pensées contre la perte de la mémoire. Avec une

habileté de brocanteur j'ai déniché la phrase, l'accident, l'idée. J'y ai ajouté ensuite des choses que j'avais vécues. Et puis, dans une proportion toute sabbatique, une sur sept, on y trouve des pensées sur certains vers de l'Ancien Testament. Alzaia, ou haussière, est le nom du cordage qui tire sur l'eau une cargaison, le long du chemin. » Erri De Luca

Tu, mio, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 1998 – Rivages Poche, 2000)



Un été brusque de la jeunesse et l'on apprend le monde à toute vitesse. Sur une île de la Tyrrhénienne, au milieu des années cinquante du siècle dernier, un pêcheur qui a connu la guerre et une jeune femme au nom difficile transmettent sans intention à un garçon la fièvre de répondre. Ce récit est une réponse, un « me voici » décisif comme un lieu de naissance.

Rez-de-chaussée, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages poche, 1996)



« *“Comme le berger sauvera de la bouche du lion deux pattes ou un bout d'oreille, ainsi seront sauvés les fils d'Israël.”* Ce qu'a écrit le prophète Amos m'est venu à l'esprit en dégageant un éclat d'obus fiché dans un mur de Mostar Est à la hauteur de mes yeux. J'ai cru refaire gauchement

le geste de ce berger par mes voyages de chauffeur de convois humanitaires, en rapportant quelques pages. *Rez-de-chaussée* est mon seul point de vue sur le monde. Je n'ai regardé aucun panorama, je ne suis monté sur les épaules de personne, je ne me suis pas mis sur la pointe des pieds. Je n'ai eu que ma taille, pas très haute, d'homme. Mon *Rez-de-chaussée* contient aussi des fantômes de Naples, des aventures d'ouvriers, une paroi rocheuse, quelques mots de l'hébreu de la Bible, une agitation de rue, des pensées sur le Sud, sur l'abstinence, sur les bêtes, et un souvenir affectueux du Quichotte. » Erri De Luca

Un nuage comme tapis, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 1996)



« À des signes manifestes un siècle s'avance qui dressera armes et versets. Avant que de nouveaux agitateurs du sacré ne mettent à rôti l'humanité la Bible au poing, forçant ses pages pour dicter des massacres, je raconte ce que j'ai trouvé en lisant ce livre dans sa langue mère. Bientôt di-

vers noms de Dieu seront hissés sur des drapeaux adverses et les peuples seront ennemis une fois encore au nom du ciel. Avant les règnes des fois armées, que chacun se hâte de lire la Bible à sa façon, avec ferveur et froideur, avec plus ou moins de chance. Car ce livre est beau, valeur qui a contribué à préserver ce sacré jusqu'à aujourd'hui. Le sacré dure au cœur des millénaires quand il se fixe dans des livres grandioses. La Bible en est pleine. Je ne l'ai pas lue en la dépouillant du divin. Ces récits qui sont des comptes rendus de découvertes, de lumières nouvelles sur d'antiques personnages, ne viennent pas d'une lecture profanée de la Bible. Le sacré est dans ces pages comme le courant apaisé d'un fleuve près de la mer, il guide le voyage mais il n'est ni source ni embouchure, il n'est pas un lieu mais une nécessité. Que chacun trouve les feuilles écrites pour lui dans le Livre des livres, renouvelant ainsi l'antique surprise de sentir que lui-même, par certaines de ces pages, a été trouvé. » Erri De Luca

Acide, Arc-en-ciel, traduit de l'italien par Danièle Valin (Rivages, 1994 – Rivages poche, 1996)



« *“Mon âge, ma bête fauve, qui pourra te regarder au fond des yeux et souder de son sang les vertèbres de deux siècles ?”* Ces vers d'Ossip Mandelstam barrent l'horizon de ce livre. “Le siècle”, titre de cette poésie, prend, dans ce livre, la forme d'un assassin, d'un missionnaire et d'un

hôte errant. Autour de leurs voix, la pierre volcanique d'une maison dans les champs. Pierres, mortier, foyer, vent : de la matière s'élèvent un grondement et un chœur derrière leurs récits, qui les pressent et les portent à l'achèvement. La couleur dominante est le blanc des éclairs qui déchirent le noir d'une nuit fatidique. » Erri De Luca

Une fois, un jour, traduit de l'italien par Danièle Valin (Verdier, 1992) ; nouvelle éditions sous le titre **Pas ici, pas maintenant** (« Folio », 2008)



« Maintenant l'autobus s'ébranle, la vitre tremble et je frissonne de froid. Je vois encore ton lourd manteau, ton sac, mais pas tes yeux. Je ne sais plus si tu regardes vers moi. Il ne te fut pas permis de reconnaître ton fils vieilli, tu n'as vu qu'un homme qui te regardait à travers une vitre. »

Dans ce récit d'une enfance napolitaine, la mémoire n'est pas une consolation mais un drame : une lumière blanche et compacte semble baigner la ville, soudain dénudée, loin de sa fièvre baroque. L'image des êtres perdus – la mère, à qui s'adresse chacune de ces pages, le père, un ami mort... – se juxtapose au deuil et à l'oubli, qu'elle ne compense pas. Voilà pourquoi *Pas ici, pas maintenant* n'est pas une évocation nostalgique, mais un livre abrupt et fier, que rythment de subtils dérèglements comme autant d'initiations : le bégaiement du narrateur, les lapsus, un pas qui achoppe, des jouets qu'on brise. Et toujours, entre le monde et l'enfant, une vitre, les gestes tendres et lointains d'une mère.



© D. R.

Anne Enright Irlande

Le corps tel qu'il s'impose

L'auteur

Anne Enright est née en 1962 à Dublin, où elle vit et travaille, collaborant notamment à la BBC Radio. À seize ans, elle part étudier au Canada où elle se plonge dans l'œuvre de Pinter qui influencera sa vision de la littérature. À l'université d'East Anglia, elle suit les ateliers d'écriture d'Angela Carter et Malcolm Bradbury, et s'initie aux auteurs américains. De retour en Irlande, elle travaille comme productrice de télévision à Dublin. Elle collabore à la *London Review of Books* ainsi qu'au *Irish Times*. Elle a remporté de nombreux prix littéraires dont le Rooney Prize for Irish Literature pour *La Vierge de poche* et le Booker Prize pour *Retrouvailles* (2007).

L'œuvre

Retrouvailles, traduit de l'anglais (Irlande) par Isabelle Reinharez (Actes Sud, 2009)

Le choc de la maternité, traduit de l'anglais (Irlande) par Chloé Baker (Actes Sud, 2008)

L'air de quoi ?, traduit de l'anglais (Irlande) par Édith Soonckindt (L'Olivier, 2002)

La perruque de mon père, traduit de l'anglais (Irlande) par Édith Soonckindt (Joëlle Losfled, 2000)

La vierge de poche, traduit de l'anglais (Irlande) par Édith Soonckindt (Rivages, 1992) // INDISPONIBLE //

La presse

« Les romans d'Anne Enright font songer à ces lacs sombres aux fonds noirs et invisibles, ceux dont les légendes racontent qu'un monstre mystérieux y vit tapi à l'abri des regards, n'aimant rien moins que d'être approché de trop près par les curieux. (...) Anne Enright explore avec minutie la nature humaine dans ce roman qui fonctionne comme la pensée : désordonné, foisonnant, une chose en appelant une autre, jusqu'à ce que tous les secrets soient libérés, sans plus personne pour démêler les fantasmes de la réalité. »

Marie de Cazanove, *La Croix*

Zoom

Retrouvailles, traduit de l'anglais (Irlande) par Isabelle Reinharez (Actes Sud, 2009)



Veronica croit connaître son frère, et pourtant, le jour où elle apprend qu'il s'est jeté dans l'océan, elle s'aperçoit qu'elle en sait très peu sur lui.

Dans de fébriles nuits d'écriture, elle capte et recompose les images du passé pour comprendre. Dans leur famille nombreuse, il n'est pas le premier à souffrir. Quel rôle Pros joue-t-il dans ces destins de pertes et de retrouvailles ? Parlant d'amour et de déception, de désirs forts et de frustration, ce roman a été distingué, en 2007, par le prestigieux Booker Prize. Il appartient à cette tradition irlandaise qui marie savoir-faire littéraire et franc-parler fougueux.

« Avec cet imposant roman détergent, qui picote la mémoire honteuse d'une tribu irlandaise de douze enfants et sept fausses couches, Anne Enright invente un style littéraire à part. »

Marine Landrot, *Télérama*

Le choc de la maternité, traduit de l'anglais (Irlande) par Chloé Baker (Actes Sud, 2008)

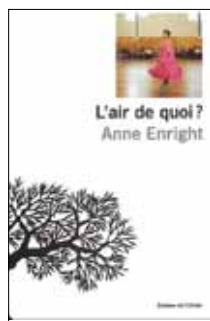


« Ce livre est la chronique, tour à tour émouvante, profonde et désopilante, du chamboulement invraisemblable qu'a provoqué la maternité dans la vie de son auteur. Il nous fait entrevoir ce qu'elle a appris sur la condition humaine : parfois la vérité inattendue des clichés, mais parfois aussi des vérités inédites, sub-

limes, ineffables. Il parle aussi de la routine, de la fatigue, de la lourdeur, de la confusion – et des restrictions, réelles, de la liberté. Mais ce livre parle surtout de la joie. Beaucoup de personnes, écrit Anne Enright, se sentent "gênées par la joie. Exclues. Jalouses". » Nancy Huston

« Anne Enright appartient à cette tradition de rigueur artistique et de franc-parler irlandais potentiellement explosif. Et la vérité, comme le croyaient les premiers naturalistes, vous libérera. » *The Independent*

L'air de quoi ?, traduit de l'anglais (Irlande) par Édith Soonckindt (L'Olivier, 2002)

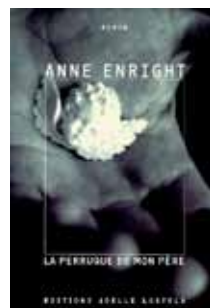


Maria vit à New York, elle est amoureuse d'Anton. Mais cet amour la déstabilise, ravive ses angoisses et lui révèle un manque inexplicable. Un jour, elle découvre, dans les affaires d'Anton, une photographie d'elle, petite fille, dans un salon qu'elle ne connaît pas. Elle a douze ans et porte des habits

qu'elle n'a jamais eus. Rose vit à Londres, elle aimerait bien tomber amoureuse. Adoptée par un couple d'idéalistes, elle a grandi au milieu des jeunes délinquants et des chats errants qu'ils recueillaient.

À vingt ans, elle ne sait pas qui elle est. Elle a le même sourire que Maria. Maria et Rose sont toutes les deux nées à Dublin...

La perruque de mon père, traduit de l'anglais (Irlande) par Édith Soonckindt (Joëlle Losfled, 2000)



Que faire lorsqu'un ange sonne à votre porte et menace de s'incruster ? C'est le cas de conscience qui se présente à Grace, l'héroïne de ce truculent roman, mais qui ne la hante pas très longtemps. Car quand un ange est aussi charmant que Stephen, on ne lui résiste pas beaucoup... On pourrait

même se retrouver à lui faire des avances... C'est sur ce ton ironique et poétique à la fois qu'Anne Enright nous entraîne dans son univers bien particulier avec, en toile de fond, les vicissitudes d'une chaîne de télévision où notre héroïne est responsable d'un jeu télévisé et les élucubrations d'un père qui a perdu la boule.

Les choses vont se corser lorsque Stephen, tout ange qu'il est, décide de participer à « Question d'amour », l'émission de Grace. Et là il se pourrait bien que la fiction dépasse la réalité. Rondement mené, ce roman tout en verve et humour décalé sait émouvoir et faire rêver. Ancré dans la réalité irlandaise, il sait cependant s'en échapper pour nous livrer ce qu'il a de plus contemporain, et aussi d'humain.

La vierge de poche, traduit de l'anglais (Irlande) par Édith Soonckindt (Rivages, 1992) // INDISPONIBLE //



Pour son premier recueil de nouvelles, la jeune Irlandaise Anne Enright nous propose un éventail complexe d'histoires extraordinaires dont la petite musique originale ne manquera pas de dérouter les lecteurs. Qu'il s'agisse d'une vendeuse de supermarché un peu sociologue, d'un jongleur poète et pau-

mé, d'une aventurière amèrement lucide, d'un couple échangiste par erreur autant que par dessein et curiosité, d'un architecte flegmatique ou bien d'un curieux horloger, auxquels vient s'ajouter toute une galerie de personnages dont l'originalité n'a d'égale que l'ordinaire de leurs drôles de petites vies, qu'il s'agisse encore de cette joueuse de loto invétérée poursuivie par les chiffres, ou de l'étrange itinéraire d'une femme trompée, Anne Enright démontre une grande innovation dans le style, le ton, le choix des images et celui des sujets. Faussement désinvoltes et toujours surprenantes, ces mini-tragédies sont une variation sur des sensations douces amères et des touches parfois surréalistes. Anne Enright s'attache à sculpter les aspects les plus insolites de ces existences afin de transcender une fausse banalité, pour nous laisser finalement un curieux sentiment où se mêlent tristesse et simplicité, l'insolite ordinaire ou encore une poignante vérité qui mettra certainement longtemps à cesser de nous déranger, voire de nous hanter.



© Thosten Greve /Flammarion

Julia Franck Allemagne

La puissance de l'intrigue

L'auteur

Julia Franck est née en 1970 à Berlin Est. Après avoir étudié la littérature allemande et américaine à l'université libre de Berlin, elle a vécu aux États-Unis, au Mexique et au Guatemala. Julia Franck a ensuite travaillé comme éditeur et journaliste pour de nombreux journaux et magazines. *La Femme de midi* est son premier roman traduit en français.

La critique

« J'ai fréquenté de près quelques monstres : le Grenouille du *Parfum*, ou Hannah dans *Le Liseur*. Et qui ne se souvient d'un autre monstre encore, le petit Oskar du *Tambour* ? Aussi, lorsque j'ai découvert *La Femme de Midi*, j'ai compris qu'on était dans cette veine : quoi de plus monstrueux qu'une mère abandonnant froidement son petit garçon dans une gare ? Sans doute faut-il aux grands romans allemands, depuis soixante ans, ce détour par la monstruosité pour pouvoir retrouver l'humanité et en sonder jusqu'aux plus subtiles replis. Julia Franck fait à son tour ce chemin, la gorge serrée parfois, mettant ses pas de femme dans ceux d'une autre femme - qui de surcroît fut sa grand-mère. Elle nous donne là un grand livre. »

Bernard Lortholary

« Le récit le plus époustouflant de la saison. Minutieux et minimaliste, un choc émotionnel. »

Der Spiegel

« Un roman exceptionnel, aussi émouvant que glaçant. »

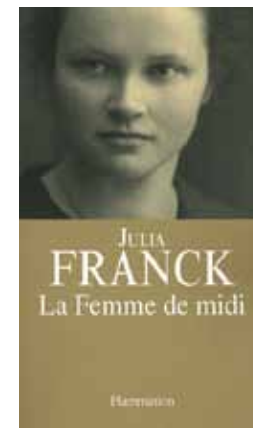
Die Welt

« Un roman sensuel, brûlant et glacial, cruel et idyllique. »

Die Zeit

Zoom

La femme de midi, traduit de l'allemand par Élisabeth Landes (Flammarion, 2009)



1945.

Stettin est occupée par l'Armée rouge. Dans une gare allemande parmi une foule de fugitifs se trouvent Alice et son petit garçon de sept ans, Peter. Quelques instants plus tard, Alice abandonne son enfant sur le quai, pour ne plus jamais revenir. Mais que s'est-il vraiment passé ce jour-là ? L'auteur de ce roman qui a bouleversé l'Allemagne remonte dans le Berlin des années 20, les clubs de jazz, l'alcool, la drogue et l'amour fou, puis l'irrésistible ascension de l'idéologie nazie, pour tenter de comprendre comment une

mère a pu commettre un acte aussi inexplicable que désespéré. Cette fresque romanesque redonne un visage, une identité, une vie à une femme énigmatique qui, un jour, a pris la décision d'abandonner Peter dont l'histoire s'inspire de celle du propre père de Julia Franck.

« Julia Franck signe, à travers le destin de deux sœurs, une émouvante évocation de l'Allemagne d'avant-guerre. Si elle est traduite pour la première fois en français, Julia Franck, 39 ans, n'était pas une inconnue en Allemagne, avant même la publication de *La Femme de midi* - prix du livre allemand 2007, quelque 500 000 exemplaires vendus. Son précédent roman, *Lagerfeuer* - l'histoire d'un homme qui fuit l'Allemagne de l'Est, comme Julia Franck elle-même l'a fait -, avait été unanimement salué par la presse, tout particulièrement pour la beauté de son style, que certains comparaient à celui du Prix Nobel Heinrich Böll. »

Josyane Savigneau, Le Monde des Livres



© Circe Hamilton / Camera Press / Gamma / Eyedea

James Frey États-Unis

Ville et énergie urbaine

L'auteur

James Frey est né en 1969 à Cleveland. Au cours de ses trente premières années, il a vécu successivement à Londres, Paris, Sao Paulo, Boston, Cleveland, New York et Los Angeles. Il a exercé des métiers les plus divers, de barman à photographe, en passant par Père Noël pour un grand magasin, avant d'écrire, de produire et de réaliser des films indépendants. *Mille morceaux*, son premier livre, a été traduit en une dizaine de langues.

L'œuvre

L. A. Story, traduit de l'anglais (États-Unis) par Constance de Saint-Mont (Flammarion, 2009)

Mon ami Leonard, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Viallet (Belfond, 2006)

Mille morceaux, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Viallet (Belfond, 2004)

La critique

« *L. A. Story* est une merveille de roman. James Frey est probablement l'un des écrivains les plus talentueux et les plus remarquables de ces dernières années. »

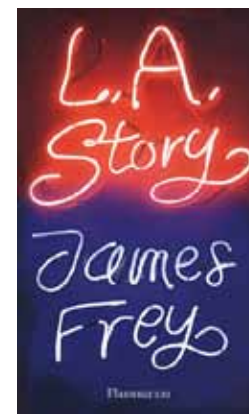
Irvine Welsh, *The Guardian*

« Vous avez adoré *Mille morceaux*, alors vous dévorerez *L.A. Story*. »

USA Today

Zoom

L. A. Story, traduit de l'anglais (États-Unis) par Constance de Saint-Mont (Flammarion, 2009)



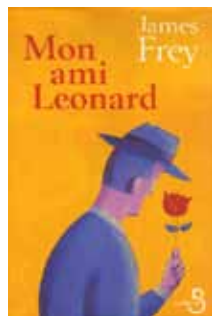
L'un des auteurs les plus célèbres et controversés des États-Unis nous livre ici son premier roman : une chronique audacieuse du Los Angeles contemporain.

Des dizaines de personnages défilent sous les yeux du lecteur - certains ne font qu'une unique apparition - tandis que James Frey s'attache à narrer les vies dramatiques d'une poignée d'âmes perdues de Los Angeles : une jeune Latino-Américaine brillante et ambitieuse qui voit s'écrouler ses espérances dans un moment d'humiliation cuisante ; un acteur

de films d'action narcissique à l'excès que la poursuite d'une passion impossible risque de détruire ; deux jeunes gens de dix-neuf ans qui fuient l'atmosphère étouffante de leur ville natale et se battent pour survivre aux marges de la grande ville ; un vieil alcoolique de Venice Beach dont la vie est bouleversée par l'irruption d'une adolescente toxicomane à demi morte devant les toilettes où il a élu domicile.

Ce roman puissant résonne des millions d'autres vies qui, mises ensemble, décrivent une ville, une culture et une époque. *L. A. Story*, en un tour de force ébouriffant, déroule les joies, horreurs et hasards inattendus de la vie et de la mort dans la cité des Anges.

Mon ami Leonard, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Viallet (Belfond, 2006)



Avec le style syncopé, énergique et poétique qui a fait le succès de *Mille morceaux*, James Frey nous offre un récit à la fois drôle et poignant, un hymne fervent à l'amitié.

James a un meilleur ami : Leonard. Quand James se suicidait à petit feu, Leonard lui a sauvé la

vie. Quand James était au bord de replonger, Leonard l'a soutenu. Alors le jour où James sort de prison, il se tourne tout naturellement vers Leonard.

Et pourtant... Un être complexe que ce Leonard : caïd au grand cœur, redoutable parrain de la pègre, il aime James comme un fils. Mais c'est aussi un homme violent, brutal, excessif, qui cache des aspects bien sombres.

Vitale pour l'un comme pour l'autre, cette amitié pourrait bien entraîner les deux compères sur des terrains dangereux....

« James Frey a l'œil pour les détails : l'intérieur d'une cellule de prison de campagne ; l'hiver à Chicago, gris et froid ; un match de Super Bowl qui devient incontrôlable à Los Angeles ; l'habitude de vivre un jour après l'autre ? tout cela prend vie sous sa plume simple, dépouillée et puissante. Le cœur de ce livre est la chronique d'une amitié. L'extraordinaire relation de James avec Leonard est vivante, un lien de chair et de sang forgé dans l'agonie de la désintoxication et nourri d'honnêteté et de confiance. »

Publishers Weekly

« Aussi intelligent que sincère, cet hommage à l'amitié est un livre beaucoup plus enjoué que le premier récit de James Frey. »

Newsweek

Mille morceaux, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Viallet (Belfond, 2004)



Témoignage exceptionnel, *Mille morceaux* est une confession cathartique sur les ravages de l'alcool et de la drogue, le récit fulgurant d'une lente destruction et d'une courageuse reconstruction. Une œuvre littéraire à la force incomparable servie par une écriture brute et envoûtante.

« Mille morceaux est le livre sur la toxicomanie le plus intense de sa génération : un témoignage poignant porté par une jeunesse farouche et une honnêteté qui touche à la poésie. Il vous fera sangloter et rire aux éclats, il vous rendra furieux de frustration, mais surtout il vous redonnera espoir. *Mille morceaux* est essentiel. »

Bret Easton Ellis

Se réveiller dans un avion. Ne pas savoir où l'on est ni où l'on va. N'avoir aucun souvenir des deux semaines qui viennent de s'écouler. Avoir des dents cassées, un trou dans la joue et le corps couvert de bleus. Être sans argent, sans papiers, sans travail et recherché par la police dans trois États. Être alcoolique depuis dix ans et accro au crack depuis trois. N'avoir que vingt-trois ans et déjà un terrible choix à faire : fêter ses vingt-quatre ans ou continuer à se droguer. James choisit de vivre.

Dans le centre de désintoxication où l'ont emmené ses parents, entre un juge, un truand, un boxeur, une jeune fille droguée et prostituée par sa mère et une formidable équipe soignante, James réapprend la confiance, l'amitié et l'amour. Mais son combat contre la dépendance, il décidera de le mener seul. Et il sera seul, aussi, pour assumer les conséquences de ses actes passés, et se construire un avenir...



© Luis Miguel Palomares

Wendy Guerra

Cuba

Le journal

L'auteur

Wendy Guerra est née à La Havane en 1970 et y réside actuellement. Elle est reconnue à Cuba pour son œuvre poétique, couronnée de divers prix. S'ajoute une audacieuse création littéraire, à mi-chemin entre l'essai et la fiction nourrie de recherches concernant les journaux d'Anaïs Nin et son séjour sur l'île, et qui a vu sa genèse encouragée par diverses bourses délivrées par la France et les États-Unis. *Tout le monde s'en va* (Stock, 2008), son premier roman, a été perçu par *El País* comme le meilleur roman en langue espagnole en 2006 et a reçu le prix Bruguera.

L'œuvre

Mère Cuba, traduit de l'espagnol (Cuba) par Marianne Millon (Stock, 2009)

Tout le monde s'en va, traduit de l'espagnol (Cuba) par Marianne Millon (Stock, 2008 - LGF « Livre de Poche », 2009)

La presse

« J'ai passé une fin de semaine ébranlée par la lecture d'un livre qui, sous la forme apparemment légère de journaux intimes, en raconte davantage au sujet de la réalité cubaine que nombre de documentaires réunis. Parce qu'il le raconte avec les tripes. Ses pages servent à m'affermir dans la dénonciation du manque de liberté du peuple cubain et du coût que coûte d'un régime qui tient en otage la population qui vit sur l'île, mais aussi les milliers de Cubains qui ne peuvent ou ne veulent revenir. »

Charo Izquierdo, *El Mundo*

« Venue à l'écriture par la pratique du journal intime - "un exercice physiologique et un acte de foi", dit-elle -, Wendy Guerra se pense, en un sens, la représentante de sa génération, celle qui "revendique son espace privé". "On veut bien intervenir dans l'espace public de temps en temps, mais que le privé prime." À Cuba, ça n'est pas gagné. Wendy Guerra a été contrainte d'"égarer" ses journaux intimes des précédentes années pour qu'ils ne tombent pas en de mauvaises mains. »

Raphaëlle Leyris, *Les Inrockuptibles*

Zoom



Mère Cuba, traduit de l'espagnol (Cuba) par Marianne Millon (Stock, 2009)

Nadia Guerra est une jeune femme qui se bat contre l'oubli et l'immobilisme. Animatrice de radio, elle se fait le porte-parole d'une Cuba de l'ombre, sensuelle et rebelle. Elle obtient une bourse pour Paris. Elle quitte son île, son père, pour se rendre dans la Ville lumière, lieu de tous ses fantasmes. Mais l'art n'est pas sa seule motivation : elle part

aussi pour revoir sa mère, Albis Torres, qui l'a abandonnée alors qu'elle n'avait que dix ans pour fuir à l'autre bout du monde. Elle va finalement la rattraper à Moscou. Mariée. Mais sans mémoire de sa vie passée, présente et future. Alzheimer. Refusant de la laisser là, perdue et désorientée, Nadia va la ramener dans son pays natal. En fouillant dans ses affaires, elle va retrouver, perdu parmi les livres interdits, le journal que cette femme tenait à Cuba à la veille de la Révolution. Elle donne ainsi à entendre le son de cette époque déterminante et y dresse notamment le portrait de Celia Sanchez, cette héroïne révolutionnaire qui fut la première épouse de Castro.

Mère Cuba, dans la lignée de *Tout le monde s'en va*, fait le lien entre l'intime et la fiction, entre l'Histoire et l'histoire, nous immergeant dans le cœur d'une génération qui porte un héritage révolutionnaire fatidique, aussi lourd que fascinant. En variant les registres et les procédés littéraires (dialogues, poèmes, chansons, journaux), l'écrivain met à nu la mémoire de la nation cubaine tout entière, qui nous dévoile ici son âme.

« Wendy Guerra poursuit sa radiographie intime de Cuba à travers trois portraits de femmes (...) Tant la multiplicité des voix que l'éclatement des frontières font de *Mère Cuba* un tour de force saisissant. »

Augustin Trapenard, *Le Magazine Littéraire*

Tout le monde s'en va, traduit de l'espagnol (Cuba) par Marianne Millon (Stock, 2008 - LGF « Livre de Poche », 2009)



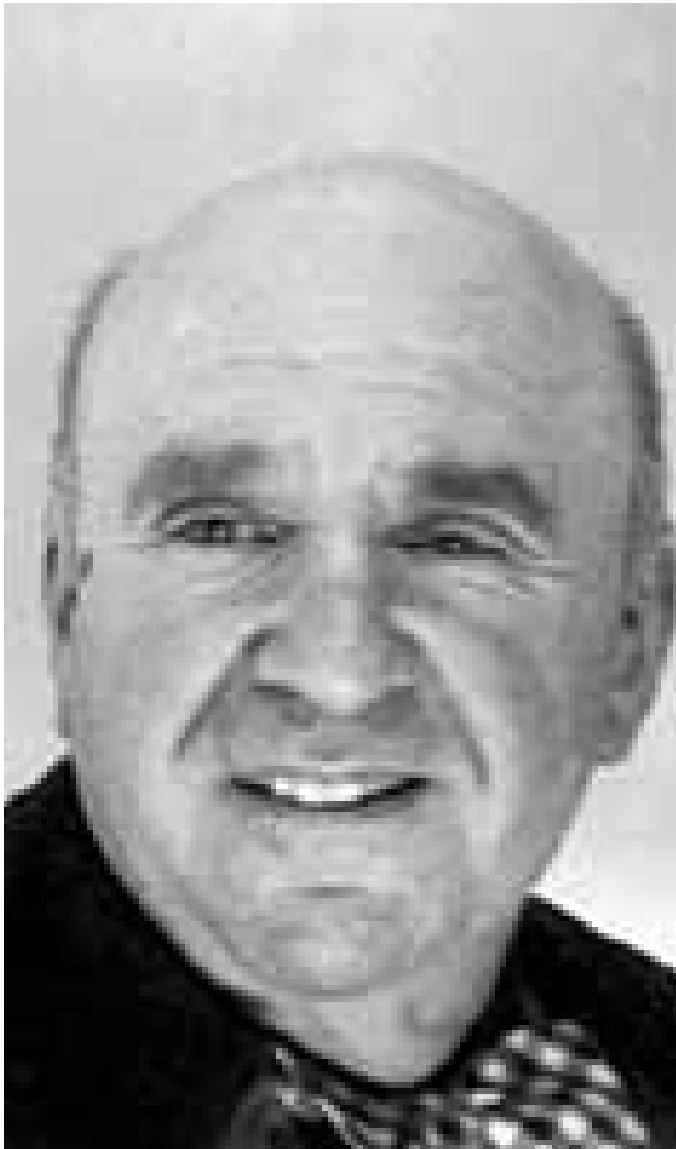
Ce premier roman revêt la forme d'un journal intime, celui de Nieve, qui grandit dans la Cuba des années 1980. Elle consigne là les événements marquants de son existence, de l'enfance aux prémices de sa vie de femme.

Tiraillée entre des parents artistes et bohèmes qui se déchirent, elle va

connaître un destin fait de perpétuels départs, de séparations successives. Petite fille, elle vit à Cienfuegos avec sa mère et son amant suédois, qui lui transmettent le goût du jeu et de la lecture. Puis son père obtient brutalement sa garde et l'entraîne dans les montagnes avec sa troupe de marionnettistes. Après avoir subi les pires traitements, elle sera confiée au « Centre de détention infantile », l'orphelinat en jargon castriste, avant de pouvoir revivre avec sa mère et quitter avec elle le sud de l'île pour La Havane d'où elles ne cesseront d'espérer une autorisation de quitter le pays. Alors que tout le monde s'en va...

Au fil des mois, et des pages, la plume de Nieve se fait plus réflexive, tandis qu'elle gagne en jugement critique. Ses expériences amoureuses vont participer de l'éveil de sa sensibilité artistique comme de sa conscience politique. La pulsion créatrice est au cœur de ce récit, comme possibilité d'accomplissement, mais aussi de résistance.

L'important et l'indicible se devinent souvent en creux, ce qui confère à ce texte une intense charge émotive.



© D. R.

Leonid Guirchovitch

Russie

La puissance de l'intrigue

L'auteur

Leonid Guirchovitch, né en 1948, dans une famille de musiciens, a fait des études de violon au Conservatoire de Saint-Petersbourg. Il a quitté l'URSS dans les années soixante-dix pour Israël et vit en Allemagne depuis près de vingt ans. Premier violon à l'Opéra de Hanovre, son œuvre comprend plusieurs romans et des essais sur la musique.

L'œuvre

Têtes interverties, traduit du russe par Luba Jurgenson (Verdier, 2007)

Apologie de la fuite, traduit du russe par Luba Jurgenson (Verdier, 2004)

La critique

« On n'a pas oublié le choc, la joie et le respect – l'adrénaline du lecteur – ressentis en découvrant Léonid Guirchovitch il y a trois ans avec *Apologie de la fuite*. C'était à la fois exaltant et intimidant. C'était comme monter au grenier de la littérature pour y tomber sur un grand classique oublié, miraculeusement épargné par la poussière – l'auteur était vivant, et sa prose, incroyablement crépitante. Son gros roman sautillait comme sur un air de klezmer, aussi léger que dense, aussi vif que profond, comme ces animaux matois dont la délicatesse du geste dément la rondeur de la silhouette. La surprise est passée, mais le plaisir redouble avec ces *Têtes interverties*, où l'on retrouve de Guirchovitch tout ce qui avait déjà séduit : son érudition rouée, sa mauvaise foi inattaquable parce que si ouvertement assumée et parce que fille d'une intelligence pointue, son humour acide et historiquement incorrect, sa fréquentation intime des grands mouvements artistiques qui ont fabriqué l'Europe. »

Judith Steiner, *Les Inrockuptibles*

Zoom

Têtes interverties, traduit du russe par Luba Jurgenson (Verdier, 2007)



Têtes interverties est un roman policier. Au début des années quatre-vingt, après une année passée en Israël, le narrateur, un jeune violoniste russe originaire de Kharkov, est engagé comme co-soliste dans l'orchestre d'opéra d'une grande ville d'Allemagne de l'Ouest, Zickhorn. Par un concours de circonstances extraordinaire, il découvre que son grand-père, violoniste également, que sa famille croyait fusillé par les Allemands en 1941, a travaillé dans l'orchestre de Rotmund

en 1943, protégé par le grand compositeur nazi Gottlieb Kunze. Les recherches qu'il tente auprès des proches de Kunze l'entraîneront dans un labyrinthe où des révélations l'attendent à chaque pas, notamment sur sa propre famille, tout comme de nouvelles énigmes.

Nous recommanderons au lecteur de ne pas chercher Zickhorn sur la carte. Il serait également inutile de se plonger dans des encyclopédies en quête de la biographie de Kunze, malgré la réalité convaincante de ce personnage enraciné dans la vie musicale sous le III^e Reich et dans le destin de l'Europe, ami de Goebbels, rival de Strauss, cible des critiques de Stravinski, auteur de l'opéra *Têtes interverties* auquel Thomas Mann empruntera son titre pour un de ses livres.

Sous cette forme captivante qui permet plusieurs niveaux de lecture, l'auteur, lui-même premier violon à l'opéra de Hanovre enchevêtre sa méditation sur l'exil et la question des origines à l'histoire de la culture européenne et, tout particulièrement, de la musique.

Apologie de la fuite, traduit du russe par Luba Jurgenson (Verdier, 2004)



S'il fallait user des catégories littéraires classiques, *Apologie de la fuite* pourrait être lu comme un roman d'éducation : c'est l'histoire d'un adolescent aux prises avec le monde des adultes. Preis a perdu sa mère lorsqu'il était bébé (on lui a dit qu'elle s'était noyée), et a été élevé par son père, re-

marié avec une indigène. Preis est peintre. Son enfance s'est déroulée dans la contrée imaginaire d'Ijma, située dans une région perdue de la Sibérie et peuplée pour une part d'indigènes, mais surtout de... Juifs soviétiques, relégués ici en 1953, comme ce fut prévu par Staline. Livrés à eux-mêmes, les survivants reproduisent un mode de vie qui devient la quintessence du modèle soviétique. Le langage, surtout, est l'objet d'étranges déformations : les mots empruntés à la propagande, transportés loin de la source du pouvoir, vivent leur aventure propre, qui atteint à la folie.

Le livre, sur lequel plane l'ombre de Chostakovitch, a une structure musicale. Il conjugue une réflexion des plus subtiles sur la question de l'identité à une aventure de langage déstabilisante cocasse et jubilatoire.



© Marc Melki

A. M. Homes États-Unis

Dire ou ne pas dire : l'autocensure

L'auteur

A. M. Homes est née à Washington en 1961. Elle est l'auteur de plusieurs romans, d'un récit de voyage et d'un texte autobiographique : *Le sens de la famille*. Lauréate de nombreuses distinctions, et, notamment, d'une bourse de la Fondation Guggenheim, elle collabore à *Vanity Fair* et a publié fictions et essais dans *The New Yorker*, *Granta*, *Harper's*, *MacSweeney*, *Artforum* et *The New York Times*. Elle vit à New York.

L'œuvre

Le sens de la famille, traduit de l'anglais (États-Unis) par Yoann Gentric (Actes Sud, 2009)

Ce livre va vous sauver la vie, traduit de l'anglais (États-Unis) par Yoann Gentric (Actes Sud, 2008)

Le torchon brûle, traduit de l'anglais (États-Unis) par Dorothee Zumstein (Belfond, 2001)/ INDISPONIBLE /

Mauvaise mère, (Belfond, 1997 - Pocket, 1998)

La presse

« Le sens de la famille, raconte l'onde de choc, la remise en cause de ce que Homes a imaginé, construit. Elle raconte la distance entre parents fantasmés et parents réels, se demande de quoi on est fait et ce qu'on reçoit de ceux qui nous donnent leurs gènes et de ceux qui nous élèvent. »

Natalie Levisalles, *Libération*

« L'auteur écrit sans fard, au scalpel et à l'os. Chaque phrase perce le cœur et brûle les poumons. »

Claude Arnaud, *Le Magazine littéraire*

« Un texte vibrant où l'auteur a cherché à faire la lumière sur sa généalogie. On ne sera pas étonné d'y trouver la violence et l'étrangeté qui font toute la force de son œuvre de fiction. »

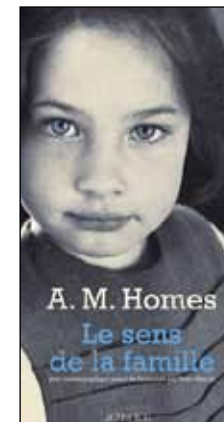
Alexandre Fillon, *Livres Hebdo*

« *Le sens de la famille*, récit autobiographique aux relents de tragédie, trépidant comme un polar, est une quête d'identité et d'amour. »

Martine Laval, *Télérama*

Zoom

Le sens de la famille, traduit de l'anglais (États-Unis) par Yoann Gentric (Actes Sud, 2009)



Fruit d'une liaison entre Ellen Ballmann, jeune célibataire de vingt-deux ans et de son employeur, Norman Hecht, un homme marié plus âgé qu'elle (et déjà père), adoptée par un couple d'universitaires après le décès de leur propre fils, A. M. Homes voit ses parents naturels réapparaître, l'un après l'autre, en 1992, soit trente et un ans après sa naissance, aux alentours de Noël, sur la scène de son existence de jeune romancière new-yorkaise talentueuse alors en train de recueillir le fruit de ses premiers succès littéraires...

Comme dans ses romans, il plane sur ce récit autobiographique le sentiment d'une menace permanente, de sorte que cette enquête sur les origines, avec ses traques, les rendez-vous embarrassants et clandestins que le père fixe à sa fille dans des bars d'hôtel toujours différents, les "planques" nocturnes compulsives et répétées de celle-ci devant des maisons où d'autres vies que la sienne semblent, elles, suivre un cours harmonieux, prend parfois des allures de film noir qu'habitent l'angoisse, la suspicion, la hantise du complot, le désir de détruire. Si, dans son œuvre romanesque, A. M. Homes se confronte aux diverses formes de violence et de cruauté que peut prendre la vie contemporaine ordinaire, il est fascinant d'observer ici la manière dont cet écrivain connue pour sa radicalité et sa propension à la satire la plus virulente s'empare d'un matériau aussi névralgique que celui qui constitue la trame de sa propre existence dévastée. Car c'est la même rage, la même colère existentielles qui s'y manifestent.

Stupéfiant de profondeur et de courage, voici un récit d'une impitoyable lucidité qui, n'épargnant ni l'adopté ni l'adoptant, jamais n'évacue néanmoins la question de l'amour dont il installe l'aveuglante absence au centre géométrique du dispositif de la relation de parenté, tel un trou noir qui hante la galaxie de la condition humaine...

Ce livre va vous sauver la vie, traduit de l'anglais (États-Unis) par Yoann Gentric (Actes Sud, 2008)



Homme d'affaires bientôt quinquagénaire et déjà coupé du monde, Richard Novak ne sort plus guère de sa luxueuse maison qui domine Los Angeles, se consacrant au double entretien compulsif de sa fortune sur Internet et de sa forme physique, confiée – côte ouest oblige – aux soins attentifs combinés d'une nutritionniste et d'un coach per-

sonnels. Deux incidents, concomitants et également insolites, viennent un jour le réveiller de l'hygiéniste amnésie qu'il s'est choisie pour existence.

Le premier prend la forme d'une intense douleur physique défiant toute tentative de diagnostic. Le second a pour visage celui, inquiétant, qu'offre l'étrange dépression de terrain qui ne cesse de s'approfondir à quelques mètres de sa forteresse californienne... De ce jour, notre homme s'aperçoit avec stupéfaction qu'une ex-mère au foyer déprimée et une star d'Hollywood peuvent avoir mille choses à se dire, qu'un partenariat commercial peut naître entre le financier qu'il est, un vendeur de donuts immigré et un ancien beatnik icône de la contre-culture, que les amitiés ne connaissent de frontières ni ethniques ni sociales, enfin qu'aucun père ne peut décider d'oublier son fils – et inversement. Se risquer à vivre, réapprendre le goût des autres... Et si le salut résidait dans l'aventure très concrètement humaine ?

« Fresque hollywoodienne ou farce à la Woody Allen ? Qu'importe. (...) A. M. Homes excelle dans les dialogues absurdes, les situations improbables. Elle fait de l'humour en douce et, effrontée, se moque de tout ce petit monde qu'elle met en scène. Les bourdes existentialistes de Richard décapent le décor américain : elles ne sont que réjouissances. » Martine Laval, *Télérama*

Le torchon brûle, traduit de l'anglais (États-Unis) par Dorothée Zumstein (Belfond, 2001)/INDISPONIBLE /



D'une plume acérée, trempée dans le vitriol et l'humour noir, A.M. Homes autopsie la faillite de la sacro-sainte famille et du mariage, et se livre à une satire aussi impitoyable que lucide d'une société dont les rêves petits-bourgeois ont avorté. Rien ne va plus entre Paul et Elaine Weiss, un couple aisé de

banlieusards new-yorkais. Miné par la crise de la quarantaine, Paul se disperse dans des aventures extra-conjugales. Esclave d'un quotidien monotone, Elaine ressasse ses frustrations : l'amour aux abonnés absents, le beau pavillon avec jardin qui se dégingue de partout, les enfants – Daniel, douze ans, et Sammy, neuf ans – qui réclament trop d'attention.

Un soir, avec l'aide de Paul, elle met le feu à la maison. Comble de l'exaspération ? Désir fou de purification ? L'incendie précipite le couple, plus désorienté que jamais, dans une surenchère d'excentricités : les scènes de ménage tournent au pugilat, Elaine découvre des plaisirs inédits dans les bras d'une voisine, Paul devient la proie d'une inquiétante nymphomane adepte de jeux pervers. Incapables de mesurer l'impact de leur mal-être sur les enfants, Elaine et Paul s'enlisent dans des délires dont ils sont loin de soupçonner l'issue tragique...

Mauvaise mère, (Belfond, 1997 - Pocket, 1998)



Que se passe-t-il quand une jeune fille adoptée rencontre une femme qui, vingt ans auparavant, a abandonné son bébé ? Et surtout, quand la femme en question est psychanalyste, et la jeune fille... sa patiente ?...

Avec une perversité redoutable, allégée par un irrésistible humour, A. M. Homes construit un angoissant jeu du chat et de la souris dont l'issue hantera longtemps le lecteur. S'attaquant au passage à quelques-uns de nos grands mythes contemporains – la psychanalyse, la maternité, l'adoption –, elle nous offre une peinture de la vie new-yorkaise digne d'un Hitchcock revisité par Woody Allen.

« A. M. Homes nous apprend à nous connaître, à comprendre que nous sommes le jouet passif de nos compulsions et de nos refoulements, de nos désirs et de nos éclairs de folie. Malgré la franchise carrée de l'époque, ce sont des choses dont on ne parle jamais. Nous y pensons la nuit pendant nos torturantes insomnies. » Ruth Rendell.



© Jacques Leenhardt

Michèle Lesbre France

Les œuvres fantômes

L'auteur

Michèle Lesbre vit à Paris. Elle a commencé il y a plus de quinze ans déjà à écrire des livres qui hantent la mémoire après avoir fait du théâtre dans des troupes régionales et enseigné dans les écoles. *Sur le sable*, son onzième livre, est paru en mai 2009 après *Le Canapé rouge* (qui a figuré sur la dernière liste du Goncourt et a obtenu le Prix Pierre-Mac-Orlan et le Prix Millepages 2007), *La Petite trotteuse* (Prix des libraires Initiales Automne 2005, prix Printemps du roman 2006, prix de la ville de Saint-Louis 2006), *Un certain Felloni* (2004) et *Boléro* (2003).

L'œuvre

Sur le sable (Sabine Wespieser, 2009)
Le canapé rouge (Sabine Wespieser, 2007 – Folio, 2009)
La petite trotteuse (Sabine Wespieser, 2005 – Folio, 2007)
Un certain Felloni (Sabine Wespieser, 2004)
Boléro (Sabine Wespieser, 2003)
Nina par hasard (Seuil, 2001) / INDISPONIBLE /
Victor Dojlida, une vie dans l'ombre (Noésis, 2001) / INDISPONIBLE /
Que la nuit demeure (Actes Sud, « Babel Noir », 1999)
Une simple chute (Actes Sud « Babel Noir », 1997) / INDISPONIBLE
Un homme assis (Manya, 1993 – Libro, 2000) / INDISPONIBLE
La belle inutile (Le rocher, 1991)

La presse

« À l'instar de son héroïne, Michèle Lesbre a relu Patrick Modiano, aimant cette porosité entre la lecture et l'écriture, cherchant toujours à rendre hommage aux écrivains sous forme de ping-pong littéraire. L'exercice était risqué, mais le résultat tient de la magie. Les phrases de l'un se faufilent dans celles de l'autre, pareilles à une longue promenade parisienne, main dans la main. »

Christine Ferniot, *Lire*

Zoom

Sur le sable (Sabine Wespieser, 2009)



Apercevant des flammes derrière une dune qu'elle longeait au gré de ses pérégrinations, la narratrice s'arrête. À la lisière de l'incendie, recroquevillé sous une couverture, un homme prostré contemple le sinistre. Intriguée, la femme accepte de rester près de lui. En rupture de ban, elle vient de quitter un poste de veilleuse de nuit dans un hôtel parisien. Elle a également rompu avec l'homme qu'elle aimait. Les personnages des romans de Modiano, qu'elle a intégralement relus à la faveur de ses nuits de veille, lui offraient sans doute une meilleure compagnie... Flottant entre les êtres réels et les êtres de fiction, elle suit ce qu'elle appelle sa « pente douce ». L'homme de la plage ne cesse de parler. Il est venu enterrer sa mère et, dirait-on, voir disparaître cette maison de malheur où se sont noués pour lui tant de drames : la jeune noyée d'un dimanche de son enfance, sa mère qui venait y rejoindre son amant, un ancien de l'OAS, et Sandra, avec qui il aurait aimé vivre là mais qui a été brutalement extradée vers l'Italie et emprisonnée. Au fil du monologue de ce compagnon de hasard, son auditrice est comme malgré elle envahie par ses propres fantômes. Ses deuils, son amour perdu à Bologne, sa quête et ses combats ressurgissent, brossant par touches légères le portrait d'une femme dont la liberté et la solitude sont les véritables compagnes. Avec ce onzième livre, Michèle Lesbre poursuit sa route, déterminée et lumineuse, où le pouvoir enchanteur des mots réveille la rumeur du monde.

« Fiction et réalité se retrouvent in fine au même niveau, la "rencontre" avec Modiano bouleversant tout autant la vie de la narratrice que la confidence de l'homme sur la plage. Hommage à l'œuvre de l'auteur de *Villa triste*, *Sur le sable* apparaît ainsi, plus généralement, comme un singulier salut à la puissance de la littérature. »

Michel Abescat, *Télérama*

Le canapé rouge (Sabine Wespieser, 2007 – Folio, 2009)



Parce qu'elle était sans nouvelles de Gyl, qu'elle avait naguère aimé, la narratrice est partie sur ses traces. Dans le transsibérien qui la conduit à Irkoutsk, Anne s'interroge sur cet homme qui, plutôt que de renoncer aux utopies auxquelles ils avaient cru, tente de construire sur les bords du Baïkal un nouveau monde idéal.

À la faveur des rencontres dans le train et sur les quais, des paysages qui défilent et aussi de ses lectures, elle laisse vagabonder ses pensées, qui la renvoient sans cesse à la vieille dame qu'elle a laissée à Paris. Clémence Barrot doit l'attendre sur son canapé rouge, au fond de l'appartement d'où elle ne sort plus guère. Elle brûle sans doute de connaître la suite des aventures d'Olympe de Gouges, auteur de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, de Marion du Faouët qui, à la tête de sa troupe de brigands, redistribuait aux miséreux le fruit de ses rapines, et surtout de Milena Jesenská qui avait traversé la Moldau à la nage pour ne pas laisser attendre son amant. Autour du destin de ces femmes libres, courageuses et rebelles, dont Anne lisait la vie à l'ancienne modiste, une belle complicité s'est tissée, faite de confidences et de souvenirs partagés. À mesure que se poursuit le voyage, les retrouvailles avec Gyl perdent de leur importance. Arrivée à son village, Anne ne cherchera même pas à le rencontrer...

Dans le miroir que lui tend de son canapé rouge Clémence, l'éternelle amoureuse, elle a trouvé ce qui l'a entraînée si loin : les raisons de continuer, malgré les amours perdues, les révolutions ratées et le temps qui a passé.

Le dixième livre de Michèle Lesbre est un roman lumineux sur le désir, un de ces textes dont les échos résonnent longtemps après que la lecture en est achevée.

La petite trotteuse (Sabine Wespieser, 2005 – Folio, 2007)



Au hasard d'un déménagement de sa mère, la narratrice tombe sur une boîte où est remis tout ce qui reste de son père : entre autres papiers, un certificat de démobilisation, le câblogramme annonçant sa naissance, et puis une montre. Depuis qu'elle a retrouvé cette montre, qui ne la quitte pas, la narratrice s'est elle-même mise en mouvement : suivant une impulsion implacable, elle

visite des maisons, comme pour retrouver le lieu d'un rendez-vous manqué.

Alors qu'elle est au bout de son improbable quête, le présent se substitue de plus en plus souvent, en autant de fondus enchaînés, à des scènes de sa vie passée : dans l'hôtel où elle s'est installée, le gros chat orange la renvoie à celui qui l'attend quelque part, mais aussi au compagnon de ses jeux de petite fille ; les pas de son voisin se superposent à ceux de son père, lourds de chagrin ; l'ombre de sa mère, silhouette frivole, rôde...

Dans la maison du bord de mer, dernière étape du périple, la houle des souvenirs l'assaille : les images de son enfance qui commença avec la guerre, celles des uniques vacances en famille, un désastre, celles d'esquisses de maisons aussi, dessinées par un père triste et mystérieux, mort trop tôt et avec qui pourtant elle n'a pas cessé de s'entretenir.

Peu à peu se construit, sous nos yeux, et presque à l'insu de la narratrice, un magnifique et subtil roman des origines : les fils de sa vie se dénouent, elle comprend, à la faveur des scènes qui se superposent dans son esprit, sa fascination pour le théâtre et son désir constant de trouver dans les mots des autres un début d'explication. Ses engagements politiques enfin s'éclairent à la lumière des idées qu'elle soupçonne avoir été celles de son père... et elle connaît enfin l'apaisement.

Jamais Michèle Lesbre n'est allée si loin dans l'entrelacement de son expérience intime et de la fiction, et jamais elle n'a montré de manière si lumineuse le pouvoir rédempteur des mots, qu'elle tisse comme un enchantement.

Un certain Felloni (dessins de Gianni Burattoni, Sabine Wespieser, 2004)



Ferrare, 1943. Alors qu'il se rend à bicyclette à son poste de travail, Felloni est pris dans une embuscade fasciste. Sans rien comprendre à ce qui lui arrive, le jeune homme se retrouve peu après, couché dans la neige, blessé, parmi d'autres agonisants. Dans ce temps suspendu qui s'ouvre entre la vie et la mort, les souvenirs

affluent : la tendresse de sa mère, le gâteau aux châtaignes, l'odeur du tabac de son père, la pêche aux anguilles dans le delta, mais aussi ses frayeurs d'enfant face aux exactions fascistes, aux chants de propagande, au désespoir des adultes. Plane aussi le doux visage de Sandra, de son amour qui lui faisait oublier la guerre.

Michèle Lesbre, en s'emparant du personnage de Felloni, apparu fugitivement dans une nouvelle de Giorgio Bassani, Une nuit de 1943, écrit un texte intense et poétique sur le chaos de la guerre, sur l'absurdité de cette mort et sur ces vies ordinaires que l'Histoire jette dans les ténèbres.

Comme en écho à ses visions, les dessins de Gianni Burattoni déclinent les gammes du gris, donnant corps aux brumes angoissantes du delta du Po, à la violence et à la mort, avec un trait d'une subtile beauté.

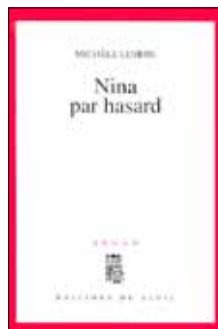
Boléro (Sabine Wespieser, 2003)



Dans l'euphorie du début des années soixante et sur fond de guerre d'Algérie finissante, une gamine, Emma, découvre le cinéma, l'amour fou, la réalité du monde et la mort. La musique entêtante du Boléro de Ravel rythme les deux étés à la campagne pendant lesquels Gary Cooper et Marilyn, plus vrais que la vraie vie, le dis-

putent à Fred et Paul, ses « Jules et Jim », sous la bienveillante protection de Gisèle, leur initiatrice et leur mentor.

Bien des années plus tard, alors qu'Emma est solitaire et perpétuellement en quête d'un emploi, le passé resurgit, évoqué une fois encore par la musique du Boléro qui ravive les blessures de la guerre d'Algérie.



Nina par hasard. Nina et Suzy. La fille et la mère. La fille est apprentie coiffeuse, la mère travaille dans une des dernières petites usines textiles du nord de la France. Dimanche, c'est l'anniversaire de Suzy. Le dimanche est un jour étrange, le bonheur, parfois, une idée désespé-

rante. Dans l'univers clos de ces deux femmes, les hommes ne sont que des passions ravageuses pour la mère, des pères impossibles pour la fille qui, au seuil de sa vie d'adulte, a sur le monde un regard d'une singulière lucidité, tandis que tout semble irréel lorsqu'elle règle ses comptes.

Et puis, il y a l'autre Nina, celle de Tchekhov. Il y a cet ailleurs sublimé qu'est le théâtre, où l'on peut jouer la vie, oublier peut-être le lent et inexorable naufrage de l'amour, de la jeunesse, de l'espoir. Il y a le désir, la force immense et belle du désir.



Victor Dojlida est né en 1926, en Biélorussie.

Il a trois ans et sa sœur Clara dix-huit mois lorsque sa famille émigre en Lorraine en 1929, pour s'établir d'abord à Trieux où le père est employé à la mine, puis à Homécourt où il entre aux aciéries. Le 10 mai 1940, la première bombe s'écrase

sur Homécourt. L'école ferme. Victor ne passera pas le certificat d'études. Malgré son jeune âge, il s'engage clans diverses actions, et entre clans la Résistance.

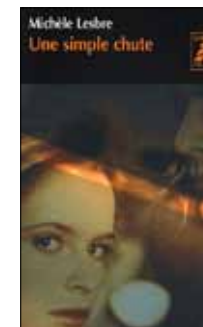
En février 1944, il est arrêté, son réseau a été dénoncé. C'est la déportation et les camps. Il a presque vingt ans lorsqu'il revient. Le juge qui l'a livré à la Gestapo et le policier qui a dénoncé son réseau sont encore en place. Ce n'est pas supportable, pour ce jeune homme rescapé de l'enfer. Commence alors l'enchaînement des faits qui le conduiront en prison pendant près de quarante ans.



Confronté à Cécile, pratiquement le sosie de sa fille suicidée, André Martin, flic anonyme, apprend à jouer avec le feu de la mémoire. Cherchant avant tout sa présence, il prolonge les interrogatoires de la jeune femme, laquelle trouve en lui le confident dont elle avait besoin. Tandis qu'elle lui détaille l'affaire à la-

quelle elle est mêlée, le policier plonge dans l'amertume du deuil inachevé de sa fille, seul espace où il parvient à se sentir humain. Un jeu sans joie s'installe entre eux. Martin s'en délecte, s'en saoule jusqu'à souffrir, dix ans plus tard, d'une gueule de bois meurtrière.

Michèle Lesbre excelle à rendre la grisaille des existences comme la gaieté brûlante d'un regard, mais plus encore à démonter les dérèglements de chacun, les petites folies qui font tous les jours les grands drames. *Que la nuit demeure* résonne de la "petite musique" si particulière qu'elle a su faire entendre dans le tintamarre du polar français.



Dans un train qui l'emmène vers les lieux de son enfance, le narrateur voit s'asseoir à côté de lui une femme au comportement étrange, qui entreprend de lui raconter son histoire. Il essaie d'échapper aux confidences, mais Lila insiste, lui raconte sa vie ordinaire, l'aveu d'adultère du mari, la fuite, le drame

qu'elle a vécu dans un village où un crime fut commis. C'est là qu'elle retourne aujourd'hui, c'est aussi là qu'il se rend. Par lâcheté, ou pour tromper son ennui, parce que cette femme surtout a le charme de l'inquiétant imprévu, le narrateur l'écoute, passe de la compassion à la complicité. Il cédera encore quand elle demandera le pire. Qui n'a pas en lui quelques renoncements ou lâchetés inavouables ? Minuteuse description d'un engrenage implacable et finalement meurtrier, *Une simple chute* renvoie le lecteur à ses peurs intimes et dévoile les hommes comme seules les femmes semblent les connaître, infiniment cruels et durs.



Un homme à sa fenêtre
attend le retour de sa
blonde.

La vieille Miss épie le
quartier : « Le monde est
ailleurs, trop loin. » Ici
les solitudes se côtoient,
s'observent et se rassu-
rent. Imperceptiblement,
l'équilibre se rompt quand
un homme étrange s'ins-
talle chez la petite Lorette.

Il est engagé dans une sale histoire, où les des-
tins de ces personnages - dont Michèle Lesbre
dresse des portraits avec une précision remar-
quable, saisissant dans les gestes quotidiens
les peurs, les manques et les désirs vont se
croiser, et finir par s'anéantir dans un dénoue-
ment sanglant parfaitement inattendu.



© Hélène Bamberger

Laurent Mauvignier

France

Le choix de la première personne fictive

L'auteur

Laurent Mauvignier est né en 1967. *Loin d'eux* est son premier roman. En septembre 2000, il publie le deuxième, *Apprendre à finir*, prix du Livre Inter 2001. En 2006, *Dans la foule* reçoit le prix du Roman Fnac.

L'œuvre

Des hommes (Minuit, 2009)

Dans la foule (Minuit, 2006 – « Double », 2009)

Le lien (Minuit, 2005)

Seuls (Minuit, 2004)

Plus sale (Inventaire/Invention, 2004) / INDISPONIBLE /

Ceux d'à côté (Minuit, 2002)

Apprendre à finir (Minuit, 2000 – « Double », 2004)

Loin d'eux (Minuit, 1999 – « Double », 2009)

La presse

« Comme dans les drames intimes des précédents romans de Mauvignier, *Apprendre à finir* (2000) ou *Ceux d'à côté* (2002), c'est encore une fois par la voix-litanie de narrateurs que l'on pénètre dans l'univers clos d'une tragédie collective. En accompagnant depuis dix ans la trajectoire littéraire de Laurent Mauvignier, ses romans en forme de monologues circulaires et blessés, c'est à une montée en puissance romanesque époustouflante qu'on assiste. De l'incarcération de soi dans sa propre psyché (*Loin d'eux*, 1999) à l'incarcération des êtres face à l'événement (la tragédie du stade du Heysel de *Dans la foule*, 2006), ou aujourd'hui dans les rets de l'Histoire, d'une histoire qui ne les laissera jamais en paix. *Des hommes* est un très grand roman – celui qu'on attendait sur la guerre d'Algérie. »

Nelly Kaprièlian, *Les Inrockuptibles*

Zoom

Des hommes (Minuit, 2009)



Ils ont été appelés en Algérie au moment des « événements », en 1960. Deux ans plus tard, Bernard, Rabut, Février et d'autres sont rentrés en France. Ils se sont tus, ils ont vécu leurs vies.

Mais parfois il suffit de presque rien, d'une journée d'anniversaire en hiver, d'un cadeau qui tient dans la poche, pour que, quarante ans après, le passé fasse irruption dans la vie de ceux qui ont cru pouvoir le nier.

« Depuis dix ans ce jeune et singulier romancier, qui tient de l'écrivain public et du psychologue, n'a de cesse, en s'effaçant toujours plus, de rendre la parole aux sans-voix, d'arracher des aveux aux taiseux, de ressouder les destins brisés, de nommer l'innommable, d'écouter les survivants de désastres intimes – un suicide, un viol – ou de drames qui ont marqué les consciences, comme celui du stade du Heysel, en 1985. Sa prose, étonnante, organique et polyphonique, mêle les récits de tous ces anonymes pour n'en faire qu'un.

Ici, dans cette tragédie en quatre actes (« après-midi », « soir », « nuit », « matin »), Feu-de-Bois, Rabut, Février et les autres, qu'ils l'exhibent ou la dissimulent, qu'ils la fassent saigner ou la pansent, portent la même blessure et semblent charger Laurent Mauvignier d'en mesurer la largeur et la profondeur. Ils ont raison de lui faire confiance : ce grand écrivain ne les trompera jamais, et sa main ne tremble pas. »

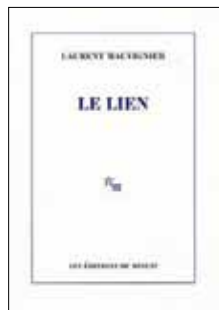
Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*



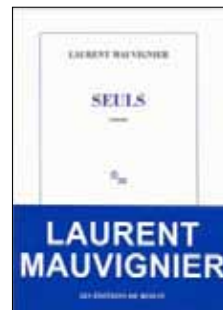
Jeff et Tonino venus de France, Geoff et ses frères de Grande-Bretagne, Tana et Francesco qui viennent de se marier en Italie, mais aussi Gabriel et Virginie à Bruxelles, tous seront au rendez-vous du « match du siècle » : la finale de la coupe d'Europe des champions qui va se jouer au stade du Heysel, ce 29 mai 1985.

La jalousie, le vol des billets, l'insouciance d'une lune de miel : plus rien n'aura d'importance après le désastre.

Excepté de retrouver Tana.



Elle croit qu'il est parti par goût de la liberté. Il pense qu'il revient parce qu'elle est malade. Les voilà de nouveau ensemble, avec, devant eux, le temps de s'avouer ce qui les réunit et d'affronter ce qui les sépare.



de rien.

Mais quand Tony part sans prévenir personne, c'est à Pauline que son père va demander de l'aide. Et cette fois, il faudra bien que tout soit dit.

Pauline est revenue. En attendant de trouver un appartement, elle s'est installée chez Tony, comme quand ils étaient étudiants.

Tony raconte à son père que rien n'a changé : il fait toujours semblant de n'être pas amoureux d'elle, et elle ne s'aperçoit



une nuit, les néons, il ne dormira pas.]

[Le lendemain, il faudra user de l'ombre et de la patience, et tenir pour soi de recommencer toujours, ce plaisir, ce bonheur et sa peur, vivre plus haut que la mort et savoir la négliger, la dédaigner - alors il se dit qu'à nouveau il ira sur les boulevards, il guettera la

Ceux d'à côté (Minuit, 2002)

Apprendre à finir (Minuit, 2000 – « Double », 2004)

Loin d'eux (Minuit, 1999 – « Double », 2009)



Parce que Claire, sa voisine, lui a raconté ce que c'est de revivre sa propre mort chaque nuit, d'entendre un souffle d'homme derrière soi et de sentir sur son corps son odeur à lui, des semaines après.

Et parce que s'appropriier l'histoire des autres c'est au moins commencer à vivre un peu, alors Catherine attend, le jour, la nuit, cet homme-là. L'homme qui marche dans la ville et rôde vers la piscine, dans les rues, parfois jusqu'à chez elle.



Il avait dit : ici, je n'en peux plus. Avec toi je ne peux plus. Alors après son accident, les semaines dans la chambre blanche, son retour à la maison pour la convalescence, ça a été comme une nouvelle chance pour elle, pour eux. Elle a repris confiance et elle s'est dit, je serai celle qui donnera tout, des fleurs, mon temps, tout. Pour que tout puisse recommencer.



Lorsque Luc est parti, ses parents, Jean et Marthe, ont pensé que c'était mieux pour eux trois. Gilbert et Geneviève, son oncle et sa tante, eux aussi ils y ont cru. Mais pas Céline, sa cousine. Elle, c'est la seule qui n'a pas été surprise, la seule à avoir craint que ce qui en Luc les menaçait tous finisse par s'abattre sur eux.



© Opale / JF

Richard Powers États-Unis

La puissance de l'intrigue

L'auteur

Richard Powers étudie la physique à l'Université de l'Illinois. Il obtient un diplôme dans le domaine littéraire en 1979, avant de travailler à Boston en tant que programmeur informatique. Il y fait la connaissance d'un photographe au musée des Beaux Arts, rencontre artistique le marquant si profondément qu'il abandonne son emploi afin d'écrire son premier roman, *Trois fermiers s'en vont au bal*, publié en 1985.

Il déménage ensuite aux Pays-Bas, où il écrit *Prisoner's Dilemma*, puis *The Gold Bug Variations*, œuvre alliant la génétique, la musique et l'informatique. *Operation Wandering Soul* est rédigé durant un séjour d'un an à l'université de Cambridge, avant son retour en Illinois. Écrivain reconnu, il publie alors *Galatea 2.2* en 1995, relatant les déviations d'une intelligence artificielle, et *Gain* en 1998, l'évolution parallèle d'une fabrique de produits chimiques et de la vie déclinante d'une femme atteinte d'un cancer.

Plowing the Dark, sorti en 2000, est construit sur le même modèle, abordant le concept de réalité virtuelle. Richard Powers poursuit son travail d'exploration quant aux effets de la science moderne sur les vies humaines, à travers ses romans.

L'œuvre

L'ombre en fuite, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Yves Pellegrin (Le Cherche Midi, 2009)

La chambre aux échos, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Yves Pellegrin (Le Cherche Midi, 2008 – 10/18, 2009)

Le temps ou nous chantions, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard (Le Cherche Midi, 2006 – 10/18, 2008)

Trois fermiers s'en vont au bal, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Yves Pellegrin (Le Cherche Midi, 2004 – 10/18, 2006)

La critique

« Richard Powers est sans aucun doute l'un des écrivains américains les plus originaux de sa génération. »

Pierre Assouline

Zoom

L'ombre en fuite, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Yves Pellegrin (Le Cherche Midi, 2009)



Washington. Adie Klarpol, une jeune artiste désillusionnée, est engagée par une compagnie d'informatique pour travailler sur un système expérimental, « la Caverne ». Ce simulateur d'univers virtuels en 3D permet de revisiter, entre quatre murs, les chefs-d'œuvre de l'art.

Beyrouth. Taimur Martin, professeur d'anglais, est pris en otage par des fondamentalistes islamistes. Seul dans un cachot, il n'a que sa mémoire et son imagination pour s'évader.

Un simulateur d'univers virtuels, un cachot : deux pièces dissemblables, toutes deux ouvertes à toutes les transformations, l'une par la magie de l'informatique, l'autre par la ténacité de l'esprit humain. Deux univers a priori inconciliables dont Richard Powers, avec son sens renversant du romanesque, tire une polyphonie grandiose.

Le romancier explore le destin de l'art à l'époque du virtuel, celui de la mémoire à l'époque de l'informatique et questionne une fois de plus les rapports entre science, histoire et imagination.

« Richard Powers est, tout simplement, l'un des meilleurs écrivains d'aujourd'hui. Sa prose est magnifique, son propos saisissant. »

François Busnel

La chambre aux échos, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Yves Pellegrin (Le Cherche Midi, 2008 – 10/18, 2009)



Par une nuit d'hiver, sur une petite route du Nebraska, Mark Schluter est victime d'un grave accident de voiture. Sa sœur aînée, Karin, revient dans sa ville natale pour être à son chevet. Mais lorsque Mark sort du coma, il semble ne plus la reconnaître. Karin fait alors appel à Gerald Weber, un

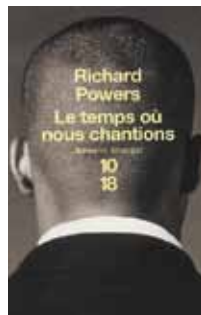
célèbre neurologue, spécialiste des troubles singuliers du cerveau.

Alors que Weber étudie son cas, Mark essaye de reconstituer peu à peu ce qui s'est passé la fameuse nuit de son inexplicable accident et d'identifier le témoin anonyme qui lui a sauvé la vie avant de disparaître en laissant une étrange note.

Ce qu'il va découvrir changera à jamais sa vie, celle de sa sœur et celle de Weber.

Après le succès du *Temps où nous chantions*, élu meilleur livre étranger 2006 par *Lire*, Richard Powers réussit le tour de force de nous donner avec *La Chambre aux échos*, National Book Award 2007, un roman qui aborde la question de l'identité et de la condition humaine, sans jamais se départir d'un remarquable sens du récit et de l'intrigue.

Le temps où nous chantions, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard (Le Cherche Midi, 2006 – 10/18, 2008)



En 1939, lors d'un concert de Marian Anderson, David Strom, un physicien juif allemand émigré aux États-Unis pour fuir les persécutions nazies, rencontre une jeune femme noire, Delia Daley.

Ils se marient et élèvent leurs trois enfants dans le culte exclusif de la musique, de l'art, de la science et de l'amour universel, préférant ignorer la violence du monde autour d'eux.

Cette éducation va avoir des conséquences diverses sur les trois enfants. Jonah devient un ténor de renommée mondiale, Ruth va rejeter les valeurs de sa famille pour adhérer au mouvement des Black Panthers, leur frère Joseph tentera de garder le cap entre l'aveuglement des uns et le débordement des autres, afin de préserver l'unité de sa famille en dépit des aléas de l'histoire.

Avec des personnages d'une humanité rare, Richard Powers couvre dans cet éblouissant roman polyphonique un demi-siècle d'histoire américaine, nous offrant, au passage, des pages inoubliables sur la musique. *Le Temps où nous chantions* a été élu meilleur livre de l'année par le *New-York Times* et le *Washington Post*.

« Richard Powers a accompli quelque chose de magnifique, davantage que les noces délicates de la catastrophe personnelle avec le désastre national : un essai splendide sur la persévérance sous toutes ses formes. » **Colson Whitehead, New York Times**

Trois fermiers s'en vont au bal, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Yves Pellegrin (Le Cherche Midi, 2004 – 10/18, 2006)



Tout commence par une photo, désormais célèbre : celle prise par August Sander de trois fermiers sur une route de campagne à la veille de la Première Guerre mondiale. Pourquoi cette photo obsède-t-elle tant le narrateur, depuis qu'il l'a vue par hasard dans un musée de Detroit ? Peter Mays, un jeune journaliste

de Boston, saura-t-il percer l'énigme de son étrange ressemblance avec l'un des fermiers de la photo ? Qu'est-il advenu de ces trois jeunes hommes ?

Telles sont les questions que se pose le lecteur, et auxquelles vont devoir répondre les protagonistes du roman de Richard Powers. De l'Europe dévastée par la guerre de 14-18, où nous suivons les pérégrinations tragico-comiques des fermiers, jusqu'à l'Amérique contemporaine, Richard Powers se livre au jeu des destins croisés et contrariés, en convoquant au passage quelques grandes figures tels Henry Ford ou Sarah Bernhardt.

À la fois saga familiale, roman picaresque et méditation sur la façon dont l'Histoire redistribue les cartes, *Trois fermiers s'en vont au bal*, premier roman de Richard Powers, a valu à celui-ci d'être cité par le magazine *Esquire* comme l'un des trois plus grands écrivains de la décennie, aux côtés de Martin Amis et Don DeLillo.



© Mathieu Bourgois

José Manuel Prieto

Cuba

Les œuvres fantômes

L'auteur

José Manuel Prieto, né à La Havane, Cuba en 1962, a vécu en Russie pendant douze ans. Il a traduit les œuvres de Brodsky et d'Anna Akhmatova en espagnol. Ses livres ont été traduits dans plus de sept langues. Il enseigne l'histoire russe à Mexico où il vit avec sa famille.

L'œuvre

Rex, traduit de l'espagnol (Cuba) par Christilla Vasserot (Bourgois, 2007)

Papillons de nuit dans l'empire de Russie, traduit de l'espagnol (Cuba) par Christilla Vasserot (Bourgois, 2003)

Zoom

Rex, traduit de l'espagnol (Cuba) par Christilla Vasserot (Bourgois, 2007)



Sur la Costa del Sol, un jeune homme fait irruption dans une mystérieuse maison. Engagé par une famille russe comme précepteur du jeune Pétia, c'est à ce dernier qu'il s'adresse tout au long du roman. Sous le charme de la mère manipulatrice, il se trouve embarqué par le père dans un trafic de faux diamants. Son enseignement, entièrement et uniquement fondé sur *La recherche du temps perdu*, ne manque pas d'éveiller les soupçons et les réticences de la famille. Voici donc ce curieux groupe enfermé dans cette

maison, craignant la vengeance d'une mafia dont ils font partie et qui les traque.

Le roman, divisé en douze parties, compte autant de commentaires qui permettent de relire ce livre aussi bien que Nabokov, Dostoïevski, Bradbury, Kafka ou Borges. Les citations défilent et transportent les personnages dans d'autres lieux, d'autres époques, où ils seraient empereurs ou rois.

Papillons de nuit dans l'empire de Russie,

traduit de l'espagnol (Cuba) par Christilla Vasserot (Bourgois, 2003)



Installé à Livadia, sur les bords de la mer Noire, un homme reçoit sept lettres de la femme qu'il a aimée, aidée, sauvée de la prostitution, avant qu'elle ne disparaisse soudainement.

Désireux d'écrire une lettre à la hauteur de celles qui lui ont été envoyées, il s'adonne à une

lecture compulsive de recueils de correspondance et épîtres diverses, dont il consigne nombre d'extraits qui sont autant de clés pour déchiffrer ce roman épistolaire d'un nouveau genre.

Renouant ainsi avec le roman d'aventures, le narrateur évoque son métier de contrebandier, ses pérégrinations à travers l'Europe et les pays de l'Est après la chute du mur de Berlin, toujours en quête de l'inaccessible papillon.



© D. R.

Marilynne Robinson États-Unis

La présence de la *Bible* dans la littérature contemporaine

L'auteur

Le premier roman de **Marilynne Robinson**, *Housekeeping* (1981), publié en France sous le titre *La Maison de Noé* (Albin Michel, 1983 - réédité sous le titre *La maison dans la dérive* aux éditions Métropolis), a figuré sur la liste des cent plus grands romans publiée par *The Observer* et a reçu le PEN/Hemingway Award du meilleur premier roman.

Publié en 2004, *Gilead* (Actes Sud, 2007) a obtenu le Pulitzer Prize for Fiction, ainsi que le National Book Critics Circle Award. Également auteur de deux essais, Marilynne Robinson enseigne à l'Iowa Writer's Workshop. Elle a reçu l'Orange prize, l'un des plus prestigieux prix littéraires au Royaume-Uni, pour son roman *Home*, paru chez Actes Sud le titre *Chez nous*.

L'œuvre

Chez nous, traduit de l'anglais (États-Unis) par Simon Baril (Actes Sud, 2009)

Gilead, traduit de l'anglais (États-Unis) par Simon Baril (Actes Sud, 2007)

La maison de Noé, traduit de l'anglais (États-Unis) par Robert Davreu (Albin Michel, 1983 - réédité sous le titre ***La maison dans la dérive***, Métropolis, 2002)

La critique

« De la paix intérieure et l'absolue confiance en l'homme qui régnaient dans Gilead, on est passé à l'angoisse fiévreuse et au doute permanent quant à la possibilité d'une quelconque rédemption. Cette tension palpable va monter crescendo et ne sera désamorcée que par instants aussi fugaces que bouleversants. Une pointe d'humour ou d'autodérision. Un bref éclat de rire entre un père et son fils. Une virée à trois où l'on partage un bol de fraises à bord de la vieille DeSoto que Jack a ressuscitée. Marilynne Robinson excelle à magnifier ces moments éphémères, extases minuscules où l'événement le plus trivial prend soudain des allures de miracle. Et c'est pour

Zoom

Chez nous, traduit de l'anglais (États-Unis) par Simon Baril (Actes Sud, 2009)



À trente-huit ans, Glory Boughton est de retour à Gilead, où se meurt son père, le révérend qui a exercé dans cette petite ville de l'Iowa un ministère respecté. Bientôt son frère, Jack – le fils prodigue de la famille, disparu depuis plus de vingt ans –, réapparaît lui aussi, en quête d'un refuge et dans l'espoir confus de se mettre en règle avec un passé tourmenté et douloureux.

Celui qui fut jadis l'enfant insupportable de la vaste fratrie des Boughton est devenu un adulte instable, alcoolique et incapable de se fixer ou de conserver un emploi. Sans cesse en porte-à-faux avec le monde et

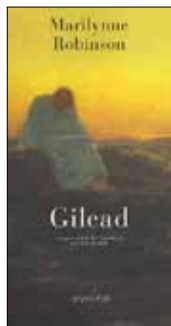
avec les siens – notamment avec son père, homme de traditions dont il est, contre toute attente, demeuré le fils préféré –, Jack, désormais détruit après avoir été un jeune homme brillant et séduisant tout autant que volage, va alors nouer avec sa sœur un lien d'une intensité incandescente et partager avec elle, dont la vie est également dans une impasse, le lourd secret de ses échecs.

Bouleversant et rédempteur, ce roman sur la famille, la fuite du temps et la succession des générations s'articule sur la triple question de l'amour, de la mort et de la foi. Peut-être plus accompli encore que *Gilead*, dont il constitue le prolongement, *Chez nous*, qui a obtenu le prestigieux UK Orange Prize 2009, est probablement le chef-d'œuvre de Marilynne Robinson.

ces instants de grâce qu'il faut lire *Chez nous*. La pureté de ses phrases lumineuses lorgne alors du côté d'Emerson ou de Thoreau, car, au-delà de l'enfant prodigue, nous dit-elle à demi-mot, c'est l'âme de l'Amérique qu'il s'agit de préserver. Une Amérique idyllique, de nature et de spiritualité. Une Amérique originelle qui seule peut sauver l'humain (trop humain) et vers laquelle, roman après roman, elle ne cesse de retourner. »

Augustin Trapenard, *Le Magazine Littéraire*

Gilead, traduit de l'anglais (États-Unis) par Simon Baril (Actes Sud, 2007)



Couronné par le Pulitzer 2005, un hymne superbe à une existence habitée par Dieu, sur fond de Guerre Civile américaine.

En 1956, sentant sa fin prochaine, le Révérend John Ames rédige à l'attention de son jeune fils une lettre en forme de confession et de méditation.

Ames est lui-même fils d'un prêcheur de l'Iowa et petit-fils

d'un pasteur qui, marqué par la vision du Christ enchaîné qu'il eut dans sa jeunesse, s'installa dans le Kansas afin de lutter pour l'abolition de l'esclavage. C'est dans ce sens qu'il devait prêcher tout au long de la Guerre Civile avant de devenir, à 50 ans, l'aumônier de l'armée de l'Union et de perdre un œil sur le champ de bataille.

Le révérend Ames raconte à son fils les tensions dont il fut le témoin entre l'ardent pacifiste qu'étaient son père et son grand-père, dont le fusil et la chemise ensanglantée tous deux cachés dans une couverture de l'armée sont peut-être les reliques de la bataille entre les abolitionnistes et ceux qui souhaitaient compter le Kansas parmi les états esclavagistes de l'Union. Ce faisant, il évoque l'histoire des liens sacrés qui, entre tendresse et inévitable conflit, unissent les pères et les fils.

Mais au delà de la dimension humaine de l'existence, au-delà même de la vision physique, incarnée, de Dieu qui sert de socle au récit, *Gilead* est aussi le récit d'une vision de la vie en tant que création étrange et merveilleuse. Le roman raconte en effet comment la sagesse s'est peu à peu forgée dans l'âme du révérend pendant sa vie solitaire et comment, présente diffusément même quand elle est trahie et oubliée, l'histoire se poursuit à travers les générations.

Entre louange et lamentation, un hymne superbe à une existence habitée par Dieu, cette existence que le révérend Ames aime tant et dont il va bientôt prendre congé...

La maison de Noé, traduit de l'anglais (États-Unis) par Robert Davreu (Albin Michel, 1983 - réédité sous le titre **La maison dans la dérive**, Métropolis, 2002)



Dans la nouvelle collection « les Oubliés », choisie et préfacée par Jerome Charyn.

Une collection totalement inédite : la bibliothèque d'un auteur. Jerome Charyn fait revivre des auteurs qu'il a aimés, des romans oubliés. Roman familial où deux petites filles orphelines sont confiées à leur grand-mère, puis à deux grands-tantes,

et enfin à une tante vagabonde, dans une petite ville au bord d'un lac glacial du Far West, « prouvé par un paysage hors du commun ... et la conscience que toute l'histoire humaine s'est déroulée ailleurs. »

« Je me suis surprise à lire lentement, puis plus lentement – ce n'est pas un roman qu'il faut parcourir vite, car chaque phrase est un délice. » **Doris Lessing**



© Daniel Mordzinski

Luiz Ruffato Brésil

Ville et énergie urbaine

L'auteur

Luiz Ruffato est né en 1961 dans le Minas Geral, il a publié des poèmes et des nouvelles. Il a reçu une mention spéciale en 2001 pour le Prix Casa de las Americas à La Havane pour son livre *Os Sobreviventes*.

Eles eram muitos cavalos (*Tant et tant de chevaux*) a été accueilli par la presse littéraire brésilienne comme un grand livre novateur dans le panorama de la fiction contemporaine brésilienne. Il a écrit depuis, un autre roman, *Inferno provisório*.

L'œuvre

Des Gens heureux, traduit du brésilien par Jacques Thiériot (Métailié, 2007)

Tant et tant de chevaux, traduit du brésilien par Jacques Thiériot (Métailié, 2005)

La critique

« Sans doute un de nos plus grands chocs de lecture de ces dernières semaines. *Tant et tant de chevaux*, du Brésilien Luiz Ruffato, est une bousculade de micro-récits, de monologues brûlants, d'éclats de vie et de souffrance. Un enchevêtrement furieux de pensées, d'obsessions, d'espoirs, de plaintes. À travers une multitude de voix, c'est un extraordinaire portrait de Sao Paulo, la mégapole brésilienne, qui se compose peu à peu. Des très riches et des très pauvres, des vieillards et des gamins mordus par des rats, des couples qui se déchirent, des chauffeurs de taxis, des médecins, des prostituées se croisent sans se répondre. Frénétique, dévorant, le roman présente ainsi la modernité comme un enfer cacophonique. On pense à Camer, mais en plus expérimental, chaque élément de la mosaïque trouvant son écriture propre, chaque tableau, sa langue. »

Michel Abescat, Télérama

Zoom

Tant et tant de chevaux, traduit du brésilien par Jacques Thiériot (Métailié, 2005)



Une journée dans la vie de la ville de São Paulo : des gens perdus dans l'anonymat de la mégapole, des couples qui se défont, des enfants mordus par des rats dans des taudis immondes, des enlèvements, des meurtres, des camelots, des vagabonds, des chômeurs, des prêcheurs sur les places, des voleurs, des chauffeurs de taxi qui racontent leur vie à leurs passagers, tous plongés dans la nostalgie d'une vie d'avant meilleure mais abandonnée au nom de l'argent et de la survie. Les

protagonistes se croisent sans se rencontrer et l'auteur, placé dans la perspective du personnage et non du spectateur, donne un aspect très singulier à cette fresque d'un immense troupeau perdu dans l'anonymat d'une vie frénétique, dont personne ne connaît plus rien.

Les tableaux se multiplient, l'écriture déploie un kaléidoscope du rythme de la cité et le langage fragmenté reflète cette course à l'intérieur de la plus grande ville d'Amérique latine.

« C'est un livre qui bat comme un pouls. *Tant et tant de chevaux*, de Luiz Ruffato rappelle, en effet, les mots de Stefan Zweig, exilé, qui dans *Brésil terre d'avenir*, décrivait Sao Paulo comme "un rythme fort et puissant, comme le pouls d'un coureur qui s'enivre de sa propre rapidité", où "la beauté est remplacée par l'énergie, qui est plus rare et a plus de prix dans les zones tropicales qu'ailleurs". C'est d'énergies et de conquêtes, d'un travail et de trouvailles sur la langue et sur les formes traditionnelles du roman, que vibre le texte de Luiz Ruffato. »

Clémence Boulouque, Le Figaro Littéraire

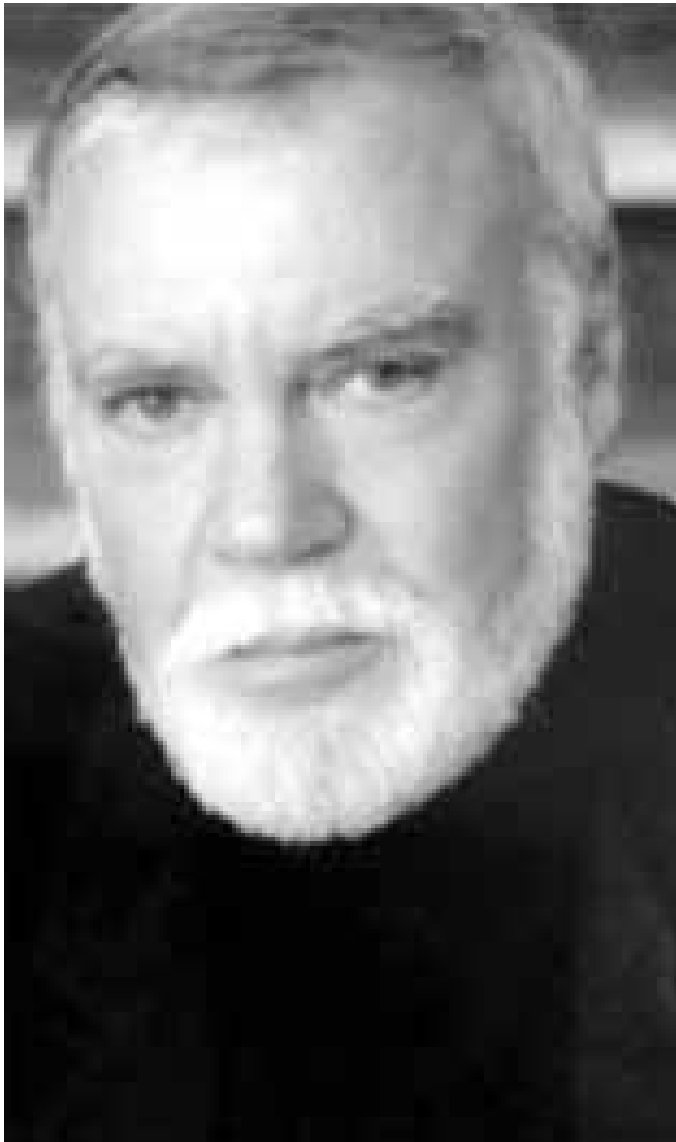
Des Gens heureux, traduit du brésilien par Jacques Thiériot (Métailié, 2007)



Une petite communauté italienne de l'intérieur du Minas Gerais : un père vindicatif et violent suit la lente désagrégation de la famille ; le remords et la maladie rongent une femme ; une mère et un fils règlent leurs comptes avec le passé ; un homme se sent coupable d'un crime qu'il n'est pas sûr d'avoir commis ; un autre homme disparaît sans laisser de traces ; un professeur garde un terrible secret...

Luiz Ruffato nous propose par la structure même de sa narration des portraits minutieux d'une société à l'agonie. Ces portraits nous font voir sous toute une variété d'angles les comportements et la complexité des relations.

Les protagonistes fonctionnent en une ronde de connexions et de vies. Les surprises de la narration ne sont pas liées à la trame des récits mais à la façon dont ils sont racontés. Le lecteur peut tenter d'y retrouver les structures familiales, les fils conducteurs, mais il peut aussi se laisser emporter dans ce panorama social intense et cruel par le texte lui-même et les innovations narratives qu'y propose l'auteur. Celui-ci recherche en effet sa structure plus dans le vocabulaire de la création plastique que dans la tradition littéraire.



© D. R.

Norman Rush États-Unis

Le choix de la première personne fictive

L'auteur

Norman Rush est né en 1933. Baignant depuis toujours dans l'univers des livres, il est tour à tour libraire et enseignant. Très marqué par ses cinq années passées au Botswana à diriger les *Peace Corps* (de 1978 à 1983), il commence véritablement sa carrière d'écrivain en publiant *Whites* (1986), un recueil de nouvelles traduit en français en 1988 (*Les Blancs*), suivi en 1991 de *Mating* (qui, dans sa version française, donnera *Accouplement*). Norman Rush a rencontré un immense succès critique et public dans le monde anglo-saxon avec ses deux premiers romans (*Accouplement* a notamment été lauréat du National Book). Son dernier livre, *Mortals*, sorti en 2003 aux États-Unis, a donné, dans sa version française, *De simples mortels*, et a été publié en 2007 aux éditions Fayard.

L'œuvre

De simples mortels, traduit de l'anglais (États-Unis) par Robert Davreu (Fayard, 2007)

Accouplement, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marianne Véron (Fayard, 2006 – Livre de Poche, 2008)

Les Blancs, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marianne Véron (Flammarion, 1988)

La presse

« Un style sublime, une ambition à couper le souffle, une perspicacité psychologique impressionnante. Voici un roman qui devrait vous consoler de la mort de Graham Greene. »

San Francisco Chronicle

« Magnifique. »

William Boyd

« *Accouplement* était un roman magnifique. *De simples mortels* est encore meilleur. »

Fortune

Zoom

De simples mortels, traduit de l'anglais (États-Unis) par Robert Davreu (Fayard, 2007)



Ray Finch, un Américain expatrié au Botswana au début des années 1990, est un agent de la CIA chargé de surveiller les figures politiques locales. Sa légère paranoïa n'arrange ni sa carrière ni ses affaires de cœur. Car l'ambition secrète de Ray, l'unique moteur de son existence, c'est l'amour fou qu'il porte à Iris, son épouse depuis dix-sept ans.

Pourtant, Ray en est convaincu, Iris ne partage pas cette félicité conjugale. Elle s'ennuie ferme et entame une thérapie auprès de Davis Morel, brillant médecin animé par

un vaste dessein : libérer le Botswana du joug chrétien. C'en est assez pour éveiller la vigilance de Ray qui propose à son supérieur hiérarchique de mener l'enquête sur cette « espèce d'Antéchrist à temps partiel ». Hélas, c'est une autre mission qu'on lui assigne : surveiller Samuel Kerekang, un Tswana frotté de socialisme qui tente de développer des communautés agraires. Ray décide de garder un œil sur les deux hommes, mais quand une violente jacquerie éclate au nord du Kalahari, il doit s'y rendre et laisser Iris seule à Gaborone, la capitale, avec le Dr Morel pour seul confident...

Accouplement, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marianne Véron (Fayard, 2006 – Livre de Poche, 2008)



La narratrice de ce roman étonnant est une anthropologue américaine partie mener à bien ses recherches au Botswana. La jeune femme est brillante, elle a la taille fine et une belle détermination. Elle a aussi un faible pour Nelson Denoon, un intellectuel charismatique à propos duquel courent les plus folles rumeurs : il aurait fondé une société secrète et utopique dans un coin perdu du désert du Kalahari et là, seul homme au sein d'une communauté de femmes noires, il régnerait en pacha.

Résolue à embrasser son destin, la jeune femme décide de le séduire. Débute alors une folle passion, amoureuse et intellectuelle. Mais les utopies, en amour comme en politique, ne durent qu'un temps...

« Un roman merveilleux, de ceux qui font entendre un style résolument nouveau et qui ouvrent de nouveaux territoires à la fiction. »

The New York Review of Books

« Une histoire d'amour complexe et bouleversante. On reste époustoufflé par tant de brio et d'intelligence. »

The Chicago Tribune

« Brillant, torride... Une œuvre remarquable ! »

Los Angeles Times Book Review

Les Blancs, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marianne Véron (Flammarion, 1988)



Fonctionnaires internationaux imbus d'eux-mêmes, sociologues souvent désespérés et missionnaires venus enseigner l'esprit de pauvreté à des Africains que n'épargnent ni la sécheresse ni la misère... Norman Rush a eu tout le loisir d'observer les Blancs arrivés au Botswana un peu par hasard, au cours des cinq années qu'il y a passées à la tête des Peace Corps.

C'est en les mettant en scène dans ce recueil de nouvelles, finaliste du prestigieux Pulitzer Prize, qu'il fit, en 1986, une entrée fort remarquée en littérature. On trouve dans ces six histoires l'humour grinçant, le style brillant et le portrait inouï du Botswana qui ont fait le succès des deux romans de Norman Rush.

« Puissant et original. »

The New York Times



© D. R.

Boualem Sansal

Algérie

Le journal

L'auteur

Né en 1949, **Boualem Sansal** vit à Boumerdès, près d'Alger. Il a fait des études d'ingénieur et un doctorat en économie. Il était haut fonctionnaire au ministère de l'Industrie algérien jusqu'en 2003. Il a été limogé en raison de ses écrits et de ses prises de position. *Le serment des barbares*, son premier roman, a reçu le prix du Premier Roman et le prix Tropiques 1999. *Le village de l'Allemand* a été récompensé par le Grand Prix RTL-Lire 2008 et le Grand Prix SGDL du roman.

L'œuvre

Le village de l'allemand ou le journal des frères Schiller (Gallimard, 2008 – Folio, 2009)

Petit éloge de la mémoire. Quatre mille et une années de nostalgie (Folio, 2007)

Poste restante : Alger. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes (Gallimard, 2006 – Folio, 2008)

Harraga (Gallimard, 2005 – Folio, 2007)

Dis-moi le Paradis (Gallimard, 2003)

L'enfant fou de l'arbre creux (Gallimard, 2000 – Folio, 2002)

Le Serment des barbares (Gallimard, 1999 – Folio, 2001)

La presse

« Surtout, ne pas se fier à son air juvénile et doux, à son allure d'étudiant décontracté; ne pas se fier à sa voix posée, à son sourire serein, à son regard tendre : Boualem Sansal a la rage. Il ne la crie pas, il l'écrit. Ou plutôt il la crie par écrit. Depuis son premier roman, *Le serment des barbares*, paru en 1999, cet écrivain algérien de 59 ans dénonce avec une extrême virulence la faillite de son pays. Avec une extraordinaire éloquence, il fustige dans un même élan militaires et islamistes, dénonce cette Algérie minée par "le traficotage, la religion, la bureaucratie, la culture du crime, du coup, du clan, l'apologie de la mort, la glorification du tyran, l'amour du clinquant, la passion du discours hurlé" - comme il le fait si bien dire à Lamia, l'héroïne d'*Harraga*, son quatrième roman paru en 2005. De livre en livre, dans un français éblouissant, sans haine mais avec une alacrité réjouissante, Boualem Sansal enfonce le clou, invective, vitupère, remet inlassablement la plume là où ça fait mal. »

Delphine Peras, Lire

Zoom

Le village de l'allemand ou le journal des frères Schiller (Gallimard, 2008 – Folio, 2009)



Les narrateurs sont deux frères nés de mère algérienne et de père allemand. Ils ont été élevés par un vieil oncle immigré dans une cité de la banlieue parisienne, tandis que leurs parents restaient dans leur village d'Ain Deb, près de Sétif. En 1994, le GIA massacre une partie de la population du bourg. Pour les deux fils, le deuil va se doubler d'une douleur bien plus atroce : la révélation de ce que fut leur père, cet Allemand qui jouissait du titre prestigieux de moudjahid...

Basé sur une histoire authentique, le roman propose une réflexion véhémement et profonde, nourrie par la pensée de Primo Levi. Il relie trois épisodes à la fois dissemblables et proches : la Shoah, vue à travers le regard d'un jeune Arabe qui découvre avec horreur la réalité de l'extermination de masse ; la sale guerre des années 1990 en Algérie ; la situation des banlieues françaises, et en particulier la vie des Algériens qui s'y trouvent depuis deux générations dans un abandon croissant de la République. « À ce train, dit un personnage, parce que nos parents sont trop pieux et nos gamins trop naïfs, la cité sera bientôt une république islamique parfaitement constituée. Vous devrez alors lui faire la guerre si vous voulez seulement la contenir dans ses frontières actuelles. » Sur un sujet aussi délicat, Sansal parvient à faire entendre une voix d'une sincérité bouleversante.

« Dans *Le Village de l'Allemand*, le romancier algérien s'attaque aux silences de l'histoire officielle de son pays et à l'occultation de la Shoah. Dans sa volonté de dénoncer les injustices, les mensonges, les diktats de toutes natures, de combattre l'amnésie, les révisionnismes historiques de toutes sortes, mais aussi de transmettre une mémoire, rien ne semble arrêter Boualem Sansal. Ni les critiques violentes qu'il a essuyées dans son pays, ni la censure dont ses derniers livres furent l'objet. Pour preuve son cinquième roman, *Le Village de l'Allemand*, qui est l'un des événements de cette rentrée littéraire. »

Christine Rousseau, Le Monde des Livres

Petit éloge de la mémoire. Quatre mille et une années de nostalgie (Folio, 2007)



« C'est le plus lointain, celui que j'aime à explorer, qui me donne le plus de frissons. Écoutez-moi raconter mon pays, l'Égypte, la mère du monde. Remplissez bien votre clepsydre, le voyage compte quatre mille et une années et il n'y a pas de halte.

Jadis, en ces temps fort lointains, avant la Malédiction, j'ai vécu en Égypte au temps de Pharaon. J'y suis né et c'est là que je suis mort, bien avancé en âge... » B. S.

Poste restante : Alger. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes (Gallimard, 2006 – Folio, 2008)



« En France, où vivent beaucoup de nos compatriotes, les uns physiquement, les autres par le truchement de la parabole, rien ne va et tout le monde le crie à longueur de journée, à la face du monde, à commencer par la télé. Dieu, quelle misère ! Les banlieues retournées, les bagnoles

incendiées, le chômage endémique, le racisme comme au bon vieux temps, le froid sibérien, les sans-abri, l'ETA, le FLNC, les islamistes, les inondations, l'article 4 et ses dégâts collatéraux, les réseaux pédophiles, le gouffre de la sécurité sociale, la dette publique, les délocalisations, les grèves à répétition, le tsunami des clandestins... Mon Dieu, mais dans quel pays vivent-ils, ces pauvres Français ? Un pays en guerre civile, une dictature obscure, une République bananière ou préislamique ?

À leur place, j'émigrerais en Algérie, il y fait chaud, on rase gratis et on a des lunettes pour non-voyants. » B. S.

Harraga (Gallimard, 2005 – Folio, 2007)



Une maison que le temps ronge comme à regret. Des fantômes et de vieux souvenirs que l'on voit apparaître et disparaître. Une ville erratique qui se dégingue par ennui, par laisser-aller, par peur de la vie. Un quartier, Rampe Valée, qui semble ne plus avoir de raison d'être. Et partout dans les rues hou-

leuses d'Alger des islamistes, des gouvernants prêts à tout, et des lâches qui les soutiennent au péril de leur âme. Des hommes surtout, les femmes n'ayant pas le droit d'avoir de sentiment ni de se promener. Des jeunes, absents jusqu'à l'insolence, qui rêvent, dos aux murs, de la Terre promise. C'est l'univers excessif et affreusement banal dans lequel vit Lamia, avec pour quotidien solitude et folie douce. Mais voilà qu'une jeune écervelée, arrivée d'un autre monde, vient frapper à sa porte. Elle dit s'appeler Chérifa, s'installe, sème la pagaille et bon gré mal gré va lui donner à penser, à se rebeller, à aimer, à croire en cette vie que Lamia avait fini par oublier et haïr.

Dis-moi le Paradis (Gallimard, 2003)



Au Bar des Amis, sur les hauteurs de Bab el-Oued, on discute beaucoup. On y refait le monde en général, et l'Algérie en particulier. Le patron, Ammi Salah, ancien fellagha revenu de tout, accepte que son établissement se transforme chaque jour en agora tapageuse. Chacun a son histoire à raconter, sa vision

de l'avenir ou du passé à faire valoir ou à inventer. De ces tonitruantes controverses émerge plus particulièrement l'histoire de Tarik, l'un des habitués, médecin dans un hôpital d'Alger. Tarik raconte comment il a récemment traversé l'Algérie en compagnie de deux de ses cousines, revenues de l'étranger pour aller voir leur mère mourante dans le sud du pays. Un personnage mystérieux incarne le désarroi du peuple algérien : c'est un enfant mutique recueilli en route par Tarik, qui garde les yeux grands ouverts sur un passé indicible. Le voyage permet à Tarik de dresser un inventaire de l'Algérie contemporaine, entre farce et cauchemar, et son récit autorise les ivrognes volubiles du Bar des Amis à déployer leurs précieux commentaires. On retrouve ici la verve rabelaisienne de Boualem Sansal, ses critiques cinglantes ou cocasses, son exceptionnelle vitalité littéraire.

L'enfant fou de l'arbre creux (Gallimard, 2000 – Folio, 2002)



Dans le sinistre bagne de Lambèse, en Algérie, de nos jours, deux détenus condamnés à mort dialoguent : un Français, Pierre Chaumet, et un Algérien, Farid.

Pierre est né en 1957, à Vialar (aujourd'hui Tissemsilt). Revenu clandestinement en Algérie afin de retrouver sa mère, qui l'a abandonné à sa

naissance, il a découvert un pays qui n'en finit pas de vivre avec des fantômes. Il a découvert, surtout, des vérités dangereuses sur certains aspects de la guerre d'Indépendance.

Farid, lui, a participé aux atrocités commises par les islamistes ou par ceux qui les ont cyniquement utilisés.

Pendant que Pierre et Farid discutent de la vie et de l'Algérie, une commission internationale des droits de l'homme s'apprête à visiter le pénitencier. L'administration de Lambèse est sur les dents...

On retrouve ici la verve rabelaisienne, l'humour féroce, les morceaux de bravoure hilarants et caustiques qui faisaient le prix du Serment des barbares. À la fois réquisitoire et satire, le roman étonne et réjouit par sa truculence, sa verve iconoclaste et sa profondeur, loin des clichés larmoyants et des plaidoyers emphatiques sur les droits de l'homme et l'Algérie contemporaine.

Le Serment des barbares (Gallimard, 1999 – Folio, 2001)



« Tout est douteux à Rouiba, son opulence autant que sa prétention d'être le poumon économique de la capitale. L'agriculture est un vice qui n'a plus de troupes. L'industrie bricole dans le vacarme et la gabegie. Les rapports d'experts le proclament ; mais qui les lit ? Le commerce est mort de mort violente,

les mercantis lui ont ôté jusqu'à la patente. À ceux qui s'en inquiètent, des nostalgiques de la mamelle socialiste ou des sans-le-sou, les bazaris jurent que c'est l'économie de marché et que ça a du bon. Leurs complices du gouvernement, qui ont fini de chanter la dictature du prolétariat, apportent de l'eau à leur moulin en discourant jusqu'à se ruiner le gosier. Et si le Coran, le règlement et la pommade sont de la conversation, ce n'est pour ces camelotiers ruisselant de bagou qu'artifices pour emmancher le pigeon et boire son jus. Soyons justes, on ne saurait être commerçant florissant et se tenir éloigné de l'infamie ; l'environnement est mafieux, le mal contagieux ; un saint troquerait son auréole pour un étal [...] Les rapports avaient prévu la dérive ; mais qui les a lus ?

Ainsi était Rouiba ; il y a peu. »

Une épopée rabelaisienne dans l'Algérie d'aujourd'hui.



© Gaëlle Glin

Elif Shafak Turquie

Le corps tel qu'il s'impose

L'auteur

Elif Shafak est née à Strasbourg en 1971. Couronnée de nombreux prix, elle est aujourd'hui la romancière la plus lue en Turquie, et son œuvre est traduite dans plus de vingt-cinq langues. Son premier roman, *Pinhan* (*Le mystique*), a reçu le prix Rumi en 1998, qui récompense la meilleure œuvre de littérature mystique en Turquie. Son deuxième roman, *Şehrin Aynaları* (*Les miroirs de la ville*), ancré dans le monde méditerranéen du XVII^e siècle, effectue la synthèse du mysticisme juif et islamique. *Mahrem* (*Le regard*) remporte le prix de l'Union des écrivains turcs en 2000. Quant à *Bit Palas* (*Bonbon Palace*), il devient rapidement un best-seller en Turquie. Elle se consacre ensuite à *Med-Cezir*, un essai sur le genre, la sexualité, les ghettos mentaux et la littérature. Elle écrit le roman suivant directement en anglais : *The Saint of Incipient Insanities* est publié chez Farrar, Straus and Giroux. Le deuxième roman qu'elle écrit dans cette langue, *The Bastard of Istanbul* (*La Bâtarde d'Istanbul*), est le livre le plus vendu en Turquie en 2006. Certains propos qui y sont tenus, relatifs au sort des Arméniens, conduisent l'auteur à être poursuivie pour « atteinte à la dignité de l'État turc ». Les charges contre elle sont finalement levées.

Après avoir mis au monde une petite fille en 2006, Elif Shafak traverse une dépression postnatale – expérience qui lui inspire son premier texte autobiographique, *Black Milk* (*Lait noir*), où elle dépeint les splendeurs et misères de la condition de mère et d'écrivain. Le livre, acclamé par la critique comme par le lectorat féminin, connaît un immense succès.

Son dernier roman, *The Forty Rules of Love* (*Soufi, mon amour*), paru en Turquie en 2009, achève de consacrer sa popularité : il s'en écoule 300 000 exemplaires en quatre mois.

En parallèle de son activité d'écrivain, Elif Shafak enseigne les sciences politiques. Diplômée de l'université technique du Moyen Orient à Ankara, elle détient un master en Gender and Women's studies et un doctorat en sciences politiques. Elle signe également des paroles de chansons pour des groupes de rock.

L'œuvre

Lait noir, traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy (Phébus, 2009)

Bonbon Palace, traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy (Phébus, 2008)

La Bâtarde d'Istanbul, traduit de l'anglais par Aline Azoulay (Phébus, 2007 - 10/18, 2008)

Zoom

Lait noir, traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy (Phébus, 2009)



Roman autant qu'essai autobiographique, *Lait noir* relate avec sincérité et brio les dix mois qui ont suivi la naissance de la fille d'Elif Shafak, ayant coïncidé avec une dépression postpartum. Aujourd'hui cette pathologie n'est plus taboue en Occident. Mais si elle est régulièrement abordée dans les médias et des ouvrages spécialisés, elle n'a que rarement fait l'objet de romans. En outre, aucune femme de confession musulmane n'en avait jusqu'à présent ausculté le déroulement, les enjeux et les arcanes.

Livre polyphonique, *Lait noir* entrelace les voix intérieures de l'auteur, voix contradictoires représentées par six petites bonnes femmes aux allures de poupées russes. Elif Shafak questionne la féminité en dialoguant tour à tour avec Miss Cynique Intello et Miss Ego Ambition, Miss Intelligence Pratique et Dame Derviche, Maman Gâteau et Miss Satin Volupté.

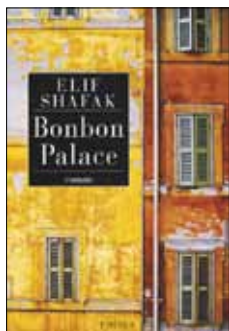
Onirique et d'une roborative ironie, ce joyau inclassable convoque également de grandes figures littéraires telles que Simone de Beauvoir, Zelda Fitzgerald, Doris Lessing et Sylvia Plath.

La presse

« Dans un livre grave et drôle, autobiographique, iconoclaste et intime (...) Elif Shafak (...) témoigne à sa façon de la crise d'identité à laquelle peuvent être confrontée les femmes quand elles veulent être à la fois mères et créatrices. (...) *Lait noir* se révèle vivant, pétillant, notamment grâce à l'apparition de six petites créatures têtues et véhémentes, six femmes incarnant les voix intérieures de l'écrivaine. »

Marc-Olivier Parlatano, *Le Courrier* (Genève)

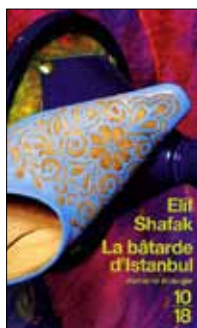
Bonbon Palace, traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy (Phébus, 2008)



Bienvenue à Bonbon Palace ! Elif Shafak nous ouvre grand les portes de cet immeuble d'Istanbul, jadis bâti par un riche Russe pour son épouse dont le regard vide ne s'allumait plus qu'à la vue de friandises. Si l'édifice a gardé une élégance surannée, il est aujourd'hui infesté

par la vermine et les ordures, au grand dam de ses habitants. Les coups de sang ne sont pas rares à Bonbon Palace ! Appartement après appartement, nous sommes invités à rencontrer les membres aussi excentriques qu'attachants de cette petite communauté d'un quartier populaire : le religieux gérant Hadji Hadji ; la désespérée housewife Nadja ; la cafardeuse Maîtresse bleue ; Meryem, mère de famille portant la culotte ; Hygiène Tijen, qui n'a pas volé son surnom ; les jumeaux coiffeurs Djemal et Djelal, au centre de tous les commérages ; notre narrateur, philosophe dépassé par les femmes. Géniale conteuse. Elif Shafak nous fait découvrir dans ce roman choral pimenté les petits secrets, les menus drames et les grandes espérances de chacun. Ses personnages hauts en couleur composent une véritable mosaïque de la société turque actuelle, reflétant ses aspirations, ses tensions et ses contradictions.

La Bâtarde d'Istanbul, traduit de l'anglais par Aline Azoulay (Phébus, 2007 - 10/18, 2008)



Chez les Kazanci, Turcs d'Istanbul, les femmes sont pimentées, hypocondriaques, aiment l'amour et parlent avec les djinn, tandis que les hommes s'envolent trop tôt - pour l'au-delà ou pour l'Amérique, comme l'oncle Mustafa.

Chez les Tchakhmakhchian, Arméniens émigrés aux États-Unis dans les années

20, quel que soit le sexe auquel on appartient, on est très attaché à son identité et à ses traditions. Le divorce de Barsam et Rose, puis le remariage de celle-ci avec un Turc nommé Mustafa suscitent l'indignation générale. Quand, à l'âge de vingt et un ans, la fille de Rose et de Barsam, désireuse de comprendre d'où vient son peuple, gagne en secret Istanbul, elle est hébergée par la chaleureuse famille de son beau-père.

L'amitié naissante d'Armanoush Tchakhmakhchian et de la jeune Asya Kazanci, la « bâtarde », va faire voler en éclats les secrets les mieux gardés. Avec ses intrigues à foison, ses personnages pour le moins extravagants et l'humour corrosif qui le traverse, *La Bâtarde d'Istanbul* pose une question essentielle : que sait-on vraiment de ses origines ? Enchevêtrant la comédie au drame et le passé au présent, Elif Shafak dresse un portrait saisissant de la Turquie contemporaine, de ses contradictions et de ses blessures.



© Ulf Andersen / Gamma

Vladimir Sorokine

Russie

Les œuvres fantômes

L'auteur

Vladimir Sorokine, né en 1955, vit à Moscou. Ingénieur diplômé, il n'a en fait jamais exercé cette profession et s'est tourné vers l'art graphique, la peinture, la reliure et l'art conceptuel. Il a illustré plus de cinquante livres et commencé à écrire en 1977. Il est l'auteur de plusieurs romans, de pièces de théâtre et d'une dizaine de nouvelles.

Il fait partie de la nouvelle génération d'écrivains postmodernes russes. Son roman *Le Lard bleu* lui a valu une grande notoriété, dont un procès pour pornographie : Vladimir Sorokine bouleverse en effet la littérature et les tabous culturels, rejette les impératifs spirituels et moraux qui ont imprégné les deux derniers siècles de la littérature russe.

Son livre *Journée d'un opritchnik*, constitue une véritable provocation politique.

L'œuvre

Journée d'un opritchnik, traduit du russe par Bernard Kreise (L'Olivier, 2008)

Le Lard bleu, traduit du russe par Bernard Kreise (L'Olivier, 2007)

La Glace, traduit du russe par Bernard Kreise (L'Olivier, 2005 – « Points » Seuil, 2008)

Dostoïevski-trip, traduit du russe par Tania Moguilevskaia et Gilles Morel (Les solitaires intempestifs, 2001)

Le cœur des quatre, traduit du russe par Wladimir Berelowitch (Gallimard, 1997)

Le trentième amour de Marina (Lieu Commun, 1987) / INDISPONIBLE /

La queue (Lieu Commun, 1986) / INDISPONIBLE /

Zoom

Journée d'un opritchnik, traduit du russe par Bernard Kreise (L'Olivier, 2008)



Auteur génial (et controversé) de romans d'avant-garde dont certains ont été interdits en Russie, Sorokine revient avec un livre de politique-fiction parfaitement lisible, dont la violence et la lucidité font souvent penser à *Orange mécanique* d'Anthony Burgess.

Moscou, 2028. Une oligarchie sanguinaire exerce sur la Russie un contrôle totalitaire absolu. Équipés désormais de moyens technologiques ultra-sophistiqués, les nouveaux maîtres – des opritchniks à l'image des

gardes d'Ivan le Terrible connus pour leur sadisme – plongent le pays dans un sanglant féodalisme.

Parmi eux, Komiaga, dont Sorokine déroule ici une journée ordinaire, rythmée par ses missions (liquidation d'un aristocrate, détournement de fonds à la frontière chinoise, enquête sur un poème calomniant le gendre du souverain...) et ses rituels, alternant séances de prières et orgies.

« En Occident, être écrivain est une profession, chez nous, c'est un travail de sape : l'écrivain sape les fondements de l'État. » Dans le contexte actuel, ce roman brillant et impitoyable constitue une véritable provocation vis-à-vis du nouveau tsar : on est saisi par la vision de ce qui pourrait être un KGB nouvelle manière, moralisateur et pervers, composé d'assassins qui se réfèrent au christianisme.

Le Lard bleu, traduit du russe par Bernard Kreise (L'Olivier, 2007)



Le « lard bleu » est une matière utilisée comme source d'énergie ou comme drogue, dont personne ne connaît le secret de fabrication, à part quelques scientifiques russes, retirés en 2068 dans un centre de recherches en Sibérie. Ces chercheurs ont mis au point un système de clo-

nage, réservé à sept célébrités de la littérature – Tolstoï, Tchekhov, Nabokov, Pasternak, Dostoïevski, Akhmatova et Platonov –, et de production de « lard bleu » à partir de leur corps. Au cours d'un cocktail, la précieuse substance est volée puis transportée grâce à une machine à remonter le temps à Moscou en 1954. Staline, Khrouchtchev, Hitler deviennent alors les protagonistes d'une extravagante intrigue érotico-politique.

Roman « carnavalesque », ce livre a valu à son auteur d'être poursuivi en justice pour pornographie et persécuté par le régime de Poutine. Au-delà des polémiques qu'il continue de provoquer, *Le Lard bleu* est un des nombreux signes du réveil de l'imaginaire russe, après plus d'un demi-siècle de stalinisme. Vladimir Sorokine y règle ses comptes avec la « grande » littérature russe – à moins qu'il ne règle son compte à la littérature elle-même, avec une sorte de jubilation froide.

La Glace, traduit du russe par Bernard Kreise (L'Olivier, 2005 – « Points » Seuil, 2008)



Dans les rues de Moscou une secte mystérieuse enlève des hommes et des femmes.

Son but ? Exterminer l'humanité corrompue par le sexe et la violence, et reconstituer une assemblée d'élus. Les victimes sont kidnappées, ligotées et frappées en pleine cage

thoracique par un marteau de glace. Seuls les « élus » survivent. Ils sont alors accueillis par la communauté qui les initie à la langue du cœur.

La Glace relate la quête désespérée d'un paradis perdu. Violent, énigmatique, ce roman, qui mêle plusieurs genres – fantastique, policier, satirique, picaresque –, est la critique féroce d'une époque où le sacré semble avoir disparu.

Dostoïevski-trip, traduit du russe par Tania Moguilevskaïa et Gilles Morel (Les solitaires intempestifs, 2001)



Comment sortir du manque ? Du Kafka ? Je demande au dernier : du Kafka, du Joyce ?... Du Tolstoï, il dit. C'est quoi, je demande. De la bombe, il me dit. J'en prends. D'abord, rien de bien spécial. Un peu comme du Dickens, ou du Flaubert avec du Thackeray, et puis... bon... bon...

vraiment du bon, un kif vraiment fort, large, une putain de puissance, mais alors après... après, vraiment l'horreur ! L'horreur ! (Il fait une grimace.) Même Simone de Beauvoir m'a pas fait autant de mal que Tolstoï. (...)

Le cœur des quatre, traduit du russe par Wladimir Berelowitch (Gallimard, 1997)



Une jeune championne de tir au pistolet qui ne se prive pas d'exercer son talent ; un jeune garçon qui s'émancipe de ses parents au point de prendre part à leur assassinat ; un vieux qui, tout en participant au gigantesque jeu de massacre, assure que l'innocence et la morale ne lui sont pas étran-

gères ; et le chef, solide, peu loquace, doué d'une volonté de fer qui conduit le groupe à la réussite d'une mission mystérieuse...

Tout dans ce roman est parodique et déroutant. Parodique, au premier chef, car cette abracadabrante histoire tient à la fois du roman d'espionnage et du roman socialiste. Déroutant, car cette parodie est détournée de toutes les façons par l'absurdité et que le mystère général qui entoure les personnages, leur mission, leurs actes, génère une impression d'irréel, une sorte d'implosion de la réalité.



© Annika von Hausswolff

Sara Stridsberg

Suède

La folie

L'auteur

Née en 1972, **Sara Stridsberg** est une jeune écrivain très reconnue en Scandinavie.

La faculté des rêves est son second roman, le premier à être traduit en français. Il a reçu le prix du Conseil Nordique et s'est vendu à 30 000 exemplaires en Suède. Sara Stridsberg écrit des pièces de théâtre et travaille actuellement sur un troisième roman.

La presse

« *La Faculté des rêves* est un livre qui tisse poésie, théâtre et documentaire, pour redonner vie à une superfille morte dans l'oubli. »

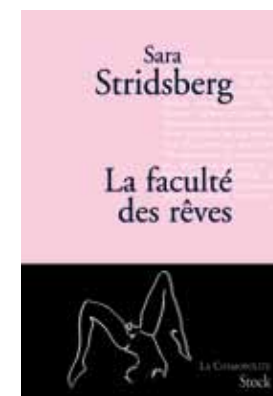
Sylvain Bourmeau, Mediapart

« Avec *La faculté des rêves*, la dramaturge suédoise Sara Stridsberg rouvre le dossier Solanas, dans un récit qui, dit-elle, "n'est pas une biographie mais une fantaisie littéraire s'appuyant sur la vie et l'œuvre de l'Américaine". Laquelle ressemble à une petite sœur déboussolée de Diogène. Et resurgit de sa sulfureuse légende avec toute sa rage et toute sa sauvagerie, avec ses blessures - elle fut violée par son père et, plus tard, par son beau-père -, avec son désir d'inventer la plus farouche des utopies afin que les femmes gouvernent l'univers, au lieu de "travailler en tant que paillasons ou meuhmeuh destinées au vèlage". C'est à la fois une hagiographie, un exercice d'admiration et un portrait de l'Amérique marginale que l'on découvre dans ce roman aussi déjanté que le destin de celle qui voulut flinguer Andy Warhol. »

André Clavel, Lire

Zoom

La faculté des rêves, traduit du suédois par Jean-Baptiste Coursaud (Stock, 2009)



L'écrivain Sara Stridsberg rouvre le dossier de Valerie Solanas, cette féministe radicale qui a tenté d'assassiner Andy Warhol en 1968, juste après avoir écrit le SCUM manifeste, un texte dans lequel elle prône la destruction du genre masculin.

Dès le début du roman, on entend la voix déterminée de Solanas et on plonge avec elle dans son passé. Sous la forme de souvenirs obsédants apparaissent des conversations avec quelques personnages clés: sa mère, ambiguë et destructrice, le directeur

de l'université de psychologie à laquelle elle est admise, Andy Warhol lui-même et son désir obstiné de faire d'elle une matière pour son art, ou encore la psychiatre chargée de son cas après la tentative d'assassinat.

Et surtout l'amour fou pour Cosmogirl. Dans une langue tour à tour poétique et familière, provocante et rassurante, drôle et tragique, Sara Stridsberg accomplit la prouesse de nous plonger dans les méandres de cet esprit tourmenté qui nous poursuivra longtemps après la lecture. Et l'on se surprend à souhaiter tout au long du roman pouvoir arrêter la machine implacable du destin...

« Les expériences complexes de Valerie Solanas se tendent au gré d'idées et de comportements que nous sommes habitués à entendre comme des phénomènes incompatibles. Elle est la pute intellectuelle. Elle est la misanthrope utopique. Elle est la victime qui refuse de demander pardon. Elle est l'enfant sans enfance. Elle est le mouvement de libération des femmes sans femmes. Elle est le triomphe absolu et la défaite définitive. J'ai été ensorcelée par le paradoxe Valerie Solanas. »

Sara Stridsberg



© Ulf Andersen

Steve Toltz Australie

La folie

L'auteur

Né à Sydney en Australie en 1972, diplômé de l'université de Newcastle, **Steve Toltz** a parcouru le monde, de Montréal à Paris, en passant par Vancouver et Barcelone. Il a exercé les métiers les plus divers de chargé de production à professeur d'anglais, caméraman, responsable de télémarketing, ou encore agent de sécurité et détective privé avant de réaliser de courts métrages et d'écrire des scénarios. Il vit aujourd'hui à Paris. Acclamé par une critique unanime et finaliste du Man Booker Prize 2008, *Une partie du tout* est son premier roman.

La presse

« Tragi-comique, ce roman époustoufflant d'imagination est un savant mélange d'interrogations métaphysiques et politiques qui revendique le droit à l'originalité, voire à la folie. Diaboliquement construit, jamais ennuyeux malgré son épaisseur, ce livre total [...] est une expérience plus que salutaire en ces temps de crise. »

Emilie Grangeray, Le Monde

« Rocambolesque, garni de bandits, diaboliquement construit, le premier roman de Steve Toltz se donne des allures de farce et d'orgie imaginative. Ce ne sont que brindilles attrayantes, guérisons magiques, astuces pour masquer le gouffre, le vrai sujet : la mort. »

Claire Devarrieux, Libération

« Entrée en littérature fracassante pour l'Australien Steve Toltz, avec un premier roman labyrinthique et nihiliste, histoire des relations compliquées entre un père et son fils. La découverte de la rentrée. »

Raphaëlle Leyris, Les Inrockuptibles

« Un souffle dévastateur. [...] La force de Steve Toltz c'est qu'il est toujours proche du délire et chaque histoire racontée devient une prodigieuse roue aux merveilles. Ça éclate de tous les côtés, ça illumine des domaines insoupçonnés où l'on peut rire un peu, afin de se reposer de certaines catastrophes. »

André Rollin, Le Canard enchaîné

Zoom

Une partie du tout, traduit de l'anglais (Australie) par Jean Léger (Belfond, 2009)



Stupéfiant d'imagination, de drôlerie et de profondeur, un premier roman époustoufflant, finaliste du prestigieux Man Booker Prize. Porté par une véritable dynamite verbale, un mélange détonant, entre roman d'aventures, farce jubilatoire et conte philosophique. Une flamboyante odyssée familiale, du bush australien au Paris bohème et à la jungle thaïlandaise, des années 1960 à nos jours.

Toute sa vie, Jasper Dean a hésité entre détester, plaindre, adorer et assassiner son père, Martin. Maintenant que

Martin est mort, Jasper peut revenir à loisir sur le cas de ce philosophe autodidacte, génie méconnu et féroce misanthrope qui s'est brûlé les ailes à vouloir sortir de l'ombre de son frère Terry, Robin des bois moderne adulé des foules en Australie.

De dépressions passagères en illuminations foudroyantes, d'amours contrariées en atroces trahisons, de clubs de strip-tease en paquebots clandestins, père et fils vont se retrouver embarqués dans une aventure qui les dépasse.

Mais, face aux coups du sort, c'est en Jasper que Martin trouvera le meilleur compagnon d'infortune de ses vains efforts pour laisser une trace de son passage dans ce monde qu'il méprise...

« Extraordinaire, ébouriffant ? Déjanté ? Plus que ça. Roman d'initiation ? Roman politique ? Roman philosophique ? Tout à la fois ! Pour résumer, *Une partie du tout* est un roman-univers où l'on plonge sans espoir d'en ressortir indemne. [...] Un livre culte. »

Alexis Liebaert, Marianne



© D. R.

Agata Tuszyńska

Pologne

Le journal

L'auteur

Romancière, poète, biographe, universitaire, journaliste et femme de théâtre, **Agata Tuszyńska** est née à Varsovie. Elle l'une des personnalités les plus en vue de la jeune littérature polonaise. Elle a publié *Disciple de Schulz* (2001), puis *Singer, paysages de la mémoire* (2002). Son premier livre chez Grasset, *Une histoire familiale de la peur* (2006), « un livre capital » selon Paul Auster, fut accueilli par une critique enthousiaste. Elle travaille pour plusieurs journaux et magazines. Ses reportages lui ont valu plusieurs récompenses dont le prestigieux prix du PEN Club polonais.

L'œuvre

Exercices de la perte, traduit du polonais par Jean-Yves Erhel (Grasset, 2009)

Une histoire familiale de la peur, traduit du polonais par Jean-Yves Erhel (Grasset, 2006)

Singer, paysage de la mémoire, traduit du polonais par Jean-Yves Erhel (Noir sur Blanc, 2002)

Les disciples de Schulz, traduit du polonais par Margot Carlier et Grazyna Erhard (Noir sur Blanc, 2001)

La presse

« Une œuvre bouleversante. »

La Croix

« Une enquêteuse au royaume des ombres. »

Le Figaro littéraire

« La Pologne commence elle aussi à regarder son passé en face. »

Le Monde

Zoom

Exercices de la perte, traduit du polonais par Jean-Yves Erhel (Grasset, 2009)



« L'homme que j'aime et avec qui je devais vieillir est mortellement malade. Le verdict est sans équivoque. Il n'y a pas eu de signes avant-coureurs. Dans un mouvement de défense, nous parlons d'amour. Nous allons nous battre, nous serons ensemble. Nous n'allons pas capituler. »

Ce livre n'est pas seulement le récit du combat perdu d'avance que livrèrent Agata Tuszyńska et son mari Henryk Dasko contre le Glioblastome

multiforme, la plus féroce des tumeurs du cerveau, c'est aussi le journal d'un amour. Un amour plus fort que la mort inévitable, un amour qui prend ses racines dans l'admiration qu'Agata porte à Henryk. Sur un axe Varsovie-Toronto, les amants sont ensemble transportés dans cette « zone dangereuse » qu'est la maladie, évoquée ici avec une précision et une virtuosité stylistique qui évoquent L'année de la pensée magique de Joan Didion. L'amant protecteur et roi devient un patient dans un monde neuf. Devant l'absence d'avenir, c'est le passé qu'on revisite, Varsovie, une famille juive, la guerre et l'extermination des juifs d'Europe, la littérature aimée, l'écriture, le talent des mots. C'est à Paris, pendant la promotion de *L'Histoire familiale de la peur*, qu'Agata apprend la mort d'Henryk. *Les Exercices de la perte* s'apparentent à un journal intime où l'on suit l'auteur presque jour après jour, mois après mois. Ses phrases simples, son style limpide, débordent d'émotions : l'amour, certes, mais aussi le désespoir, la rage, la tristesse extrême, l'inquiétude, la peur.

Une histoire familiale de la peur, traduit du polonais par Jean-Yves Erhel (Grasset, 2006)



« Ce livre est en moi depuis des années. Comme un secret. Dès l'instant où j'ai appris que je n'étais pas celle que je croyais être. À partir du moment où ma mère s'est résolue à me dire qu'elle était juive. J'avais dix-neuf ans, mais je n'ai pas compris sur-le-champ la signification de ces paroles.

Ni leur conséquence. Il s'est écoulé au moins dix ans avant que je commence à me familiariser avec cette idée, et quelques années encore avant que je parvienne à en faire quelque chose. J'ai grandi dans une famille polonaise catholique à laquelle le péché de l'antisémitisme n'était pas étranger. J'ai longtemps vécu dans un dédoublement schizophrène, ne sachant mettre au jour cette vérité que j'estimais épouvantable. Ce livre sera l'enregistrement de mon histoire. »

Avec *Une histoire familiale de la peur*, Agata Tuszyńska poursuit son exploration de l'histoire complexe et douloureuse de l'histoire juive polonaise. On découvre, dans ce livre déchirant et singulier, à mi-chemin entre rêverie littéraire, reportage historique et chronique intime, la lente émergence d'une mémoire familiale, recomposée à partir des bribes laissées par un passé tragique. Traque obsessionnelle des souvenirs enfouis, refoulés, réflexion limpide et profonde sur la transmission et l'identité, la guerre et son long héritage de blessures, flamboyante galerie de portraits, formidable radiographie de la Pologne du dernier demi-siècle, *Une histoire familiale de la peur* est tout cela et bien plus encore : la révélation d'un écrivain rare.

Singer, paysages de la mémoire, traduit du polonais par Jean-Yves Erhel (Noir sur Blanc, 2002)



Ce livre est à la fois un essai biographique, un reportage littéraire et un vibrant hommage à celui qui fut le chantre d'un monde englouti par la Shoah. En mettant ses pas dans ceux de Singer et en retournant sur les lieux où il a vécu, Agata Tuszyńska part à la recherche de ses propres racines et n'hé-

siste pas à poser les vraies questions, comme, par exemple, le problème sensible de la coexistence entre juifs et Polonais.

Les disciples de Schulz, traduit du polonais par Margot Carlier et Grazyna Erhard (Noir sur Blanc, 2001)



Agata Tuszyńska opte ici pour le reportage littéraire, rendu célèbre par Ryszard Kapuscinski et Hanna Krall.

Partie à la recherche des disciples de Bruno Schulz et sur les traces du monde juif anéanti par la Seconde Guerre mondiale, elle écrit la plupart des dix reportages réunis dans ce

volume lors de son voyage en Israël, en 1991. Les scènes de vie en Israël et les nombreux portraits de juifs polonais qui y vivent composent une image passionnante de la réalité complexe de ce pays.



© Geoffroy de Boismenu

Stéphane Velut

France

Le corps tel qu'il s'impose

L'auteur

Stéphane Velut est né en 1957. Il vit et travaille en Touraine. Il exerce la neurochirurgie et enseigne l'anatomie ; voilà pour le quotidien. Hormis ses travaux scientifiques portant essentiellement sur le cerveau, il a publié un essai de philosophie et donne régulièrement des conférences de sciences humaines. Il affectionne la lettre K, les villes désertes le dimanche, les paysages de neige. Et il écrit la nuit.

Cadence est son premier roman.

L'œuvre

Cadence (Christian Bourgois, 2009)

L'illusoire perfection du soin. Essai sur un système (L'Harmattan, 2004)

La presse

« Le tournant zoomorphique est rendu original par le jeu des miroirs qui contredisent les hallucinations tactiles du personnage. On croit à un texte érotique, on entre dans la confidence d'un projet froidement esthétique. Le récit commence par susciter la pitié, puis il parvient à faire partager le regard, émerveillé, que le narrateur porte sur sa féerie, avant que la description du corps souffrant ne rétablisse une lecture compatissante mais gênée par ce moment d'adhésion. (...) Ce conte dérangent, parfois enlevé, rebat et brouille avec brio les références culturelles ou morales. »

Hugues Marchal, *Le Monde*

Zoom

Cadence (Christian Bourgois, 2009)



« J'habite Betrachtungstrasse. Au 18 précisément. J'y suis depuis un an. Cette nuit est ma dernière ici, je vais quitter ce lieu et je suis affligé. Je suis affligé parce que tout ici me ressemblait - on me dit peu accueillant. C'était ma tanière, mon trou, mon chantier. »

Munich, 1933. Un peintre, chargé d'exécuter le portrait d'une enfant louant l'avenir radieux de la nouvelle Allemagne, se cloître en compagnie de son modèle. Mais c'est tout autre chose qu'il fait de sa jeune pensionnaire et qu'il déploie

comme un cérémonial au fil de son récit. Car ce sont ses carnets que l'on lit ; le narrateur y prend son lecteur à témoin.

On hésitera à discerner dans cet étrange huis clos le jeu du rite ou de la soumission.

« *Cadence* est sans conteste l'un des livres les plus étranges de cette rentrée. Il provoque le lecteur comme peu. C'est dans une longue et profonde nuit que se donne à entendre cette *Cadence*, celle, notamment, des bruits de bottes, à Munich en 1933. (...) On pense à Frankenstein mais plus encore à Pinocchio en voyant Stéphane Velut réécrire à l'envers le conte de Collodi. En imaginant ce fou parmi les fous, mais pas nazi lui-même, Velut permet un autre regard sur ce qui a permis la montée en puissance du nazisme par l'imbrication de fantasmes personnels. »

Sylvain Bourmeau, *Mediapart*

L'illusoire perfection du soin. Essai sur un système (L'Harmattan, 2004)

Le terme de « système de soins » est le plus judicieux des termes consacrés par le langage qualifiant le dispositif sanitaire des pays industrialisés. Il n'y a pas de procédés performants à grande échelle sans système. Soigner efficacement n'échappe pas à cette règle. Mais tout système appliqué à l'humain le déshumanise. D'abord parce que systématiser c'est voiler la singularité. Aussi parce que la technique a scindé l'être en entités sur lesquelles l'acteur de santé n'est compétent que ponctuellement. De cette parcellisation résulte une incompétence à saisir l'être.



© D. R.

Ivan Vladislavić

Afrique du Sud

Ville et énergie humaine

L'auteur

L'écrivain sud-africain **Ivan Vladislavić**, né en 1957, vit et travaille comme éditeur indépendant à Johannesburg. Il a publié deux recueils de nouvelles et deux romans, et gagné plusieurs prix littéraires. *Le Banc réservé aux Blancs* lui a valu le Thomas Pringle Award.

Son œuvre témoigne d'une nouvelle approche littéraire dans ce pays dont il dit : « Quand un homme a perdu une part de lui-même, il se pourrait bien qu'il incombe à l'artiste de la lui restituer. »

L'œuvre

Clés pour Johannesburg, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Christian Surber (Zoé, 2009)

La vue éclatée, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Christian Surber (Zoé, 2007)

Les monuments de la propagande, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Christian Surber (Zoé, 2005)

Le Banc réservé aux blancs, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Christian Surber (Zoé, 2004)

Portés disparus, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Jean-Pierre Richard et Julie Sibony (Complexe, 1997)

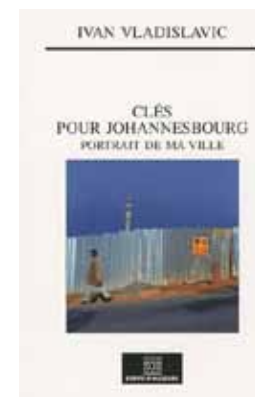
La presse

« Si la voix de Vladislavić tranche sur celle de ses pairs, c'est par sa fantaisie ludique, par sa verve satirique, par une drôlerie qui doit autant à Raymond Queneau qu'à Alexandre Vialatte : les onze nouvelles des *Monuments de la propagande* frappent également par leur sens très délicat de l'absurde - une cocasserie où se mêlent les délires érudits de Laurence Sterne, les inventaires à la Prévert, les fantasmagories baroques de Raymond Roussel et quelques pitreries empruntées à Buster Keaton. »

André Clavel, *Le Temps*

Zoom

Clés pour Johannesburg, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Christian Surber (Zoé, 2009)



Début du deuxième millénaire, Johannesburg reste divisée, désormais autant par la pauvreté et la violence que par la race.

Vladislavić, fin arpenteur des rues, des quartiers, des parkings, des jardins, circule de scène en scène aussi cocasses que tragiques. Le livre est composé de 138 entrées, comme autant de clés pour comprendre la ville, à la manière Vladislavić : sorte de regard agile et enregistreur, esprit joueur qui analyse, compare, fait des liens et manie les mots pour dire les

impressions les plus fines. Ce texte est une ode amoureuse à Johannesburg, industrielle, polluée, dangereuse, belle et injuste.

La vue éclatée, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Christian Surber (Zoé, 2007))



« Les limites de Johannesburg dérivent au loin, glissent par-dessus des crêtes et des vallées intouchées, s'arrêtent un instant dans des abris précaires puis se remettent en route. À la marge, là où la ville se fond provisoirement dans le veld, se développent des environnements nouveaux que personne n'aurait pu imaginer. »

Dans l'Afrique du Sud d'Ivan Vladislavic, tout est en reconstruction, des bâtiments pour les petits revenus aux lotissements de luxe sécurisés. Il en est de même des relations sociales : tout est à réinventer. La ségrégation d'autrefois a bel et bien disparu, mais il reste un rapport malaisé entre les différentes populations qui composent le pays. Quatre histoires se déroulent, liées par leur décor, la périphérie de Johannesburg, qui devient ainsi le personnage principal de ce roman, tout en laissant aux protagonistes de chair assez d'espace pour se débattre dans les tourments de l'amour, de l'incertitude et de la création.

Malgré des thèmes pessimistes, la fantaisie ludique, la verve satirique et la drôlerie de Vladislavic emportent le lecteur.

Les monuments de la propagande, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Christian Surber (Zoé, 2005)



Publié presque au lendemain de la fin de l'apartheid, *Les Monuments de la propagande*, un recueil de onze nouvelles, signe la fin d'une époque détestable de l'histoire de l'Afrique du Sud et, espérons-le, de tous les racismes institutionnalisés. L'exubérance, le chatoiement, mais aussi la fragmentation de ce monde

renouvelé appellent la métaphore du kaléidoscope. Vladislavic en tire un parti inattendu en nous faisant assister à l'invention de l'Omniscope, un instrument d'optique indispensable en temps de chambardement. D'une nouvelle à l'autre, les objets les plus inattendus (un tuba, un banc) prennent une valeur emblématique. Un saisissant raccourci met la Russie post-soviétique en contact avec l'Afrique du Sud post-apartheid (dans la nouvelle qui donne son titre au recueil). L'abolition des barrières physiques et mentales se traduit ici par une extraordinaire variété de tons, par la multiplication des points de vue, par le caractère parfois ludique d'une littérature qui peut souffler plus librement.

Le Banc réservé aux blancs, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Christian Surber (Zoé, 2004)

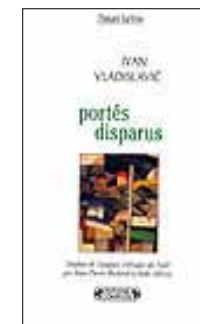


L'apartheid vient d'être aboli et Coretta King, la veuve de Martin Luther King, s'apprête à inaugurer le musée consacré à cette période sinistre. Les préparatifs vont bon train, mais les employés, très fiers de leur copie parfaite d'un banc WHITES ONLY, l'un des symboles les plus forts de l'époque révo-

lue, sont en conflit avec leur directrice qui ne veut pas de faux dans ses collections. Or les appels au public pour obtenir des pièces authentiques sont restés vains et ont même engendré des situations ahurissantes.

Sous le comique et le rocambolesque s'ouvre un monde de souffrances et d'humiliations restées vives : la blessure n'est pas cicatrisée. L'auteur manie ici l'ironie et la satire avec maestria.

Portés disparus, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Jean-Pierre Richard et Julie Sibony (Complexe, 1997)



« L'univers que Vladislavic met en scène dans des récits sombres d'assassinats, de folie, de disparitions mystérieuses, témoigne d'une sensibilité formée à cette école de la violence extrême que fut l'apartheid et magnifiée par une imagination déroutante à la Kafka. » **Jeune Afrique**



© D. R.

Yan Lianke Chine

Dire ou ne pas dire : l'autocensure

L'auteur

Yan Lianke est né en 1958 dans la province du Henan, dans le centre de la Chine, et réside actuellement à Pékin. Diplômé de l'Université du Henan et de l'institut des arts et de l'Armée populaire chinoise, il débute sa carrière littéraire en 1978, en tant qu'écrivain de l'armée. Ses romans et ses nouvelles, souvent qualifiés d'expérimentaux en raison de leur sujet ou de leur style, lui ont valu d'obtenir de nombreuses et prestigieuses récompenses littéraires.

L'œuvre

Bons baisers de Lénine, traduit du chinois par Sylvie Gentil (Philippe Picquier, 2009)

Les jours, les mois, les années, traduit du chinois par Brigitte Guilbaud (Philippe Picquier, 2009)

Le Rêve du Village des Ding, traduit du chinois par Claude Payen (Philippe Picquier, 2007 - Philippe Picquier « Poche », 2009)

Servir le peuple, traduit du chinois par Claude Payen (Philippe Picquier, 2006 - Philippe Picquier « Poche », 2009)

La presse

« Les censeurs chinois ne se sont pas trompés. En plus d'être une description très dure de la contamination d'un village avec la bénédiction du pouvoir central, c'est de la très belle littérature. Nous savons qu'il y a des régions entières de Chine continentale qui agonisent du sida, des villes et des villages dénudés comme des arbres, à qui il ne reste que les murs pour cacher les malades : d'autres livres l'ont déjà dit (comme *Le Vendeur de sang*, de Yu Hua, Actes Sud, 1997). Mais d'une autre manière. Sans ce lyrisme désespéré, plein de cette frénésie de vivre, même l'écume aux lèvres, qui fait la grâce atroce du livre de Yan Lianke. » **Nils C. Ahl, Le Monde des Livres**

Zoom

Bons baisers de Lénine, traduit du chinois par Sylvie Gentil (Philippe Picquier, 2009)



Perdu dans les montagnes du Henan, un village est devenu le refuge de tous les infirmes et éclopés de la région. Aveugles, borgnes, boiteux, sourds et paralytiques y coulent des jours paisibles en marge de l'Histoire. Tout change lorsque le chef de district décide d'unir ses habitants dans une incroyable troupe de cirque, dont le but est de réunir assez d'argent pour acheter aux russes la momie de Lénine et attirer grâce à elle des foules de touristes. Ainsi ce microcosme isolé du monde rejoindra-t-il la nouvelle opulence capitaliste en terre de Chine.

Yan Lianke est un des plus grands écrivains de langue chinoise et ce roman est son chef-d'œuvre. Écrivain iconoclaste, régulièrement interdit de parole et de publication dans son pays, il signe ici un roman épique, baroque, où la puissance de l'imaginaire s'appuie sur une construction savamment orchestrée et se pare d'une langue étincelante, magnifique d'invention et de drôlerie jubilatoire.

« Avec drôlerie, Lianke décrit le groupe des "presque morts" recréant au sein de l'école, où ils se sont installés afin d'éviter la contamination de leurs proches, un fonctionnement collectiviste véritable miroir d'une certaine société chinoise. Une société archaïque, gangrénée, où l'absurde côtoie le tragique, où l'on fait commerce des mariages entre morts tout en étant respectueux des consignes de la bureaucratie locale, où faire l'amour avant de mourir semble relever de l'utopie. Un récit tendre et caustique, interdit en Chine bien qu'autocensuré par l'auteur lui-même. »

Christine Salles, Transfuge

Les jours, les mois, les années, traduit du chinois par Brigitte Guilbaud (Philippe Picquier, 2009)



Une terrible sécheresse contraint la population d'un petit village de montagne à fuir vers des contrées plus clémentes. Incapable de marcher des jours durant, un vieil homme demeure, en compagnie d'un chien aveugle, à veiller sur un unique pied de maïs. Dès lors, pour l'aïeul comme pour la bête, chaque jour vécu sera une victoire sur la mort.

Ce livre est d'une force et d'une beauté à la mesure du paysage aride, de cette plaine couronnée de montagnes dénudées où flamboie un soleil omniprésent. Le roman de Yan Lianke est un hymne à la vie. La fragilité et la puissance de la vie, et la volonté obstinée de l'homme de la faire germer, de l'entretenir, d'en assurer la transmission. C'est un acte de foi, aux confins du conte et du chant, à la langue entêtante, comme jaillie de la nuit des temps ou des profondeurs les plus intimes de l'être.

Le Rêve du Village des Ding, traduit du chinois par Claude Payen (Philippe Picquier, 2007 - Philippe Picquier « Poche », 2009)



Le Rêve du Village des Ding est un roman bouleversant. Bouleversant par la tragédie qu'il raconte, bouleversant parce qu'il n'est que la fiction d'une réalité plus terrible encore.

C'est l'histoire de centaines de milliers de paysans du Henan contaminés par le sida que l'auteur évoque dans ce roman d'une émotion poignante, traversé de rêves et de prémonitions. « Colère et passion sont l'âme de mon travail », dit Yan Lianke.

Son livre est aujourd'hui interdit en Chine et l'auteur privé de parole.

Servir le peuple, traduit du chinois par Claude Payen (Philippe Picquier, 2006 - Philippe Picquier « Poche », 2009)



Ce court roman est aussi iconoclaste que désolant. Ou comment « servir le peuple » devient, pour l'ordonnance d'un commandant de l'Armée populaire de libération, l'injonction de satisfaire aux besoins sexuels de la femme de son supérieur. Le mari s'étant absenté pour deux mois, les deux

amants passent leurs journées cloîtrés dans la maison, où ils découvrent un jour, en brisant par accident une petite statue en plâtre de Mao, que ce geste sacrilège décuple leur désir. Dès lors, c'est à qui se montrera le plus « contre-révolutionnaire » en détruisant le maximum d'objets liés au Grand Timonier qui se trouvent dans la maison. La fin sera tout aussi immorale que la naissance de leur amour fétichiste.